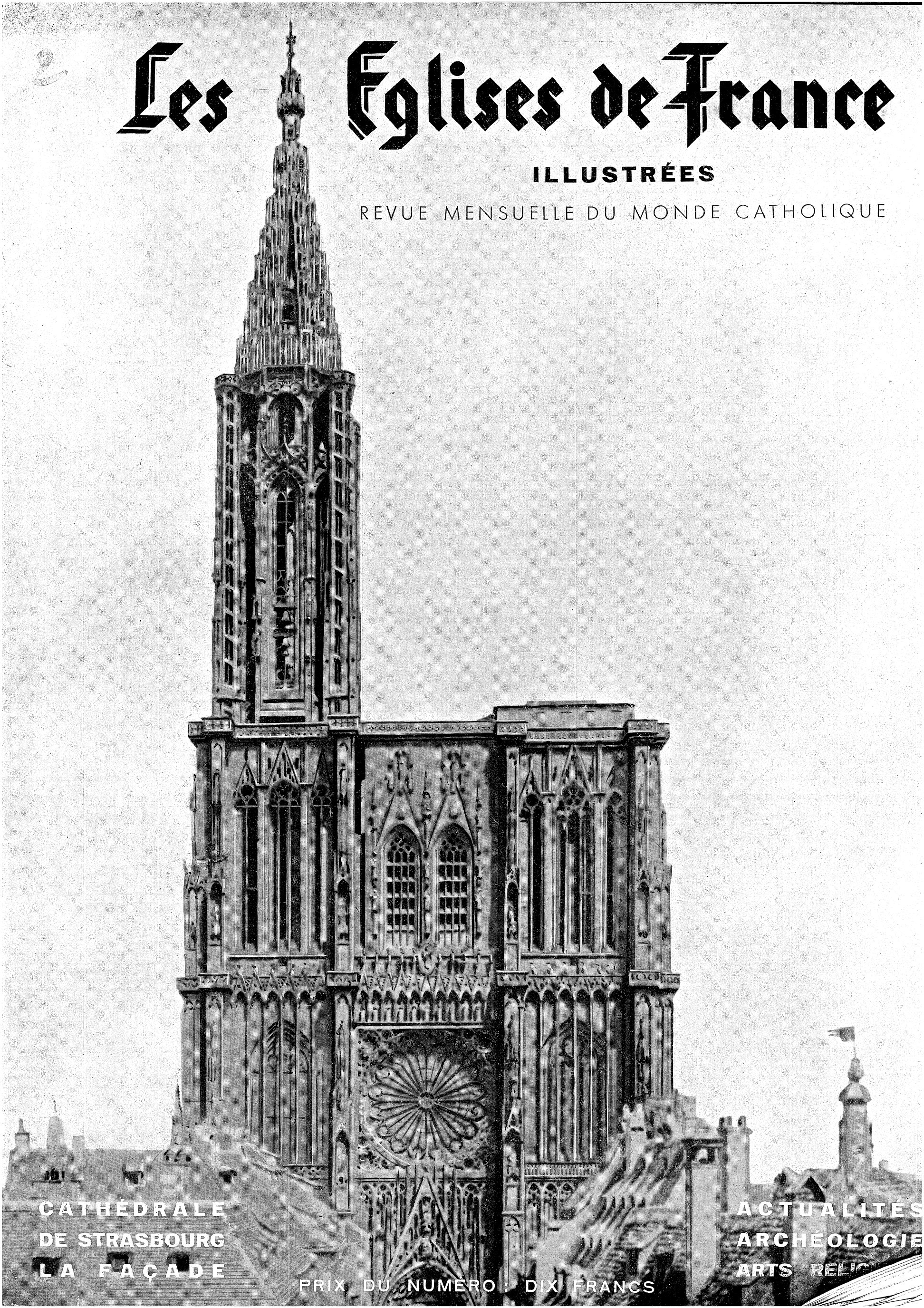


Les Églises de France

ILLUSTRÉES

REVUE MENSUELLE DU MONDE CATHOLIQUE



CATHÉDRALE
DE STRASBOURG
LA FAÇADE

PRIX DU NUMÉRO : DIX FRANCS

ACTUALITÉS
ARCHÉOLOGIE
ARTS RELIGIEUX

Les Eglises de France

ILLUSTRÉES

OFFRENT LEURS VŒUX
POUR 1935 A LEURS AMIS
ET LES REMERCIENT DES
LEURS, SI EFFICACES

PRIÈRE POUR LE NOUVEL AN

*O Dieu, nous te prions, au retour de l'année
Que tu veuilles en grâce avec nous cheminer,
Et faire en ce pays le bonheur séjourner
Par une heureuse paix qui nous soit tôt donnée.
Appointe des Français la querelle intestine
Et fais cesser la lutte avec l'an passé.
Garde-nous de famine, et très loin soit chassé
Le mal contagieux dont la mort est voisine.
Donne au printemps des fleurs et des fruits à l'automne
Ne permets que l'hiver soit plus froid qu'il ne faut;
Des trois mois de l'année, modère aussi le chaud.
Bref que toute l'année en sa course soit bonne.*

Robert ESTIENNE.
1530-1570



PESELLINO : LA NATIVITÉ.

Arch. Phot.

SOMMAIRE DU PRÉSENT NUMÉRO

Saint Louis, par Francis JAMMES (<i>à suivre</i>).....	1
Premiers lauriers !.....	3
Les Rois Mages dans la peinture et la sculpture, par le chanoine DAVID, professeur à la Faculté libre des Lettres de Lille.....	5
Missionnaires de France : I. Le diocèse de Bayeux et Lisieux, par Georges GOYAU, de l'Académie française (<i>à suivre</i>).....	14
Notre-Dame de Strasbourg, par Georges RAEDERS, docteur ès lettres	17
Georges Desvallières, peintre et apôtre, par Yves SJÖBERG.....	33
Orchestre, par Serge MOREUX.....	34
Livres, par H.-R. A.....	34
Radio, par H.-R. A.....	34
Pour le foyer : les Trois Rois, par Claude Franchet.....	35
Archives sonores de la musique sacrée.....	37

N. D. L. R. — L'abondance des matières n'a pas permis, dans ce numéro, de faire une place aux actualités du mois.

PROGRAMME

Parmi les principaux articles que nous publierons, citons en particulier.

Dans notre prochain numéro :

- La cathédrale de Lyon, Fourvières et les églises de Lyon, par M. Émile BAUMANN.
- Le décor des tissus dans les ornements liturgiques, par M. d'HENNESEL, directeur du Musée des Tissus de Lyon.
- Saint Louis (*suite*), par Francis JAMMES.
- La ligue patriotique des Françaises, par Mme B. DE SERCY.

Dans les numéros suivants :

- Missionnaires de France (*suite*), par M. Georges GOYAU, de l'Académie française.
- Les Vierges noires, par M. Louis BRÉHIER, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont.
- Les saints médecins, par le Dr Robert CORNILLEAU.
- Clochers de Paris, par M. Marcel BALDET.

Et des monographies sur :

- Les églises de Provence, la cathédrale de Reims, la chapelle ronde de Nancy, Lourdes, etc.

Et des articles sur :

- Notre-Dame-des-Neiges ou la piété dans la montagne, les Bénédictins au travail, les anciens pèlerinages et la chanson de Roland, les églises modernes et l'urbanisme, etc.

Les Eglises de France

ILLUSTRÉES

ABONNEMENTS :		
France.....	100 fr.	par an
Etranger I.....	196 fr.	—
Etranger II.....	164 fr.	—
Le Numéro : 10 francs		

REVUE MENSUELLE
DU MONDE CATHOLIQUE

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
17, Avenue de l'Opéra — PARIS (1^{er})
Tél. : Opéra 88-49 — C. C. Paris 688-89

Directeur : RAYMOND BRASSIÉ.

Réd. en chef : H. R. ALIX.



P R É F A C E

AYANT LU plusieurs histoires de Louis IX, j'ai constaté que leurs auteurs ont tous puisé dans la source de Joinville, si pure qu'elle est un exact miroir du Saint et du Roi. Ils ne pouvaient en agir autrement, et j'ai fait comme eux : je me suis mis à l'École de ce maître dont le génie a, selon moi, annoncé le style direct, sans pédantisme, et comme d'une causerie passionnée, de Saint-Simon; et devancé le doux esprit, tout parfumé de l'orient des jardins, du conteur Fénelon.

A mes confrères donc et à moi-même rien n'était laissé de personnel après le récit du chroniqueur le plus grand du plus grand des rois.

Néanmoins, plus la noblesse du maître est généreuse, et plus il peut s'y introduire de cigales — et chacun y joue son air.

Ma tête légère ne s'est pas rompue, dans ce petit registre, aux leçons qui ennuiant les futurs bacheliers — et dont il ne semble pas, d'ailleurs, que le Sénéchal se soit beaucoup soucié. Assez de spécialistes s'appesantiront sur les réformes et la législation qu'ils n'eussent point innovées, appliquées eux-mêmes, mais qui le furent par le double génie d'une Régente et de son fils qui firent de la France la plus belle patrie du monde et aussi — comme on ne l'a que trop rabâché sans en saisir la portée essentielle : la Fille aînée de l'Eglise.

Cigale donc moi-même, je me suis envolé un jour de la moisson, et je me suis embarqué, si l'on peut le dire d'une cigale, à la pointe extrême du mât de la nef royale qui, par deux fois, cingla vers le Tombeau du Christ. J'ai pleuré plus de larmes de rosée que je n'ai chanté de victoires humaines. Du moins ai-je vibré à l'esprit de la Croisade, l'ai-je dégagé autant que j'ai pu — car pour tous ceux qui ne comprennent pas le triomphe de certaines défaites — comme le comprit le peuple de Paris, au retour de son Pèlerin poudreux et couvert de coquilles, l'histoire est lettre morte.

F. J.

SAINT LOUIS

PAR FRANCIS JAMMES



DIABLE DU XI^e SIÈCLE

Arch. Phot.

SAINTE LOUIS vient au monde au XIII^e siècle quand la sorcellerie et ses adjuvants, astrologie, alchimie, sont en pleine effervescence. Le diable se déchaîne dès que les enfants de Lumière sont envoyés. Mais ceux-ci réagiront, parfois même de la manière la plus habile, s'efforceront de substituer par exemple la contemplation du vrai Ciel à l'impure astrologie; ils discerneront une thérapeutique que n'eût pas désavouée le Bon Samaritain dans les folles recherches de la pierre philosophale et de l'élixir de longue vie; aux vaticinations des devineresses, aux pronostics des célébrants de messes noires ils opposeront les prophéties de la Sainte Écriture commentées par des savants et des saints.

Quoi de plus beau, d'ailleurs, que la contemplation d'un Ciel spirituel qui groupe, en un dessein de toute éternité voulu de Dieu, ces astres qui furent baptisés des noms d'Innocent III, Innocent IV, Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, Roger

Bacon, saint François, ménétrier des anges, saint Bonaventure, et ce prodigieux architecte de la Divine Comédie, Dante? Tout autour de saint Louis, ces « prudhommes » tiennent leurs assises. Cette École angélique retentit de la prédication entraînant de Maître Albert, des leçons serrées de saint Thomas. Elle vibre à la musique du Poverello charmant tous les oiseaux du Paradis. Bien qu'ils diffèrent du roi par leur nationalité, il semble que tous s'inclinent vers le soleil de France. La poésie s'en mêlait, et la cigale de l'Alverne trouvait un écho dans le ciel provençal, tendu par ses successeurs, les trouvères, sur le trône de Marguerite.

Ce n'était pas trop de toute cette armée d'élite qui recevait les inspirations du Saint-Esprit, faisait parfois dériver le bien du mal, comme on le vit pour certains temples et usages païens convertis en églises et rites de la vraie religion afin de déjouer le diable. Saint Louis, à moins qu'il n'y fût contraint à cause de quelque raison théologique, ne prononçait ni n'écrivait jamais ce mot : diable. Il vouait à l'archange foudroyé un mépris d'autant plus grand qu'il le savait à l'œuvre, au grand-œuvre même. Il ne pouvait ignorer ce qui se passait dans les bas-fonds de son royaume et qui le rendit si implacable envers les sacrilèges.

Nous nous plaçons ici sur le plan de la même

loi que saint Louis professait. Nous ne pourrions ni ne voudrions penser autrement que lui. Quel que soit l'abîme qui nous sépare de sa radieuse mission nous demeurons enracinés au même *credo* de l'Église romaine, nous sommes nourris de la même sève que Notre-Seigneur nous dispense. Et quelques mondains ne peuvent penser qu'on puisse leur faire une concession touchant la personnalité du diable, son identité, sa nature, son origine d'Esprit déchu toujours en quête de nous damner. Il n'est point un symbole de la vertu mauvaise diluée dans une bouteille d'alcool; de l'or enfoui par l'avarice; de la perversité charnelle. Ce ne sont là que des moyens employés par sa maléfique armée. Un pur Esprit il est vrai, mais le diable, et il a nom Lucifer.

Si nous pensons qu'il existe des névroses indépendantes de la possession, et que le moyen âge ait pu se tromper quelquefois en envoyant au bûcher de simples hystériques nous ne généraliserons pas. Nous n'entrerons point dans les vues de ces autres maniaques : matérialistes, rationalistes, modernistes. Nous soutiendrons, avec le temps de saint Louis et ses inquisiteurs, que ces sorciers qui distillaient dans leurs officines le sang de petits garçons qu'ils avaient égorgés; profanaient le Saint Ciboire et le Calice en des filtres ignominieux; se mêlaient aux danses lubriques des sabbats; pratiquaient l'avortement; provoquaient l'hallucination qui favorisait les rapprochements avec les succubes et les incubes; faisaient porter leur art et leur science sur la consommation de leur haine de Dieu, n'étaient point de simples braves gens en proie à la dyspepsie.

Il faut autre chose que l'ingestion de pommes de terre et d'œufs durs pour susciter les faits et gestes d'un Gilles de Retz et de tous les fauteurs de messes noires, et un autre remède que le brome. Que le diable habite Sodome ou

Babylone, qu'il monte au sommet du temple ou se porte à la conquête de l'Espagne; qu'il fasse grincer des dents les soldats d'un Émir; enfourcher des balais à des ribaudes dans une bruyère désolée; qu'il inspire aux Chinois les raffinements inouïs des supplices qu'ils infligent aux missionnaires chrétiens; qu'il livre au sadisme de vieillards, cachés dans les sous-sols du Paris moderne, des enfants qui ne sont point nubiles : nous le débusquons, nous savons que c'est lui et point un autre que lui, et que, pour le combattre, il faut des croisades, des prières, des chefs à l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Et qui fut ce chef davantage que saint Louis? Élevé en partie par des Frères-Mineurs, dont l'esprit, depuis saint François, s'était propagé avec une rapidité vertigineuse (le Poverello mourut en 1226) il conserva, au centre de son âme séraphique, ainsi qu'une perle cachée mais irradiante, le goût de l'austérité que cet Ordre dénué, si près de Dieu crucifié, lui avait infusé.

Une bonne femme de son royaume n'allait-elle pas jusqu'à lui reprocher de n'être que le roi des moines mendiants et d'être bon uniquement à porter le froc? Et l'on sait que, sans les supplications de la reine Marguerite, il fût entré chez les Franciscains.

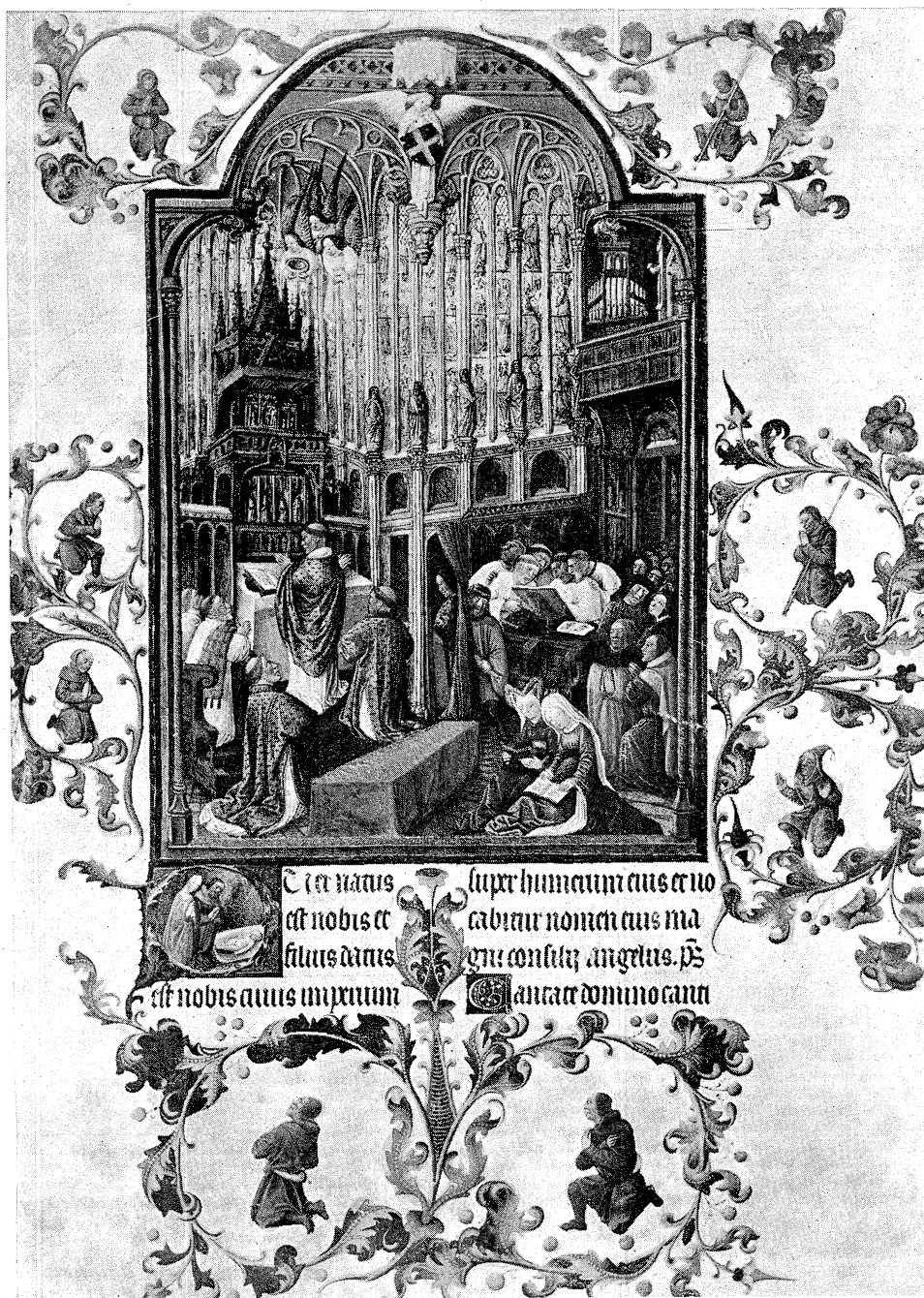
Aussi nous reste-t-il cette sublime figure qui, en dehors des obligations que lui imposait sa charge, eût pu se retrouver sur le voile de sainte Véronique. A la pourpre de César, saint Louis préféra toujours le manteau dont la valetaille revêtit par dérision Notre-Seigneur avant la montée au Calvaire; à la couronne précieuse, que lui décernait le Ciel même, la couronne d'épines qui fut celle de l'*Ecce homo*; à son sceptre lourd de gloire et de joyaux le roseau fragile que les soldats ironiques placèrent entre les doigts du Fils de Dieu. Et nous savons que l'habit royal fut souvent remplacé par

la pèlerine à coquilles; le soulier par une sandale dont il enlevait la semelle quand il n'allait point, pieds nus, se prosterner devant le Sacrement. Il n'y eut rien en lui qui ne fût du soldat qui reflète le mieux du monde l'image du Christ dont il porte les vestiges. Il opposera aux trésors royaux les reliques du plus pauvre des pauvres : cette ronce tressée, un morceau de la vraie croix, l'éponge qui sua le vinaigre, le fer de la Sainte Lance qui fit jaillir l'Eau et le Sang, et dont saint Jean affirme : « Et celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est vrai; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi, vous croyiez. »

Et, pour recevoir ces épaves du Calvaire, rien ne lui parut assez digne, assez beau. Il ne lui fallut pas moins, et il les y apporta déchaussé, que ce reliquaie inouï qui a nom de Sainte Chapelle, à quoi il semble que les anges aient collaboré. Cinq ou six ans suffirent à tailler dans le soleil, l'azur et la brise, ce diamant aérien au milieu duquel un cœur catholique se sent transpercé par l'Amour.

F. JAMMES.

(A suivre.)



CÉLÉBRATION DE LA MESSE DANS LA SAINTE-CHAPELLE DE PARIS. ON VOIT, A DROITE, L'ORGUE DONNÉ PAR SAINT LOUIS.

Chantilly. Musée Condé. Les Très Riches Heures du Duc de Berry.

A. G. phot.

Premiers lauriers !

* * *

AVANT même que paraisse notre revue, et que son premier numéro ait été soumis au jugement de nos amis et lecteurs, nous avons reçu de la part de diverses personnalités des encouragements. Dès ce moment, les adhésions qui nous parvenaient étaient nombreuses et témoignaient pour nos efforts préliminaires d'une sympathie qui nous est allée au cœur.

La réalisation de notre programme, en nous obligeant à donner une expression positive à nos espoirs, nous amena, du même coup, des concours dont nous sommes infiniment reconnaissants à nos amis. Nous prions les membres du clergé qui, dans leur immense majorité, ont bien voulu nous exprimer leur bienveillant accord, d'agréer toute notre gratitude. Notre joie est grande de citer les bénédictions et les louanges que nous avons reçues d'éminents prélats; que LL. EE. NN. SS, le cardinal Maurin, archevêque de Lyon, le cardinal Binet, archevêque de Besançon, le cardinal Verdier, archevêque de Paris, le cardinal Liénart, évêque de Lille, le cardinal Lépicier, Préfet de la S. C. des religieux, soient respectueusement remerciés de leurs avis et de leurs adhésions.

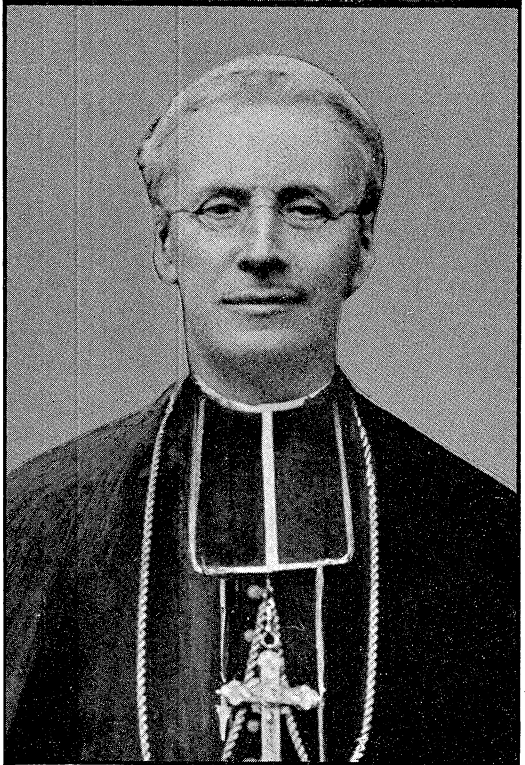
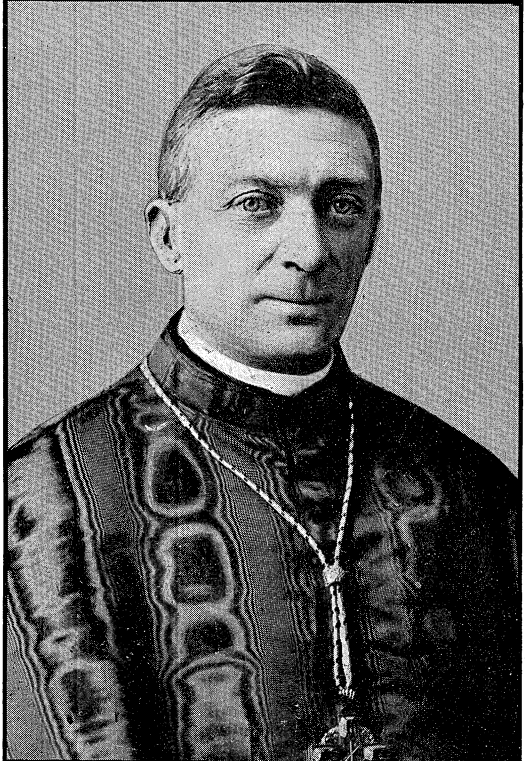
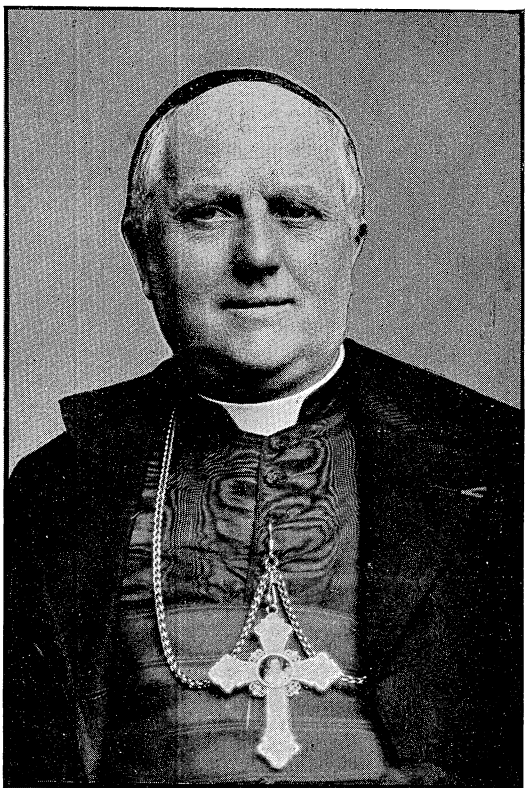
Ce que nous écrit S. E. le cardinal Binet résume clairement nos buts :

« Si les articles continuent dans la ligne de ceux déjà parus, il y aura là une œuvre d'instruction et de documentation qui aura vite fait de prendre son rang dans les premiers.

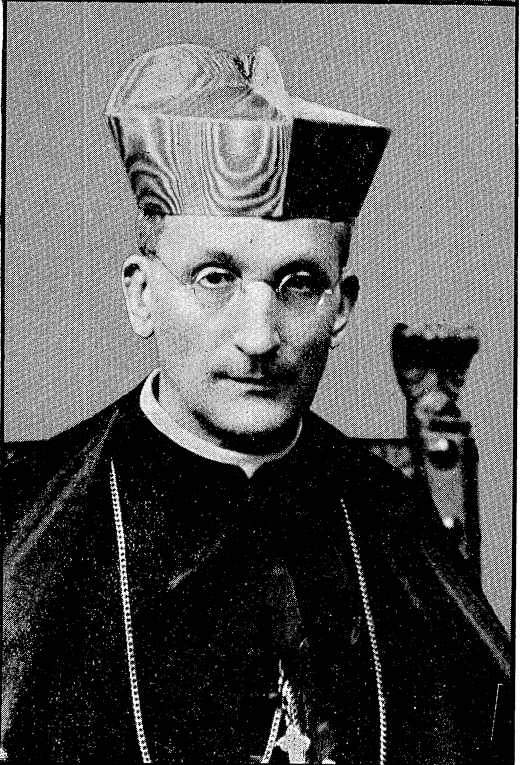
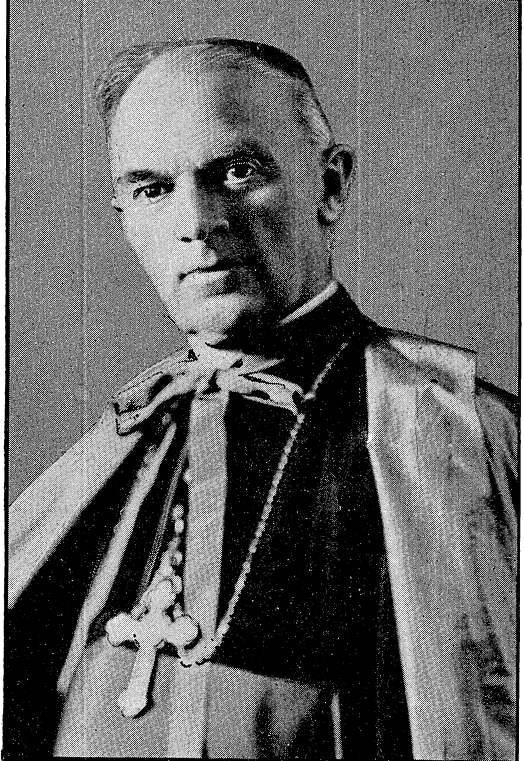
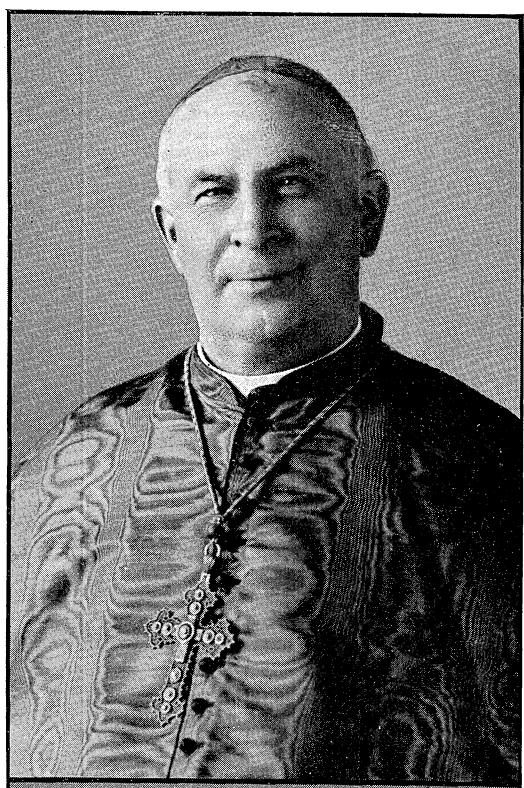
« Surtout votre publication se révélera être une véritable vision d'art religieux, tant les reproductions d'architecture et de sculpture sont bien choisies et sont d'un fini achevé.

« Je souhaite grand succès à votre revue illustrée, elle plaira beaucoup et fera grand bien. »

De telles paroles sont bien faites pour nous soutenir dans la tâche que nous avons choisie. L'œuvre de documentation



DE HAUT EN BAS : LL. EE. NN. SS. LES CARDINAUX
BINET, LIÉNART, ANDRIEU.



DE HAUT EN BAS : LL. EE. NN. SS. LES CARDINAUX
MAURIN, VERDIER, LÉPICIER.



(136) ROMA.....
34, VIA MERCADANTE
le 7 Janvier 1935

Monsieur Raymond Brassis
Directeur des "Eglises de France"
17, Avenue de l'Opéra
P A R I S.

Monsieur,

Je ne puis que vous féliciter de la belle entreprise d'art et de piété, dont le premier numéro des Eglises de France nous donne un excellent avant-goût.

Le patrimoine artistique et religieux de notre cher pays est une mine inépuisable, et je fais des vœux pour que les trésors, tout à la gloire de notre sainte religion, en soient de plus en plus connus et appréciés.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux et distingués.

Henri Hourcade
Henri Hourcade
S. M.

EVÊCHE

LILLE

Le 7 janvier 1935

Monsieur le Directeur de la Revue
" Les Eglises de France "
17 - Avenue de l'Opéra
P A R I S 1^{er}

Monsieur le Directeur,

S.Em. le Cardinal Liénart a été très sensible au délicat hommage que vous lui avez fait du premier numéro de votre revue " Les Eglises de France ". La première impression de S.Em. le Cardinal a été des meilleures. Il a été frappé par l'intérêt du programme original et varié, l'élégance de la présentation, la beauté des photographies et des caractères typographiques, et la qualité des articles. Il vous exprime donc, Monsieur le Directeur, ses félicitations et vous envoie de très grand cœur sa paternelle bénédiction avec tous ses encouragements.

En témoignage de sa sympathie, il vous envoie sous ce pli, son abonnement.

Pour ma part, heureusement impressionné par cette nouvelle revue, si riche déjà, si pleine de promesses surtout, je vous adresse aussi mon abonnement, en vous disant mon espoir de voir votre Revue s'intéresser, non seulement à l'archéologie, mais aussi à l'art et aux artistes de ce temps.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, mes hommages les plus distingués.

S.Em. Cardinal Liénart

Mgr Lotthé

Mgr Lotthé, Secrétaire Particulier de S.Em. le Cardinal Liénart
68 Rue Royale, LILLE (Nord)

archéologique et de renouvellement artistique que nous voulons poursuivre est désormais assurée de durer. Nos nombreux abonnés se réjouiront avec nous du paternel accueil que l'Eglise enseignante a bien voulu nous accorder. Nous leur demandons d'intensifier encore la propagande si bien commencée autour des « Eglises de France illustrées » pour que plus nombreux encore soient les fidèles et les artistes qui s'unissent dans un même amour du beau.

Comme l'ont compris nos confrères, que nous remercions de leur sympathie, notre devise est en effet celle que nous a enseignée Pie X : « Il faut prier sur le Beau. »

Le Cardinal Maurin

Archevêque de Lyon

Je vous remercie de l'envoi de la belle Revue "Les Eglises de France". Elle forme un volume si intéressant et si agréable à lire.

Archevêché de Besançon
Besançon le 21 déc. 34

Monsieur le Directeur,

Vous m'avez adressé et dédié ainsi qu'aux autres Cardinaux de France, votre splendide Revue "Les Eglises de France", et je vous en remercie avec des sentiments qui touchent à l'admiration de la belle œuvre que vous faites, et qui sera la première œuvre d'illustration et de documentation qui aura été de première main dans les premières

surtout votre publication

se révèle être une véritable œuvre d'art religieux, tant les reproductions d'architecture et de sculpture sont bien choisies et sont d'un fini achevé.

Je souhaite grand merci à votre revue illustrée; elle plaira beaucoup et sera grand bien.

Recevez monsieur le Directeur mes très respectueux hommages

Henri Hourcade
Archevêque de Besançon



PARIS, LE 31 Dec 1934
Monsieur le Directeur
55, RUE BARBET DE JOUVY (7)

Le Cardinal archevêque de Paris
Vient vous dire tout retard toute la satisfaction que lui a donnée votre premier numéro des "Eglises de France".

Grâce à vous, nos incomparables richesses religieuses, l'art catholique moderne, les plus belles manifestations

de votre foi se font mieux connaître de tous.

Vous donnerez aussi à vos lecteurs des publications artistiques d'ordre supérieur et vous leur révélerez une des plus belles gloires de notre chère France!

Je vous en remercie

+ Jean Card. Verdier, arch. de Paris

LES ROIS MAGES



BALTHAZAR.
(Cathédrale de Strasbourg.)

A. G. Phot.



GASPARD.
(Cathédrale de Strasbourg.)

A. G. Phot.

DANS LA PEINTURE ET LA SCULPTURE

L'ÉPIPHANIE, en tant que fête religieuse, a perdu beaucoup de son éclat dans l'Eglise latine : absorbée dans le rayonnement de la Noël toute proche, et si populaire, elle passerait inaperçue aux yeux des profanes, si la persistance de quelques vieux usages n'attirait sur elle l'attention. Dans les campagnes, on voit encore de-ci de-là, les enfants de chœur, au soir du 5 janvier, aller de ferme en ferme en chantant des cantiques. L'un d'eux porte au bout d'une perche une étoile de papier huilé, où scintille une chandelle... Un peu partout l'on mange la traditionnelle galette, en surveillant d'un œil soupçonneux le voisin qui pourrait bien — par distraction évidemment — avaler la fève. Et l'on boit à la santé du " Roi ", le vin qui réjouit le cœur de l'homme. Vieux et jeunes, dans les tableaux de *Jordaëns* qui a maintes fois, d'un plantureux pinceau, immortalisé la scène, s'en donnent à cœur joie, les faces sont rubicondes, les yeux brillent, et des gosiers largement humectés, sort je ne sais quelle incohérente chanson flamande. En Bourgogne, on chante — on chantait — dans le même ton, sur l'air connu (?) « Bedindon bedindan ».

*Or voilà Noël passé
Grâces à Dieu
Et la Vierge Marie
Voilà le temps compassé
Que dans ce lieu
Faut mener joyeuse vie
Et chanter tantirelirousa
Pour chasser mélancolie
Commère
Je veux pour m'ôter d'ennui
Le roi boit — le roi boit — le roi boit
Je le vois
Or crions, le roi boit.*

Mais c'est là un aspect bien médiocre de la grande fête, — c'est Noël réduit, hélas, au réveillon dans quelque restaurant à la mode. Dieu merci, l'Épiphanie éveille, dans les âmes chrétiennes, d'autres souvenirs et d'autres impressions, et les tableaux du Maître flamand ne tiennent qu'une place tout à fait accessoire dans l'iconographie des Mages.

Celle-ci est des plus riches, — et fort peu de thèmes remontent aussi haut dans l'histoire de l'art chrétien. L'Adoration des Mages se voit, en effet, dès le II^e siècle, dans la *cappella graeca* de la Catacombe de Sainte-Priscille. C'est la plus ancienne représentation connue jusqu'ici; mais je croirais volontiers que la scène se voyait déjà ailleurs, dans certains lieux de réunion des chrétiens. Quinze " adorations " ont été relevées dans les cimetières souterrains de Rome, s'échelonnant du II^e au V^e siècle, deux ont été détruites. Toutes sont d'une grande simplicité. Aucune recherche de pittoresque : ce qui importe, c'est la signification profonde du fait, *l'appel des Gentils*. L'Evangile de saint Mathieu (II. 1-13) laisse dans l'ombre plus d'un détail, et laisse à l'imagination libre cours : elle en profitera plus tard. *Ecce magi ab oriente venerunt*. Des Mages d'Orient... qui ont vu dans le ciel l'étoile du Nouveau-né ont suivi cette étoile qui les a conduits près de Jésus. Ils voient l'enfant avec sa mère, se prosternent, l'adorent, lui offrent des présents, et s'en retournent chez eux par un autre chemin, pour éviter la colère du roi Hérode... De ce récit charmant, les peintres des Catacombes n'ont retenu que deux traits : les Mages sont des Orientaux, ils portent le costume perse, la saraballa (les anaxyrides, sorte de braies de couleur), la tunique serrée à la taille, le bonnet dit phrygien, — le même qui coiffe Mithra, Orphée, les guerriers du vase de Ruvo. En

second lieu, ils offrent des présents. (*Et apertis thesauris obtulerunt.*) Ils ne sont pas — ou ils ne sont plus — à genoux, ils sont *debout*, les jambes légèrement fléchies. S'il en est ainsi, malgré le *proidentes adoraverunt* du texte, ce n'est pas faute de place, comme on l'a dit, — ni parce que trois Mages agenouillés eussent été moins agréables à voir, la question d'esthé-

tique ne se posait pas, ou si peu : c'est peut-être parce que les premiers chrétiens " adoraient debout " — la gémulation étant le signe de la pénitence et de la supplication; — c'est surtout, parce que les artistes pour traduire le texte de l'Evangile se sont inspirés d'un modèle païen connu : l'hommage des provinciaux avec l'offrande des tributs à l'empereur. La scène, d'inspiration orientale, est restée longtemps classique, et se voit encore sur l'ivoire Barberini, qui est du VI^e siècle.

Les Mages sont généralement au nombre de trois — parfois ils sont deux, ou quatre, sans doute par symétrie — mais le nombre de trois



BAS-RELIEF DU LATRAN.

Alinari, Rome.

a, dès l'origine, la préférence : l'Evangile ne précise pas, mais nomme *trois* présents symboliques, l'or, l'argent, la myrrhe. Ces présents, les Mages les offrent de leurs mains nues (Sainte-Priscille), ou voilées, le plus souvent dans des corbeilles ou sur des plateaux. La Vierge assise sur une chaise à dossier (depuis le III^e siècle), tient l'enfant Jésus sur ses genoux, et semble le présenter aux visiteurs, majestueuse comme une reine, elle occupe tantôt un côté, tantôt le centre de la composition.

La même scène se retrouve avec des variantes, sur les *sarcophages* ornés de reliefs, du IV^e au VI^e siècle, d'abord associée ou plutôt juxtaposée à la scène de la Nativité, — généralement séparée, à partir de 354. C'est à cette date que la " Noël " jusqu'alors confondue avec l'Épiphanie, et fêtée le 6 janvier, en fut détachée, et célébrée le 25 décembre. Le triomphe du Christianisme (IV^e siècle) a donné plus de liberté aux artistes, l'adoration des Mages figure partout, en peinture, en sculpture, en mosaïque, en Orient comme en Occident. Mais bien des œuvres de cette époque ont disparu, détruites par les Barbares ou par les iconoclastes. Ce qui nous reste, éparpillé dans les églises ou les musées, reflète les préoccupations des chrétiens, non moins que leur curiosité pieuse; l'appel des Gentils n'est plus en question, mais les hérétiques mettent en doute la divinité de Jésus, la maternité de Marie. Pour répondre aux hétérodoxes, mettre en relief ces deux articles de leur croyance, les fidèles veulent savoir ce que l'Evangile n'a pas révélé, connaître le détail de l'histoire, et peu à peu le thème s'enrichit.

Les Mages figurent deux fois sur l'ambon de Salonique. Sur la mosaïque de Sainte-Marie-Majeure (V^e s.), Jésus, nimbé, déjà grandet (il semble avoir quatre ou cinq ans) est assis, seul, sur un vaste trône; derrière lui, quatre anges sont debout, au-dessus de sa tête brille l'étoile : on devine l'influence de la cour de Byzance, la Vierge Mère et l'Enfant-Roi ont leurs gardes du corps, la scène est ordonnée comme une réception impériale; deux personnes assises encadrent la scène, à gauche la Vierge (mal

ÉCOLE RHÉNANE, XVI^e SIÈCLE.



Arch. phot.

refaite sous Benoît XIV), à droite, une femme âgée, qu'on a prise tour à tour pour une nourrice, sainte Anne, la sibylle de Cumès, l'église de la Circoucision, rappelant la vocation des Gentils. Les Mages arrivent de droite, ils sont *deux*, mais le troisième a existé jadis, à gauche, près de la Vierge. Il est aujourd'hui détruit presque entièrement. D'ailleurs, quand ils se présentent devant Hérode, à la retombée de l'arc, à droite, ils sont au nombre de trois.

L'Adoration de Saint-Apollinaire-Neuf, à Ravenne, est de même ordre. Elle a été souvent décrite, mais les Mages ont été maladroitement restaurés, et les noms qui les surmontent sont relativement récents. A Saint-Vital, les Mages sont " brodés " au bas de la tunique de Théodora. On les voyait également à Saint-Pierre de Rome dans l'oratoire de Jean VII (705), il n'en reste plus qu'une partie, d'un beau travail, conservé dans la sacristie de Sainte-Marie-in-Cosmedin.

La variété, on le voit est extrême, si les traditions s'imposent, c'est sans rigueur aucune, et l'iconographie s'enrichit au cours des siècles de traits nouveaux.

Les Mages — il n'est pas encore question de Rois — portent toujours le costume persan, et toujours la Vierge leur présente l'Enfant-Dieu. Hormis cela tout varie, l'âge de Jésus, le détail des costumes ou de coiffure des voyageurs, leur attitude, les divers épisodes de leur épopée.

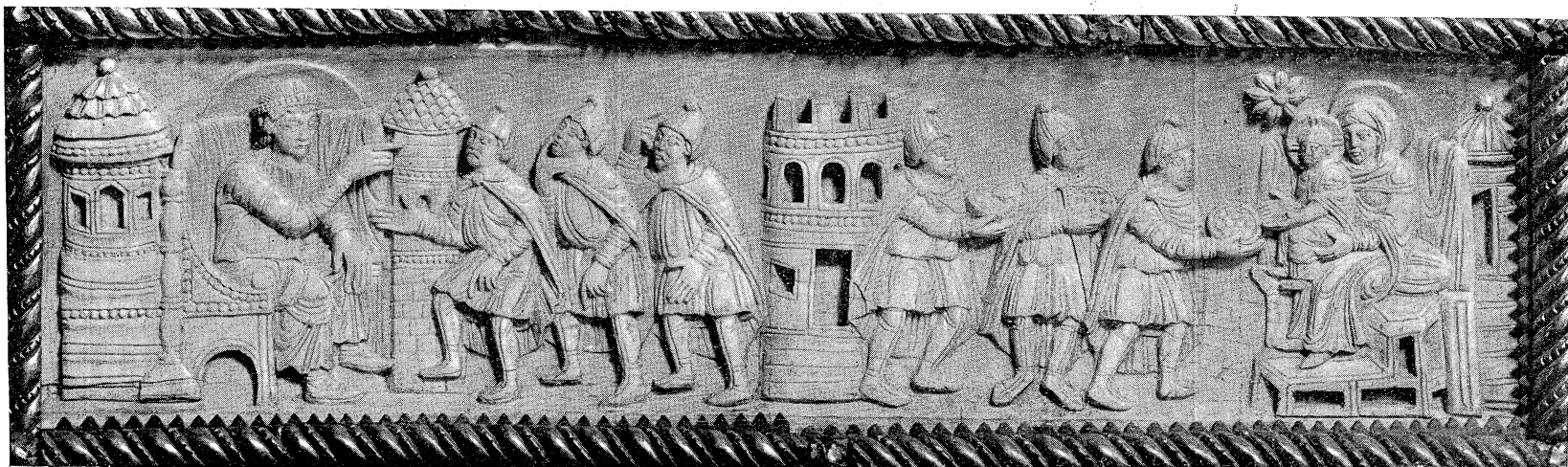
Au *ciborium* de Saint-Marc à Venise (V^e siècle) les Mages, avant de se mettre en route, " examinent la prophétie au sujet de l'étoile ", c'est-à-dire la prophétie de Balaam que, nous dit

saint Grégoire de Naziance, les astrologues persans s'étaient transmise de génération en génération. L'un regarde l'astre nouveau, l'autre déroule un parchemin, le troisième observe une sphère. Le *ciborium* n'a pas été sculpté en Italie, il vient de Syrie ou d'Asie Mineure, et le thème de la *scrutatio prophetiae* est vraisemblablement originaire de Mésopotamie. On le retrouve à Toquale (VIII^e siècle), dans une de ces églises rupestres dont le P. de Jerphanion a étudié le curieux décor.

ÉGLISE DE SAINT-APOLLINAIRE-NEUF, A RAVENNE (Mosaïque du VI^e siècle).

Alinari, Rome.





Alinari, Rome.

MUSÉE DU VATICAN : ÉVANGÉLIAIRE DU IX^e SIÈCLE.

Les Mages sont d'abord imberbes. Dès le v^e siècle, deux du moins portent la barbe, et l'art byzantin distingue parmi eux, un vieillard, un homme fait, un jeune homme, les trois âges de la vie. Ils ont un nom, Bithissarea, en chaldéen Balatsunsur (Bel préserve sa vie), notre Balthazar. C'est, remarquons-le en passant, le nom que prend Daniel, qui devient ensuite le "premier des Mages"; Melchior (mon roi est lumière); Gathaspa, qui se mue en Jasper, Gaspar.

On les dit tour à tour Perses, Chaldéens, Arabes, Arabes surtout à cause du texte *Reges Arabum et Saba...* ou, pour contenter tout le monde et mieux figurer l'appel des Nations, on attribue à chacun une origine différente.

Ils arrivent à la crèche à la naissance de Jésus, ou deux ans après, quand l'Enfant a grandi, ils semblent marcher, inclinés, le jarret plié, mais déjà au vi^e siècle, sur une ampoule de Monza, l'un d'eux est à genoux. Sur la croix de Serge I^{er} (687 à 701) et sur mainte enlumi-

nure, le premier Mage fait une sorte de gémissement (*Mechri proskynesis*).

Ils ont voyagé le plus souvent à cheval, mais dès le iv^e siècle, figurent auprès d'eux des chameaux (sarcophages de Cherchel, du Latran), leur équipement varie plus ou moins riche, et aussi leur coiffure..., tels Mages du Psautier de Londres ont l'air de policemen anglais, leurs manteaux qui flottent semblent des ailes d'anges.

L'élément narratif et dramatique ne cesse de se développer; les voyageurs se montrent l'étoile, ou l'ange qui la remplace, sur un ivoire du ix^e siècle conservé à Lyon, ils entrent à cheval à Jérusalem, puis couchés dans un grand lit, dorment fraternellement *sous une même couverture*. Dans les ivoires byzantins et les miniatures qui ont survécu, Mages et bergers paraissent souvent réunis. Les uns et les autres, avertis par un ange, se mettent en route vers la crèche. Ils n'adorent pas encore, ils sont en marche; souvenir des

avant-fêtes (*proeortia*) de la liturgie grecque. "Il se lève, dit le poète théologien Romanos dans un stichère célèbre, il se lève, l'astre de Jacob, dans la grotte. Nous aussi célébrons les avant-fêtes. *Accourons avec les Mages venus avec les bergers.*"

Rien de tout cela ne sera perdu, l'iconographie romane et gothique coordonnera ces éléments épars, il lui restera peu de choses à inventer. Le *drame liturgique* a pu aider à cette coordination. Il s'est plus d'une fois inspiré de ces représentations artistiques, avant de les inspirer à son tour. Peut-être un drame liturgique oriental avait-il précédé à Byzance, ou ailleurs, notre drame d'Occident, tant d'écrits ont disparu, tant de monuments ont été détruits pendant la crise iconoclaste, qu'il y a place pour plus d'une hypothèse.

A partir du x^e siècle, en Occident, les Mages sont considérés comme des Souverains, jusqu'à alors il ne semble pas qu'on leur ait donné

BAPTISTÈRE DE PISE. RELIEF DE NICCOLO PISANO.

Alinari, Rome.



ce titre, malgré l'opinion de Tertullien qui, dès le II^e siècle, les désigne comme tels... *Rursus reges Arabum et Saba munera offerent illi, nam et Magos reges habuit fere Oriens...* Les miniatures carolingiennes du Ménologe basilien (976), du codex Egberti (980), du codex Aureus (983), nous présentent des *Rois Mages*. En 1164, leurs reliques, qui avaient, disait-on, été portées de Constantinople à Milan, par saint Eustorge, sont enlevées par Frédéric Barberousse, et déposées à Cologne.

Dans le drame liturgique, les trois Rois, Balthazar, Melchior, Gaspard, ont désormais le front ceint d'une *couronne*. Ils viennent de trois côtés — donc de trois pays différents. Leurs chants, d'une rare beauté, sont soulignés par des gestes expressifs, et les indications de mimique sont des plus précises.

Ils arrivent au chœur, *Hoc signum magni regis est*, dit le premier montrant l'étoile qui se balance au bout d'un fil.

La marche reprend : *Eamus et inquiramus eum*. Les voilà devant l'autel qui figure la crèche, et ils se prosternent en chantant. *Offeramus ei munera, aurum thus et myrrham*. L'un d'eux lève la main pour montrer l'étoile, dit le drame de Limoges. Les Mages s'approchent, dit le drame de Laon, et le premier dit en s'agenouillant...

Ces gestes, que les Mages font l'un après l'autre, sont représentés *simultanément* par les artistes, de là vient que l'un d'eux montre l'étoile, tandis que l'autre s'agenouille et que le troisième se découvre, ou prépare son présent.

Au XIII^e siècle, on n'ignore plus rien de leur histoire. C'étaient, dit en substance Jacques de Voragine, des rois successeurs de Balaam. Tous les ans, ils montaient sur la *Montagne de la Victorie*, y restaient trois jours, se lavaient et priaient Dieu de leur montrer l'étoile prévue par le prophète. Une fois, c'était le jour de la naissance du Seigneur, pendant qu'ils étaient là, vint vers eux sur la montagne une étoile singulière, elle avait la forme d'un magnifique enfant sur la tête duquel brillait une croix, et elle adressa cette parole aux Mages : "Hâtez-vous d'aller dans la terre de Juda, vous y trouverez un roi nouveau-né, et vous l'y trouverez."

Mais se demande naïvement le narrateur, comment en treize jours, avoir pu parcourir un si long chemin, c'est-à-dire de l'Orient à Jérusalem, qui est censée occuper le centre du monde !... La réponse est dans saint Jérôme : ils vinrent *sur des dromadaires*, animaux très

alertes, qui font en une journée le chemin qu'un cheval met trois jours à parcourir. Voilà pourquoi on les appelle dromadaires, *dromos* : course, *ares* : courage. (L'étymologie est garantie seulement pour ceux qui ignorent le grec.)

Ils arrivent à Jérusalem et consultent le roi Hérode..., puis vont à la crèche...

Ce que dit le pieux évêque, le sculpteur d'Amiens (XIII^e), au portail de la Mère de Dieu, nous le raconte à sa manière : au-dessous des statues des Mages, des médaillons quadrilobes encadrent une série de petites scènes ; les Mages observent l'étoile, le prophète Malachie prononce la prophétie fameuse : *Et tu Bethleem terra Juda...* Les Mages paraissent devant Hérode qui les reçoit les jambes croisées (comme sur le ciborium de Saint-Marc, et maintes miniatures d'Orient), c'est un signe de souveraineté (ce sera ensuite un signe de juridiction) réservé aux grands, aux suzerains, aux rois. Voilà pourquoi sans doute, la civilité puérile et honnête interdisait cette attitude aux enfants moins comme un manque de tenue et de décence, que comme une impertinence, et une usurpation.

Hérode fait massacrer les Saints Innocents. Les Mages endormis, drapés dans une même couverture (cf l'ivoire de Lyon) sont avertis par un ange. Ils s'embarquent sur les vaisseaux des gens de Tharsis, mais Hérode fait brûler ces vaisseaux, ce qui, dit la légende, oblige les Mages à se rendre à pied jusque dans les Indes, où ils sont baptisés par saint Thomas.

Le miniaturiste qui a peint les médaillons de la *Bible moralisée* (XIII^e siècle) ne se contente pas de *narrer*, comme le sculpteur d'Amiens, il veut *enseigner*, dégager le symbolisme des scènes évangéliques. Chaque épisode est commenté par un autre placé au-dessous ; le texte révèle les intentions parfois subtiles de l'auteur, ainsi, par exemple, sous les princes des prêtres groupés autour d'Hérode, se voient des évêques, des moines besaciers, avec cette légende : *Hoc significat quod qui dignitatem terrenam ambiunt, legem J.-C. addiscunt per quam propterea eum in membris suis occidunt*. Les Mages rentrent-ils chez eux *per aliam viam* ? *Hoc significat*, dit le texte évidemment d'inspiration monastique, *quod viri ecclesiastici seculariter viventes per bonorum virorum admonitionem et consilium praebendas suas et thesauros et omnia relinquentes ad vitam se transferunt religiosam ut securius et expeditius ad regnum caeleste perveniant...*

Ce sont là jeux de princes, divertissements de moines théologiens. Les artistes ne s'embarassent point, en général, de ces considérations pieuses ; ils interprètent l'Evangile à leur manière, laissant à d'autres le soin de dégager les symboles, ils s'attachent de plus en plus à ce que la scène offre d'éléments plastiques et pittoresques, mais il n'est pas rare qu'un texte littéraire explique, inspire et justifie leurs innovations. Dans son beau relief du baptistère de Pise, *Nicolas Pisano*, en 1260, donne à la Vierge Marie les traits de la Junon antique, tels qu'il a pu les admirer sur un sarcophage gréco-romain de Phèdre et Hippolyte (ce sarcophage du Campo Santo contient, depuis 1076, les restes de Béatrix, mère de la princesse Mathilde) et l'imitation d'un tel modèle paraît plus que vraisemblable. Mais, en même temps, on songe à la curieuse légende répandue par les apocryphes :

"Cyrus, roi de Perse avait construit à Junon un temple somptueux. Un jour, les statues d'or et d'argent qui entouraient la divinité du lieu prirent la parole, et racontèrent au desservant du temple que *Junon avait pris le nom de Marie, et épousé un charpentier*. De ce mariage devait naître le prince des ouvriers, qui avec une science infinie construirait le trône du ciel."

"Le prêtre surpris, raconta à Cyrus ce qu'il avait entendu. Et le roi vint dans le temple. Et voici que les statues se mirent à jouer de leurs instruments, flûtes phrygiennes, harpes persanes, sistres et tambourins, et les oiseaux d'or et d'argent se détachèrent des murailles et volèrent à travers le temple. Et le roi vit tout cela..."

"Tout à coup, le toit du temple s'entr'ouvrit, une étoile brillante tomba du ciel, et se posa, étincelante, sur la source qui jaillissait dans le temple. Et une voix mystérieuse qui partait de l'étoile annonça la naissance d'un enfant qui serait le commencement et la fin, le commencement du salut, et la fin de la mort."

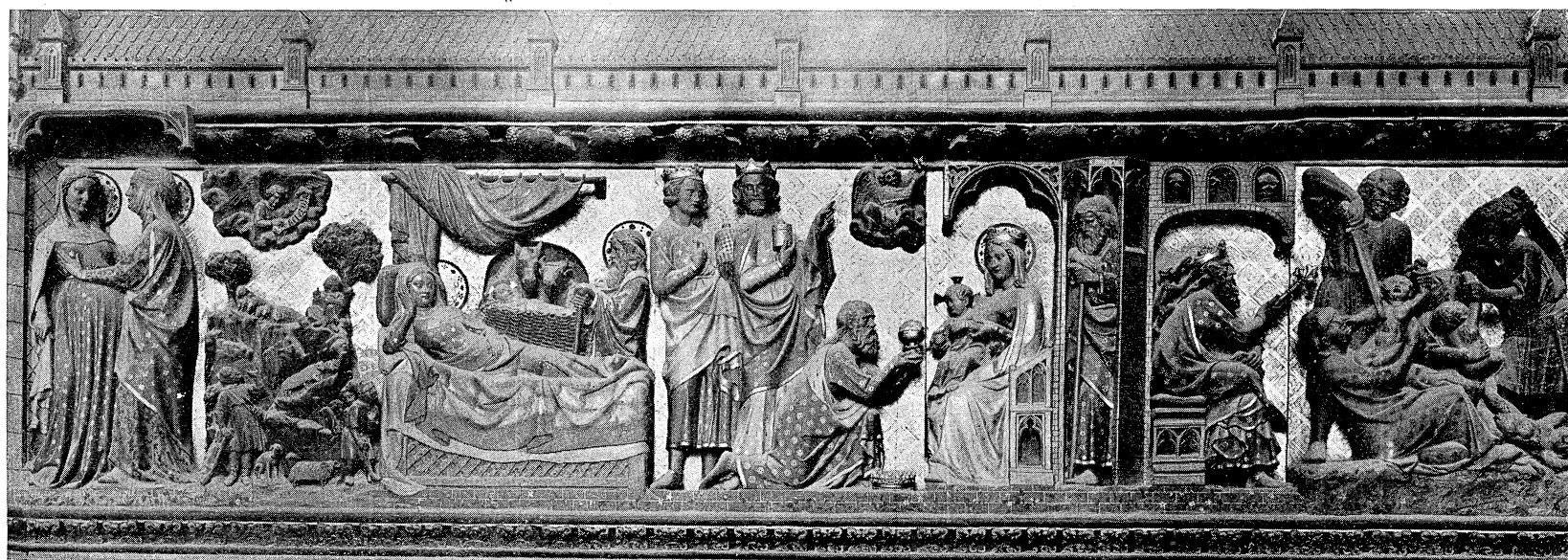
"Alors les statues tombèrent à genoux, le Roi convoqua ensemble tous les Mages de son royaume, et ceux-ci proclamèrent "la source c'est Marie, la fille de la source de Bethléem".

"Envoie à Jérusalem, et tu trouveras le fils du Dieu tout-Puissant, sous une forme humaine, dans les bras d'une femme..."

Il est question dans ce texte, d'une étoile *miraculeuse*. L'étoile des Mages n'est pas une étoile ordinaire, pour les uns c'est le Saint-Esprit ; pour d'autres, c'est un ange qui a pris cette forme. A Or San-Michele, elle est rem-

NOTRE-DAME DE PARIS : LE POURTOUR DU CHŒUR.

De gauche à droite : LA VISITATION, LA NATIVITÉ, L'ADORATION DES MAGES, LE MASSACRE DES INNOCENTS.





Anderson, Rome.

GHIRLANDAJO
L'ADORATION DES MAGES.
(HOSPICE DES INNOCENTS).

placée, dans le relief d'Orcagna par une tête d'ange "cravatée d'ailes"... L'étoile s'arrête au-dessus du lieu "où était l'enfant", elle pénètre dans la maison; aussi maint artiste ménagera dans le toit de la crèche une ouverture par où passera le rayon céleste, elle finit par se précipiter dans un puits, et c'est le puits des Mages, que l'on montre aux pèlerins.

En Italie, du XIII^e au XV^e siècle, le théâtre religieux inspire les artistes, comme chez nous le drame liturgique, le miracle, le mystère. Les *laudes* que mettaient en scène les confréries de flagellants et autres pénitents publics, les *sacre rappresentazioni* qui ont tant de succès à Florence, d'abord, puis dans les autres villes italiennes, se jouent dans l'église, avec décors, machines, chants, danses, processions... C'est la mise en action des poèmes populaires, des prédications franciscaines, des révélations mystiques. Telle *Laud* de Jacopone de Todi (+1306) est pleine d'indications plastiques.

"Voyez comme le bambin jouait des jambes dans la paille, la mère était là qui le recouvrait, et approchait son sein de la petite bouche.

"De la main gauche elle le berçait, et avec de saintes chansons elle endormait le cher amour. Et tout autour dansaient les anges, chantant des vers très doux, et ne parlant que d'amour." (Quel ravissant tableau de Noël...



VOYAGE DES ROIS MAGES,
DE BENOZZO GOZZOLI.
Palais Riccardi, Florence.

En haut : la paroi de gauche.
En bas : la paroi de droite.

peut-être le poète décrit-il une crèche, telle qu'en faisaient les frères mineurs dans les églises.)

Et voici l'Épiphanie.

"Une étoile nouvelle apparut aux rois de l'Orient, ils trouvèrent l'enfant rayonnant de lumière, entre le bœuf et le petit âne, la tendre fleur ne reposait pas sur un lit de laine frisée, le lis éblouissant était sur une poignée de paille."

Cette littérature dévote n'exerce pas nécessairement une influence directe sur les artistes, dont l'inspiration est rarement livresque, mais elle crée une atmosphère, un "climat" dont l'artiste plus sensible que le public moyen, est le premier à sentir l'effet; une fois réalisée, son œuvre de sculpteur ou de peintre peut à son tour agir sur le poète, le dramaturge, le metteur en scène. Ce qui est incontestable, c'est que l'art et la littérature manifestent les mêmes tendances au pathétique, au pittoresque, au naturalisme.

L'adoration de Giotto est disposée comme un "tableau vivant"; ses figurants ont l'air candide et pur de clercs à l'âme tendre, de doux contemplatifs, ceux de Fra Angelico font la même impression (au dire de Michel-Ange, il choisissait ses modèles dans le Paradis) et c'est ce qui garde encore à l'ensemble son caractère religieux, malgré l'invasion croissante du pittoresque.

Anderson, Rome.





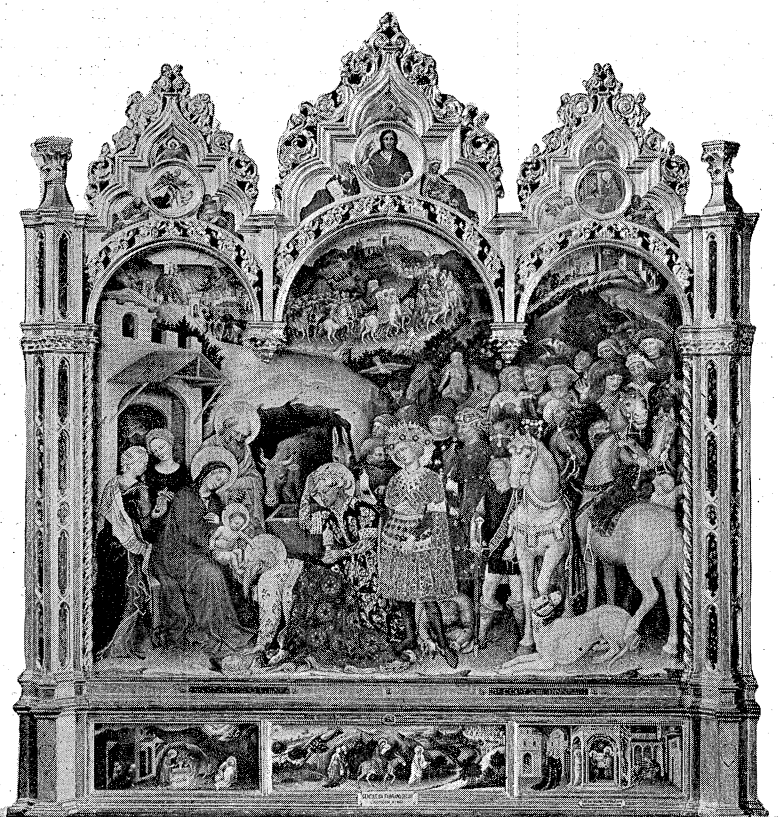
En bas :
FLORENCE : GALERIE DES OFFICES.
TRIPTYQUE DE GENTILE DA FABRIANO.
Alinari, Rome.

En haut :
CAPPELLA SCROVEGNI.
FRESQUE DE GIOTTO.
Anderson, Rome.

Car c'est bien une invasion, et la visite des Mages à Bethléem n'est plus bientôt qu'un pieux prétexte à d'étonnants contrastes, de merveilleux effets de couleur, de lumière. Le tableau de *Gentile da Fabriano* exécuté en 1423, est un éblouissement. Les trois mages représentent les trois âges de la vie, le plus jeune est un " prince charmant " sorti de quelque conte de fées, un écuyer détache ses éperons, le vassal va rendre hommage à son suzerain, la suite brillante des rois remplit toute la scène.

Marie n'a plus la raideur solennelle des " Vierges en Majesté ". Jésus, malgré son nimbe, est surtout un petit enfant, qui bénit à sa manière le vieillard prosterné devant lui. Il lui palpe le crâne avec une satisfaction ingénue, fasciné par la bille d'ivoire aux reflets changeants...

Et cette pompe, cette splendeur, cette humanité souriante,



ne sont pas un simple rêve d'artiste. Il s'agit ici de choses vues, et la réalité contemporaine s'amalgame curieusement à la fantaisie du peintre. Depuis quelque temps, les *sacre rappresentazioni* sont doublées d'une parade. Déjà en 1381, les dominicains ont organisé une cavalcade des Mages. Les Rois sont à cheval, ils parcourent la ville avec un somptueux cortège où figurent des serviteurs, des pages, des mulets chargés de trésors, des animaux exotiques, chameaux, perroquets, *guépards* ; ils s'arrêtent à l'église Saint-Laurent. Hérode, assis sous le porche avec ses scribes, les interroge sur le Messie. La marche reprend. A Saint-Eustorge (l'église des Mages) une crèche est dressée près de l'autel : les rois offrent leurs présents, puis vont dormir sous un abri (nous connaissons le scénario). Un ange leur apparaît, leur ordonne de repartir en passant, non plus par Saint-Laurent, mais par la



GITLINGER. — ADORATION DES MAGES.

porte romaine. En 1417, même cavalcade à Padoue, Or, nous savons que le tableau de *Gentile* a été fait non loin de là, à Venise, en 1443; celui d'*Antonio Vivarini* est de 1445. En 1454, à Florence, 200 cavaliers prennent part au défilé... On comprend dès lors le succès qu'obtiennent les adorations à grand spectacle. Le triomphe du genre, c'est la fresque peinte en 1459, par *Benozzo Gozzoli*, au Palais Riccardi, dans l'oratoire aménagé par Pierre de Médicis pour Lucrezia Tornabuoni, sa pieuse épouse. Sur l'autel, un rétable, c'est l'exquise Nativité de *Filippo Lippi*, aujourd'hui à Berlin. Tout autour des anges qui descendent en vol plané, des anges qui adorent, des anges qui chantent et qui sont de sveltes florentines, avec de longues tuniques et des ailes diaprées. Et sur les murailles de l'oratoire, s'allonge à perte de vue, l'interminable caravane de Rois d'Orient, la "marche à l'étoile" la plus éclatante qui se puisse rêver.

Ce qui donne un caractère tout spécial à la composition, c'est que la plupart des personnages représentent des êtres réels. Voici le patriarche d'Orient, Joseph, qui assistait en 1439, au Concile de Florence, et voici Jean Paléologue, empereur de Byzance, qui tenta, en vain, un rapprochement des églises grecque et latine. Laurent de Médicis, Laurent le Magnifique, beau comme un jeune dieu, éblouissant d'or et de pierres; Pierre le Goutteux, son fils et, une inscription l'atteste, le peintre lui-même... L'œuvre est de 1459, le souvenir y est évident du cortège de 1453, et bien des têtes, anonymes aujourd'hui, étaient identifiées sans difficulté. L'ensemble est d'une fraîcheur exquise, l'art triomphe, mais c'est un peu au détriment de l'inspiration religieuse. Le Divin Enfant n'est pas oublié, bien sûr, mais il tient si peu de place... "*Ti pros Dionyson*", disaient les Athéniens.

L'Adoration de *Mantegna* (1463) n'a pas la même ampleur, le sujet est traité avec plus de simplicité, plus d'âpreté aussi. Le jeune Roi, — le prince charmant — est remplacé par un nègre. Ce n'est pas le premier qui pénètre dans l'étable, dès le VI^e siècle, le *Codex Engelberti* nous apprend que le troisième Mage, celui qui portait la myrrhe était de couleur sombre. *Magus fuscus, tertius patissa* (*padischah, niger erat, qui myrrham obtulit*). On le voit au portail de Thann, au XIII^e siècle; au XV^e dans un tableau de *Hans Baldung*. Désormais, il a droit de cité partout. Gaspard est voué au noir, ce qui lui vaut la faveur du populaire.

Botticelli, comme *Benozzo Gozzoli*, fait la part très grande à l'actualité, le "tout Florence" élégant se presse à l'entrée de la crèche, tandis que "Comes, le Roi chauve, et ses fils, Pierre le Goutteux et Jean rendent hommage à l'Enfant Jésus". C'est une admirable collection de portraits, un hymne — et quel hymne ! — en l'honneur des Médicis.

Ghirlandajo reste plus dans la note pittoresque, dans ses trois Adorations de Sainte-Marie-Nouvelle des Uffizi et des Innocenti. Aux Uffizi, détail piquant, Gaspard a la peau blanche, mais son page est nègre. Le Roi fait "porter son noir par un subalterne"... tel le bon cardinal qui confiait la récitation de son bréviaire à un laquais, pour ne pas gâter sa latinité cicéronienne.

Le second tableau réunit autour de la crèche les bergers et les Mages d'ordinaire séparés. Au premier plan, sont agenouillés deux marmots, frais et mignons, la tête irradiée du nimbe d'or. Ce sont deux "petits innocents saints" (l'hospice leur est dédié), présentés à Jésus-Enfant par saint Jean-Baptiste (qui a, par la protection divine, échappé au massacre) et saint Jérôme le solitaire de Bethléem.

On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer tous les tableaux ou les rétables consacrés à l'Adoration des Rois. Jusqu'à la fin du XIV^e siècle, l'Allemagne n'exploite guère le thème que dans la miniature; au XV^e les peintures de chevalet se multiplient, à Cologne surtout où sont désormais conservés les reliques des Mages. La plus remarquable, c'est le Dombild de *Stephan Lochner* (1440), que suivent des adorations de *Konrad Witz*, de *Barthelemy Zeitblom*, de *Schongauer* pour ne citer que les plus grands. Au début du XVI^e (1509) le chef-d'œuvre d'Albert Dürer, clôt la série. La Réforme protestante, hostile à la peinture religieuse laisse tomber dans l'oubli le thème si populaire des Rois.

La Flandre catholique lui reste plus longtemps fidèle, et plus d'une œuvre remarquable est à son actif. Ce n'est pas qu'elle ajoute grand-chose au thème si souvent exploité. *Rogier Van der Weyden* ouvre la marche avec son tableau de Sainte-Colomba à Cologne (1450) et devient le peintre favori de l'école colonaise. Puis, viennent *Hugo Van der Goes*, *Dierick Bouts*, *Hans Memling*. Celui-ci doit beaucoup à *Van der Weyden*, jusqu'à lui emprunter des personnages, mais malgré des imitations, le triptyque de l'hôpital Saint-Jean, à Bruges, reste une œuvre exquise.

L'art byzantin du XIV^e au XVI^e siècle connaît une grande prospérité. Tandis que la capitale de l'empire s'achemine peu à peu vers son destin,



TCHENG-LUCA :

TROIS MAGES MANDARINS ADORENT
UN ENFANT-JÉSUS ORIENTAL.
LA VIERGE EST AUSSI DOTÉE
D'YEUX BRIDÉS.

il fleurit au Mont-Athos, en Macédoine, en Bulgarie, en Serbie, en Valachie, en Moldavie. L'Adoration des Mages fait partie du répertoire des peintres, parmi les fêtes du Seigneur, on la voit dans mainte église des Balkans ou de la Sainte-Montagne. Elle a sa place aussi dans l'Hymne acathiste, et trois des vingt-quatre stations de la Mère de Dieu mettent en scène les Rois d'Orient : L'étoile chemin de Dieu... Les enfants des Chaldéens ont vu... Hérauts qui portent Dieu... et c'est encore une occasion fréquente de les représenter. Fidèles à la tradition byzantine, les peintres font du premier Mage un vieillard barbu, le second a peu de barbe, le troisième n'en a pas du tout. C'est un ange qui les guide. Les scènes se répètent indéfiniment, avec de rares variantes, et rien ne rappelle l'exubérante richesse de nos adorations occidentales.

La Renaissance italienne ne renonce pas tout de suite à un thème si suggestif. *Léonard de Vinci*, dans une Adoration inachevée de 1481, avait ouvert des voies nouvelles, et l'on admire à la Pinacothèque du Vatican une prédelle de *Raphaël* consacrée aux Rois. *Véronèse* traite, à son tour, le sujet avec sa manière somptueuse, le texte évangélique disparaît sous l'amoncellement de brocard, de velours, de soies chatoyantes.

Au XVII^e siècle, *Rubens*, le Véronèse flamand, en six prestigieux tableaux, consacre aux Mages toutes les ressources de sa palette. Celui d'Anvers est une merveille; c'est une joie pour les yeux, un régal incomparable... Et dans une toute autre manière, avec non moins d'éclat et de fougue, mais plus d'intimité et de recueillement, *Rembrandt* raconte l'Adoration des Rois (Pinacothèque de Munich). Une lumière mystérieuse émane de Jésus, fait sortir de l'ombre la Vierge maternelle, se répand comme un flocon d'or et de grâces sur le Mage pieusement agenouillé, caresse au passage le Mage debout, qui attend son tour... et va se perdre dans la pénombre où baignent les derniers arrivants.

Ce sont là d'admirables exceptions. En fait, le thème de l'Adoration n'est plus trop souvent qu'un poncif, il a perdu son prestige, on ne le voit plus que rarement, on le traite sans conviction, avec une froideur tout académique.

Les peintres modernes et les contemporains qui ont plus d'une fois repris le vieux thème, ne lui ont pas fait grande place, mais l'on compterait sur les doigts les œuvres vraiment intéressantes, adorations d'Hippolyte Flandrin, de Chasseriau, de Gustave Moreau, de Burne Jones. Souvent l'archéologie vient au secours de l'inspiration défaillante et le symbole reprend quelque crédit. C. Follower Prynnne rassemble autour de la Vierge et de l'Enfant, les bergers et les Mages, et l'étoile brille aux mains d'un ange diaphane. Mages et bergers sont sur le même plan; il n'y a à la crèche ni riches ni pauvres, et c'est là une admirable idée, mais la réalisation en est un peu théâtrale. Maurice Denis, d'autres encore à son école, s'efforcent, sans toujours y réussir, de retrouver la fraîcheur d'âme des primitifs, leur ingénuité, leur candeur.

Et voici que les chrétiens de race jaune, rouge ou noire adaptent les scènes évangéliques à leur horizon visuel. Nous avons pu voir dans une exposition d'art religieux, une crèche avec bergers nègres et petit Jésus café au lait, en attendant mieux. Le peintre chinois Tcheng Luca nous présente une Vierge aux yeux bridés, qui accueille des Mages d'Extrême-Orient en robes de mandarins. L'idée est belle et défendable, elle peut mener loin. A tout le moins, on en conclura que le vieux thème n'a rien perdu de sa vigueur, qu'il se renouvelle et s'enrichit. Est-ce d'ailleurs bien nécessaire, et faut-il tant que cela broder sur l'Evangile? La recherche de l'originalité, à tout prix, peut conduire à l'absurde et l'incohérent. On peut, à moins de frais, nous instruire et nous émouvoir. Encore faut-il y songer. L'art religieux digne de ce nom ne s'adresse pas uniquement aux sens, comme trop d'œuvres modernes sans âme; une adoration des Mages peut et doit être une belle peinture, une fête de la lumière, du dessin de la couleur, mais est-ce trop demander — qu'au plaisir des yeux se joigne une satisfaction du cœur et de l'esprit, et que le beau tableau fait de main d'ouvrier, nous porte à réfléchir, amène sur nos lèvres une prière, nous agenouille, humble et confiant, aux pieds de l'Enfant-Jésus dans la crèche de Bethléem.

Chanoine M. DAVID,

Professeur à la Faculté libre des Lettres de Lille.



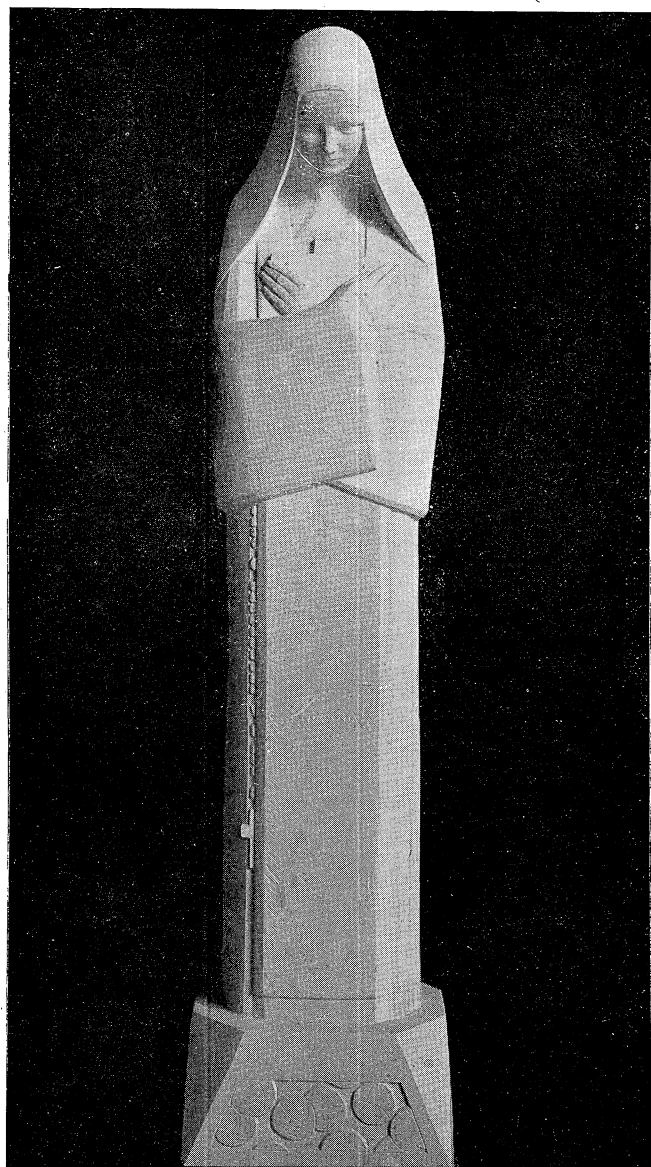
RUBENS.

L'ADORATION DES MAGES.

Arch. phot.

MISSIONNAIRES DE FRANCE

PAR G. GOYAU
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Arch. phot.

SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX,
PATRONNE DES MISSIONS,
par Anne-Marie Roux.

I. LE DIOCÈSE DE BAYEUX ET LISIEUX

DANS L'HISTOIRE de l'Église en marche, la France occupe, depuis la fin du seizième siècle, une place d'élite. Des voix françaises ont porté l'Évangile, des énergies françaises ont installé l'Église, aux quatre coins du monde. Benoit XV, Pie XI, souhaitent que notre avenir soit digne de notre passé : s'adressant aux évêques, s'adressant aux fidèles, ils réclament que les diocèses, chacun pour sa part, aident au rayonnement du règne chrétien, en donnant au Saint-Siège des missionnaires. Aucune circonscription ecclésiastique du Vieux Monde n'a le droit de se désintéresser de la vie universelle de l'Église : voilà ce que sans cesse redisent à nos intelligences, à nos consciences, les enseignements pontificaux. Récemment, au Congrès de l'histoire de l'Église de France, nous exprimions le vœu que, pour en mieux convaincre clercs et fidèles, on dressât, à l'ombre de chaque cathédrale, la statistique des vocations missionnaires qui d'âge en âge se sont éveillées dans le diocèse, le bilan de ce que ces vocations ont produit, de ce que ça et là, sur la surface du globe, elles ont accompli. Ce serait là un gros labeur, précieux pour l'his-

toire. Mais il y a certains diocèses prédestinés, où émergent de grandes figures d'apôtres : nous voudrions ici les faire connaître, heureux si de la suite de ces articles peuvent se dégager, d'ores et déjà, quelques grandes lignes d'une géographie de la France missionnaire.

□

Au diocèse de Bayeux et Lisieux, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus fait affluer les foules. De cette chapelle qui est devenue le rendez-vous du monde chrétien, sa protection s'étend sur l'ensemble des missions, dont le Pape l'a déclarée patronne. Lisieux est ainsi devenue comme une sorte de métropole spirituelle pour l'expansion de l'Évangile. Avant que ce terroir n'eût été l'objet d'un tel honneur, il était déjà fécond en vocations apostoliques : et c'est par le diocèse de Bayeux et Lisieux que doit s'ouvrir, nous semble-t-il, cette sorte de galerie.

Transportons-nous, en 1655, sur le marché de Lisieux : gentilshommes et paysans sont stupéfaits. Est-ce bien lui, M. Pierre Lambert, châtelain de la Motte, et naguère avocat à

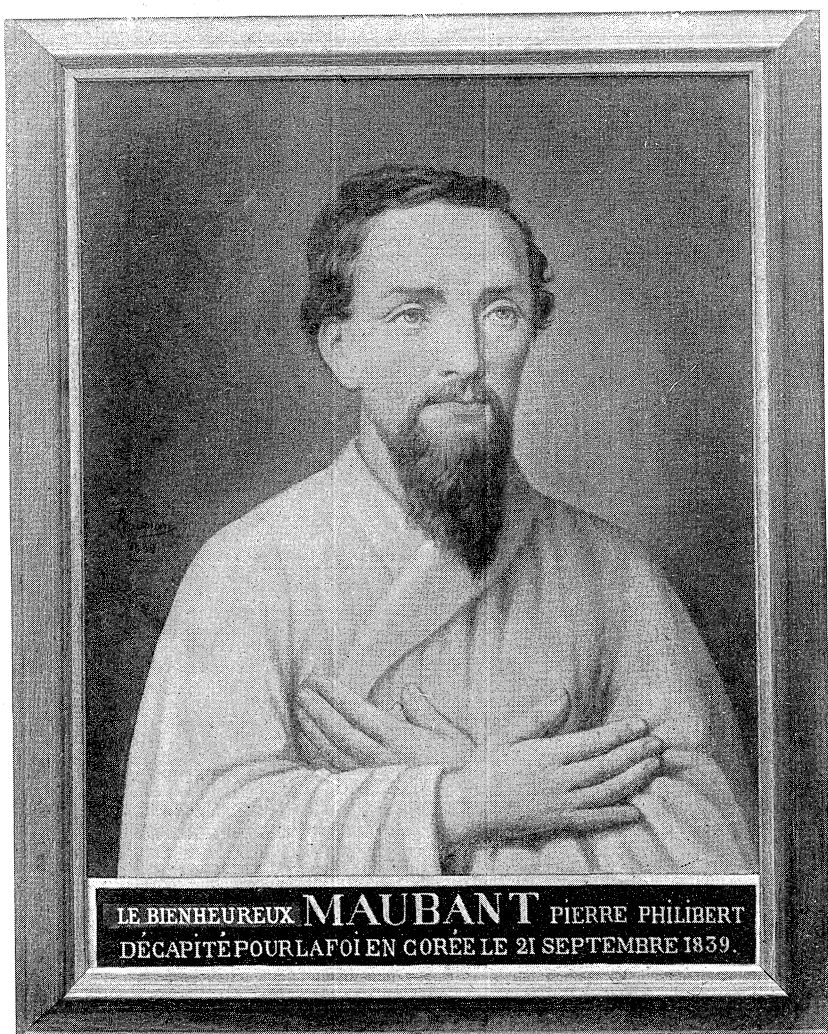
la cour des aides de Rouen, est-ce bien lui qui là-bas chevauche, en appareil presque bouffon, sur une « mazette » qu'un rustre tient par une rêne de corde ? Bizarre équipage, en vérité, pour un homme bien né, possesseur d'une belle gentilhommière ! Mais oui, c'est bien lui. Ce piteux cavalier, qui avait alors trente et un ans, voulait s'humilier, se mortifier ; il allait bientôt faire à pied, couvert d'un cilice, ce qu'il appelait un « voyage d'abjection ». Avant la fin de l'année, il était prêtre ; trois ans plus tard, on le trouvait à Rome ; il y voulait entretenir le Pape et les cardinaux, avec son ami le chanoine Pallu — un Tourangeau, celui-là, — des besoins de l'Extrême Orient. Le secrétaire de la congrégation de la Propagande fermait sa porte au visiteur ; huit jours de suite, Lambert de la Motte se mettait sur son chemin, l'obsédant de révérences qui mendaient un accueil. La porte enfin s'ouvrait ; durant douze heures d'horloge, Lambert de la Motte et le prélat causaient, et ce qui résultait de cet entretien, c'était la création de trois vicariats apostoliques en Extrême Orient, et la consécration épiscopale de Lambert de la Motte, à qui les âmes de la Cochinchine et de quelques provinces chi-

noises étaient assignées comme brebis. En 1660, il quittait la France pour n'y jamais revenir, ayant posé les premières assises de ce Séminaire des Missions étrangères où se recrutent, depuis bientôt trois siècles, les apôtres d'une partie de l'Asie. Et tout de suite en Extrême Orient, sous la houlette de Lambert de la Motte, des clercs indigènes se formeront, auxquels une jonque, cachée dans quelque anse fluviale, servira de séminaire ; des jeunes filles indigènes prendront le voile, qui s'appelleront les Amantes de la Croix ; le royaume de Siam et la France de Louis XIV entreront en relations ; et des milliers de Cochinchinois seront baptisés, confirmés. Sa vie s'achèvera en 1679, vie constamment active et souvent douloureuse, mais ses lèvres missionnaires se plaisaient à répéter qu'« un chrétien sans souffrance n'a que l'écorce de la piété ».

□

Deux siècles après, naissait à Courtonnela-Meurdrac, non loin de Lisieux, Dominique Lefebvre, qui, en 1835, débarquait au Tonkin comme prêtre des Missions étrangères, et

qui devint, en 1841, vicaire apostolique de la Cochinchine. Celui-là fut prisonnier tout un automne et tout un hiver, par ordre de l'empereur d'Annam, Thieu-tri ; une condamnation à mort, même, fut prononcée contre lui. Thieu-tri prit peur, en apprenant que l'amiral Cécille s'approchait du littoral, sur un navire français : au printemps de 1845, Lefebvre était relâché. L'année d'après, nouvelle arrestation, suivie derechef d'une condamnation capitale, et puis d'un sursis ; on l'emménait à Singapour, où il était remis aux autorités anglaises. Nous allons vous réintroduire dans votre mission, lui disait le gouverneur de Singapour. — Pour l'honneur de mon pays, répondait Lefebvre, j'ai toujours refusé l'assistance des autres nations. Au lieu de rentrer en Cochinchine sous le pavillon anglais, il y rentra furtivement en 1847, et dix ans durant, au péril de sa vie, fit son métier d'apôtre. Une fois encore, en 1858, sa tête fut mise à prix : il put s'échapper, trouver un refuge sur l'un de nos vaisseaux. Bientôt, sur les murs de



UN GRAND MISSIONNAIRE :
LE BIENHEUREUX MAUBANT.

Saïgon, nos trois couleurs planèrent ; Dominique Lefebvre put désormais accomplir sans péril son œuvre de prédicateur de l'Évangile. Alors on vit Saïgon devenir, sans délai, une colonie mystique de Lisieux : ce fut au Carmel de Lisieux que Lefebvre demanda des Carmélites pour fonder la première maison de contemplatives de la péninsule indo-chinoise.

Un demi-siècle avant que Benoît XV et Pie XI n'eussent réclamé l'établissement, en pays de missions, de religieuses qui seraient des orantes et des mortifiées, et qui par leurs prières, par leurs immolations, féconderaient la vie spirituelle des chrétientés naissantes, Lisieux et son Carmel — le futur Carmel de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus — répandaient sur notre Cochinchine un premier flot de grâces ; un Carmel normand, qui, déferant au vœu d'un évêque issu de Normandie, chargeait quelques-unes de ses religieuses de transplanter au delà des mers la spiritualité française.



M^{gr} LAMBERT DE LA MOTTE.

Il était des Missions étrangères, aussi, ce jeune prêtre Caennais qui, en pleine nuit, en l'automne de 1830, s'enfuyait pieds nus de chez ses parents, jardiniers dans un faubourg de Caen. Le chien n'aboyait pas, le jeune abbé Verrolles était sauvé... Il s'en allait aux missions, malgré l'opposition des siens; il n'avait pas voulu d'une scène d'adieux qu'aurait assombrie leur colère; il s'embarquait. Et l'an d'après, de Chine, il leur écrivait : « Je pense que si vous me voyiez maintenant vous auriez peine à reconnaître votre fils. A la place où je portais la tonsure, se trouve maintenant une touffe de cheveux au bout desquels est attachée une perruque chinoise, c'est-à-dire une tresse de cheveux postiches, longue de plus de trois pieds. J'ai sur le nez deux grandes lunettes deux ou trois fois larges comme celles que l'on porte en Europe, des habits longs dont les boutons ressemblent assez à des pompons de grenadiers, des bottes à la chinoise. N'ayez pas peur pour moi, mes chers parents, vous avez la foi, ainsi remettez le tout entre les mains de la Providence. » Huit ans plus tard, cet abbé Verrolles, devenu évêque, était chargé du vicariat apostolique de Mandchourie créé par Grégoire XVI. Quelques rares chrétiens dans un territoire de quatre millions sept cent soixante mille kilomètres carrés, tel était son troupeau; et ces fidèles, depuis longtemps dépourvus de prêtres, lui disaient : « Vieux grand bisaïeul, si vous eussiez différé un an de plus de venir nous visiter, c'en était fait, nous n'étions plus chrétiens ». Il les sauvait de la famine, il les soignait lors du choléra. Il allait passer trente-six ans parmi eux; en butte aux menaces des brigands, aux menaces, aussi, des mandarins, qui une fois mirent sa tête à prix. L'installation définitive de l'Église du Christ en Mandchourie fut l'œuvre de ce prêtre, venu d'un faubourg de Caen. Mais à

son nom, une autre gloire s'attache : durant un séjour qu'il fit en France, en 1845, on le vit s'en aller de diocèse en diocèse, prêchant sur les missions, tendant la main pour elles : pour la première fois, les catholiques des diverses villes de France entendaient un évêque apôtre les entretenir de l'expansion lointaine de l'Évangile, inaugurant ainsi dans nos chaires paroissiales la prédication de l'idée missionnaire : l'Union Missionnaire du Clergé peut, en Mgr Verrolles, saluer un précurseur.

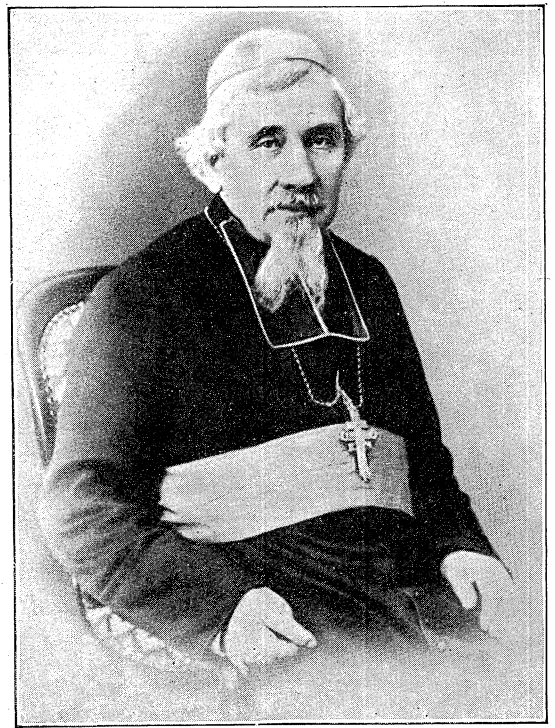
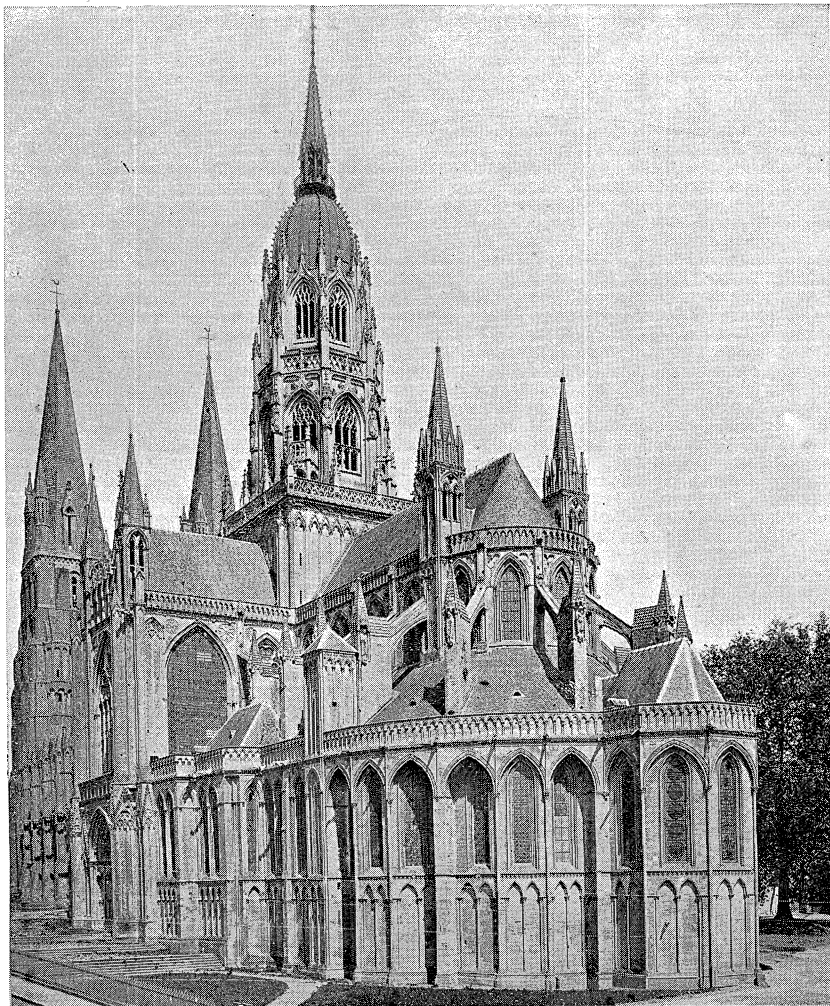
□

En ce même diocèse de Bayeux et Lisieux, la Société des Missions étrangères, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, trouvait un apôtre qui, lui, fut le témoin du Christ, non seulement par la parole, mais par le sang. Il avait nom Pierre Maubant et était originaire du village de Vassy. Rien n'effrayait son audace. En 1832, il y avait plusieurs siècles qu'aucun Européen n'était entré à Pékin sans une permission authentique du grand Empereur de Chine. Maubant, lui, en plein jour, après avoir, sur les routes chinoises, failli vingt fois être arrêté, commit cette héroïque imprudence. Ce qu'il voulait, c'était pénétrer en Corée. Un an durant, il s'y prépara. Par une froide nuit de janvier 1836, Maubant, bien encapuchonné, coiffé d'un grand chapeau en forme de cloche, que surmontait un voile en éventail, vêtu d'un habit de toile fort grossière, traversait clandestinement la frontière coréenne, échappant aux redoutables douaniers d'Ichou. Pour jouer au plus tôt son rôle de conquérant spirituel, il avait des astuces de malfaiteur, expert à braver la maréchaussée. Le samedi saint, dans Séoul, il célébrait les liturgies, devant quelques fidèles agenouillés; dans cette Corée qui jusque-là n'avait guère eu d'autres apôtres que trois lettrés indigènes et un prêtre chinois, décapité au début du siècle, la vie chrétienne renaissait, la vie liturgique naissait.

Mais cette renaissance et cette naissance allaient bientôt avoir une rançon : la mort de Maubant et de son confrère Chastan. Mgr Imbert, évêque de Corée, du fond de la geôle où on l'avait jeté, leur fit passer à tous deux un mot, pour leur ordonner de se livrer

BAYEUX.

Arch. Phot.



M^{gr} VERROLLES,
précurseur de l'Union missionnaire du clergé.

eux-mêmes aux persécuteurs, afin d'épargner aux chrétiens indigènes perquisitions et souffrances. Ainsi firent-ils : après avoir établi, pour qu'il parvînt à Rome, le bilan de la chrétienté coréenne — déjà dix mille chrétiens! — après avoir joyeusement annoncé, dans une lettre à la Société des Missions étrangères, que le premier ministre de Corée venait de faire fabriquer trois grands sabres pour couper des têtes, Maubant et Chastan se constituèrent prisonniers.

Le 21 septembre 1839 fut pour eux et pour leur évêque le jour du martyre. En dehors de Sivas, un étendard flottait sur un pieu; on y pouvait lire la sentence de mort. Les mains liées sur la poitrine, de longs bâtons passés sous les bras, les oreilles transpercées de haut en bas par deux flèches, les trois apôtres durent faire le tour de la place, à trois reprises, sous les quolibets de la foule; puis on les fit s'agenouiller; une dizaine de soldats, autour d'eux, commencèrent une danse effrénée, et chacun, en passant, leur déchargeait un coup de sabre. Bientôt leurs trois têtes roulèrent à terre.

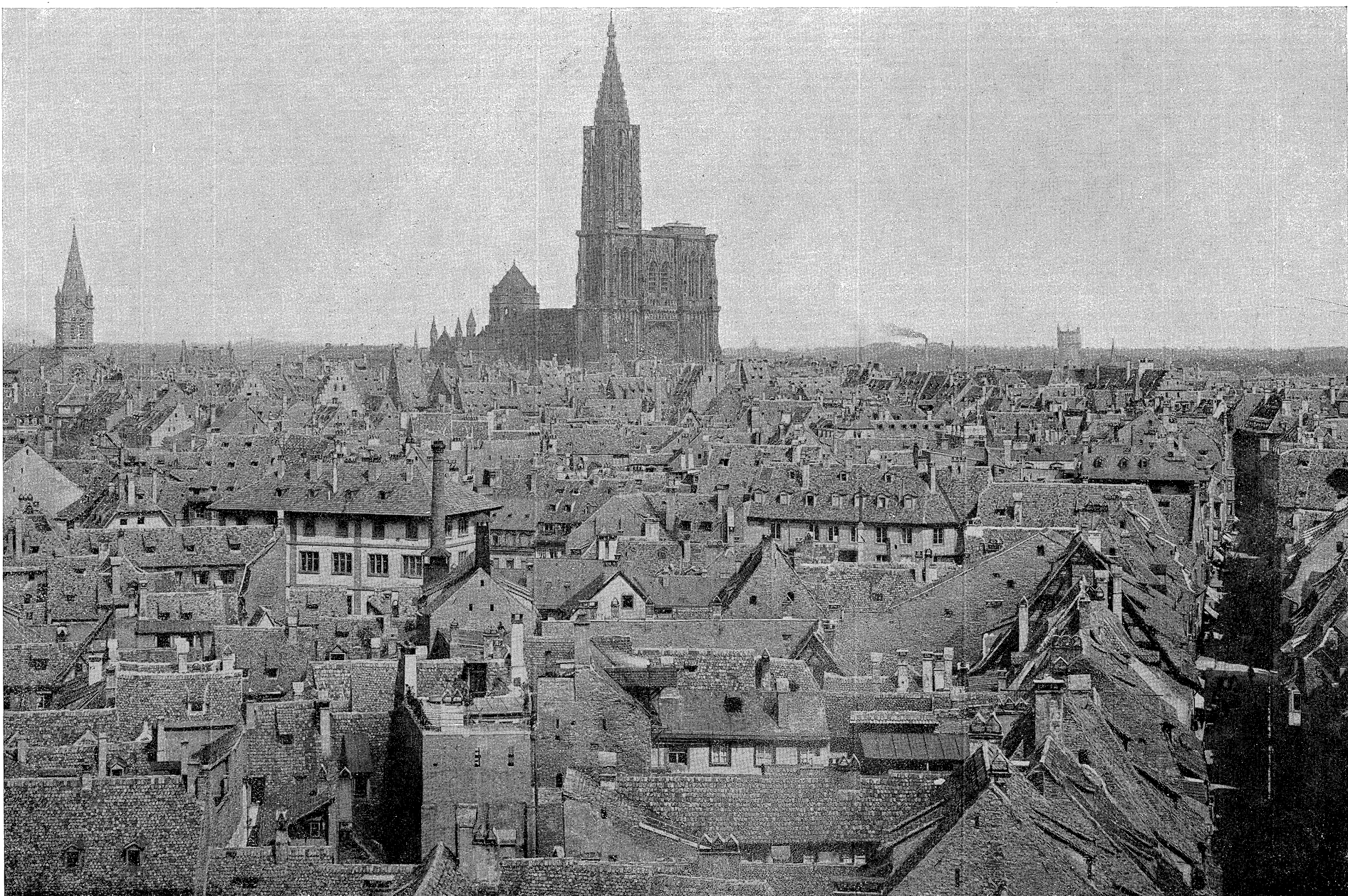
« Nous allons à une trop grande fête, avaient écrit, quelques jours plus tôt, Maubant et Chastan, pour qu'il soit permis de laisser entrer dans nos cœurs des sentiments de tristesse ».

La « grande fête » s'était déroulée, conformément aux aspirations de Maubant, conformément à sa vocation.

Jusqu'ici, vers ce portique que je voudrais essayer de construire, nous n'avons vu s'avancer que des membres des Missions étrangères; mais le diocèse de Bayeux et Lisieux possède d'autres illustrations missionnaires : un prochain article, à leur tour, les saluera.

Georges GOYAU,
de l'Académie Française.

(A suivre.)



N. D. Phot.

MAJESTUEUSE, ELLE DOMINE LA VILLE AGENOUILÉE.

NOTRE-DAME DE STRASBOURG

La cathédrale de grès rose ! « Majestueuse, elle domine la ville agenouillée, relique de dentelle et de corail rose, ourlée par les doigts minutieux des siècles.* »

Elle a disparu à vos yeux, et, au sortir de la gare, vous la cherchez comme à tâtons, à travers le dédale des rues commerçantes et agitées d'une ville moderne. Puis, tout à coup, comme vous tournez l'angle de la rue Mercière, elle s'offre de nouveau à vous, presque par surprise, dans un cadre véritablement digne d'elle. Dès l'abord, le regard est ébloui, mais bien moins que l'esprit qui reste confondu devant tant de grandeur et de grâce, et cette extrême simplicité de lignes qui, de la terre où gémissent les pauvres hommes, se tendent, d'un élan, jusqu'à l'extrémité de la flèche unique, vers le ciel, comme la prière d'un cœur sans détour.

* André Lichtenberger.



EN HAUT : LA MORT DE LA VIERGE.

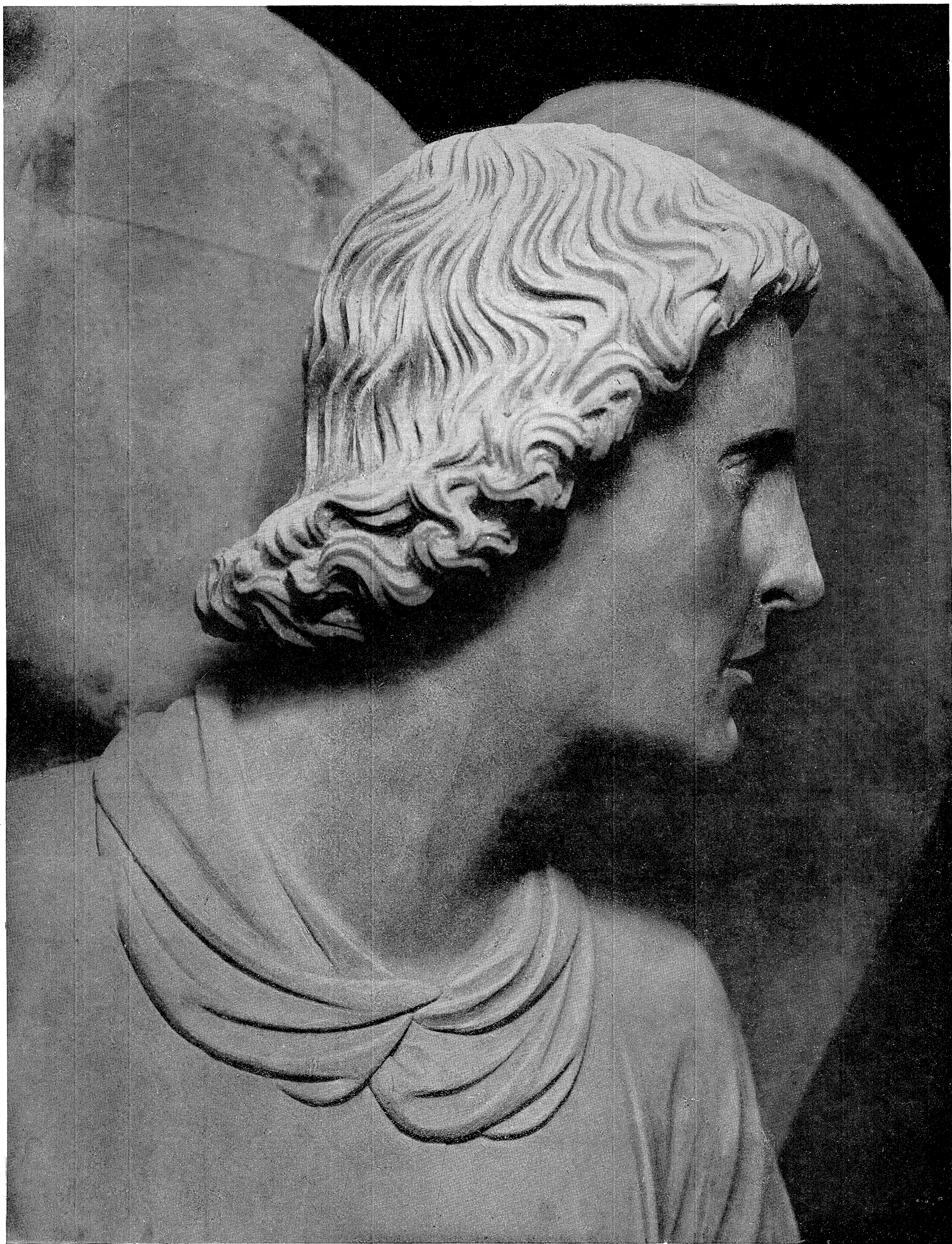
A GAUCHE : L'ÉGLISE.

A DROITE : LA SYNAGOGUE.

Œuvre Notre-Dame.



Approchons. Déjà la façade principale, et particulièrement le tympan du portail central, enferme tout un monde, tout le monde. Voici les prophètes qui entourent la sibylle et voici les vierges sages si attentives au doigt tendu de Jésus; et les vierges folles, si folles de sourire au prince de ce monde dont le dos est rongé par d'affreux reptiles; et les apôtres, et les rois fiers cavaliers, et les vices dont triomphent les vertus au calme visage, et les anges, et les hommes, et les bêtes, et toute la nature tendue avec effroi ou avec amour vers son créateur. Et l'ange, chanté par M. Paul Claudel, « le grand ange de Strasbourg qui est debout entre les Vosges et le Rhin » et qui « contient bien des mystères dans son livre et des choses qui ne sont pas racontées »... Ces portails sont d'une richesse d'architecture et de sculpture dont la description minutieuse a empli des volumes. Un vrai musée d'art plastique. Les portails jumeaux du croisillon sud présentent deux tympanaux uniques de beauté : le couronnement et la mort de la Vierge Marie. Les deux statues, si souvent célébrées, et qui symbolisent la synagogue et l'Eglise, dont la filiation remonte, pensent les érudits, à Chartres, Reims et Laon, se dressent des deux côtés du portail dédoublé !



ANGE DE LA CROIX. PILIER DES ANGES.

Œuvre Notre-Dame.



A. G. phot.

LE SÉDUCTEUR.

ON LE VERRA DE FACE A LA PAGE 22, IL NOUS EST PRÉSENTÉ ICI TEL QUE LE VISITEUR NE PEUT LE VOIR, MAIS TEL QUE LE SCULPTEUR L'A PENSÉ : LE DOS COUVERT DE REPTILES ET DE CRAPAUDS.

VIERGE FOLLE.

Il serait intéressant de consacrer aux figures de Strasbourg toute une étude. Car il y a une psychologie de la sculpture strasbourgeoise : considérez les faces vénérables des prophètes, des saints, les sourires si divers des vierges, des anges, les yeux profonds de toutes ces statues... Nous en parlions dernièrement avec le rédacteur en chef de cette revue. On nous disait à peu près : « La couleur, le grès rose, a surtout frappé les artistes et les poètes qui ont visité notre chère cathédrale du Rhin. Moi, c'est l'esprit de chaque statue qui m'attire. Quelle vie, quelle vie toute proche de la survie, dans ces pierres admirables ! La pureté des traits, la noblesse de l'attitude, la légèreté des mouvements, tout se *meut*, semble-t-il, tout est proche de nous, presque parent. L'art de Strasbourg, c'est une correspondance toujours actuelle avec nos attitudes, avec nos sentiments, avec nos secrets aussi. Avez-vous remarqué les sourires des vierges sages ? Elles semblent plus *mali-cieuses* que les folles. Oui, oui ! il y a en elles cette bonhomie charmante, pas prétentieuse, des jeunes filles de chez nous. Quant aux vierges folles, certes leurs sourires sont exquis, mais il y a je ne sais quel air de mélancolie, de regret, de « vie perdue » qui s'égare aux commissures de leurs lèvres. Il n'y en a qu'une, celle qui est juste sous l'influence du séducteur, de Lucifer, pour avoir l'allure triomphale et insolente, vraiment impure, d'une audacieuse damnée.

« On aime la cathédrale de Strasbourg par les plus beaux jours d'automne ou de printemps, quand le soleil s'harmonise aux sons de la flèche et du portail. J'aime Strasbourg par les jours d'hiver

A. G. phot.

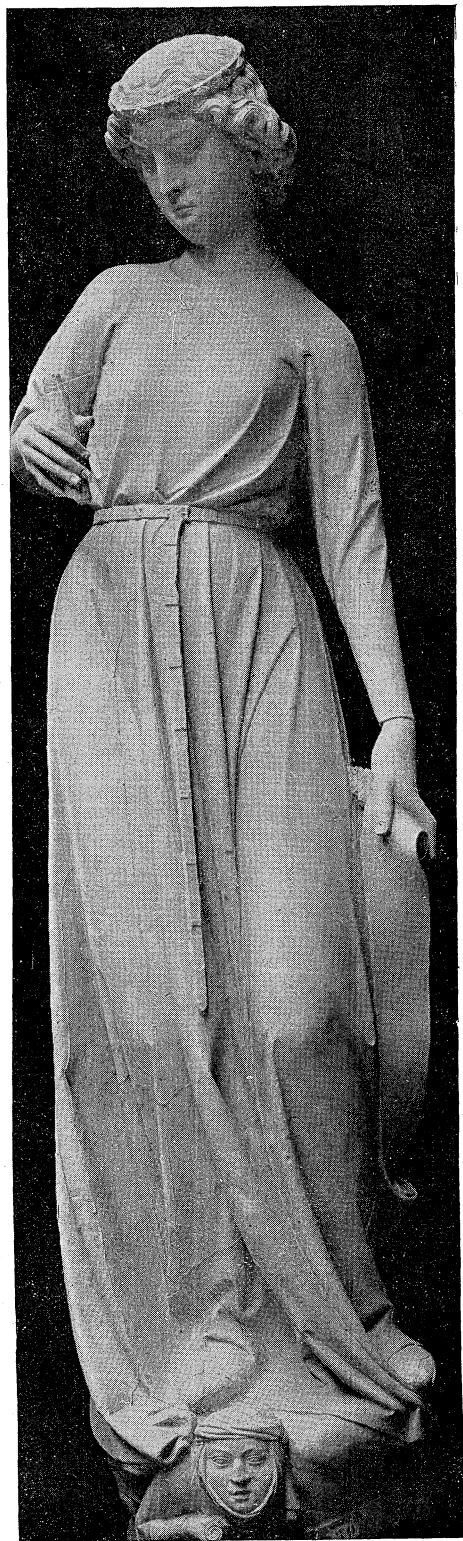


brumeux, quand il flotte autour des portes et des colonnettes, une atmosphère *secrète*. Le peuple des statues s'éveille alors, dans le froid et la pénombre, à une existence nouvelle : il y a des larmes aux yeux de ces figures d'un monde passé, il y a des souvenirs accrochés aux pans de ces robes, de ces toges. Toute vibrante, la grande cathédrale se dresse comme une pyramide de foi, d'amour divin. Les doigts dressés du Christ ne paraissent plus avertir, mais bénir. La Synagogue sanglote. Les Prophètes annoncent encore, mais confirment surtout un Messie qui les justifie. C'est l'Unité de toute l'Église qui apparaît. On oublie les artistes qui ont fait cette église de pierre, pour penser à l'Église des âmes qu'elle paraît symboliser.

« *Gott in Frankreich*, disent nos voisins. Certes, Il ne peut que se trouver bien chez nous, puisque nous avons Notre-Dame de Strasbourg... église des artistes, des penseurs, expression d'art et de foi. Depuis les figurines des portails, si nettes, jusqu'aux grands anges des piliers, c'est une adoration multiple qui se développe harmonieusement. Notre-Dame de Strasbourg, Notre-Dame de vie, c'est aussi une symphonie aussi riche de nuances que le chant le plus pur. »

Et ce miracle de Strasbourg, on en sentira mieux toute la merveille si l'on songe que la cathédrale s'est construite en près de cinq siècles, dès avant le début de l'art gothique jusqu'aux prémices de son déclin. Le plan que nous donnons plus loin en résume l'évolution.

Œuvre Notre-Dame.



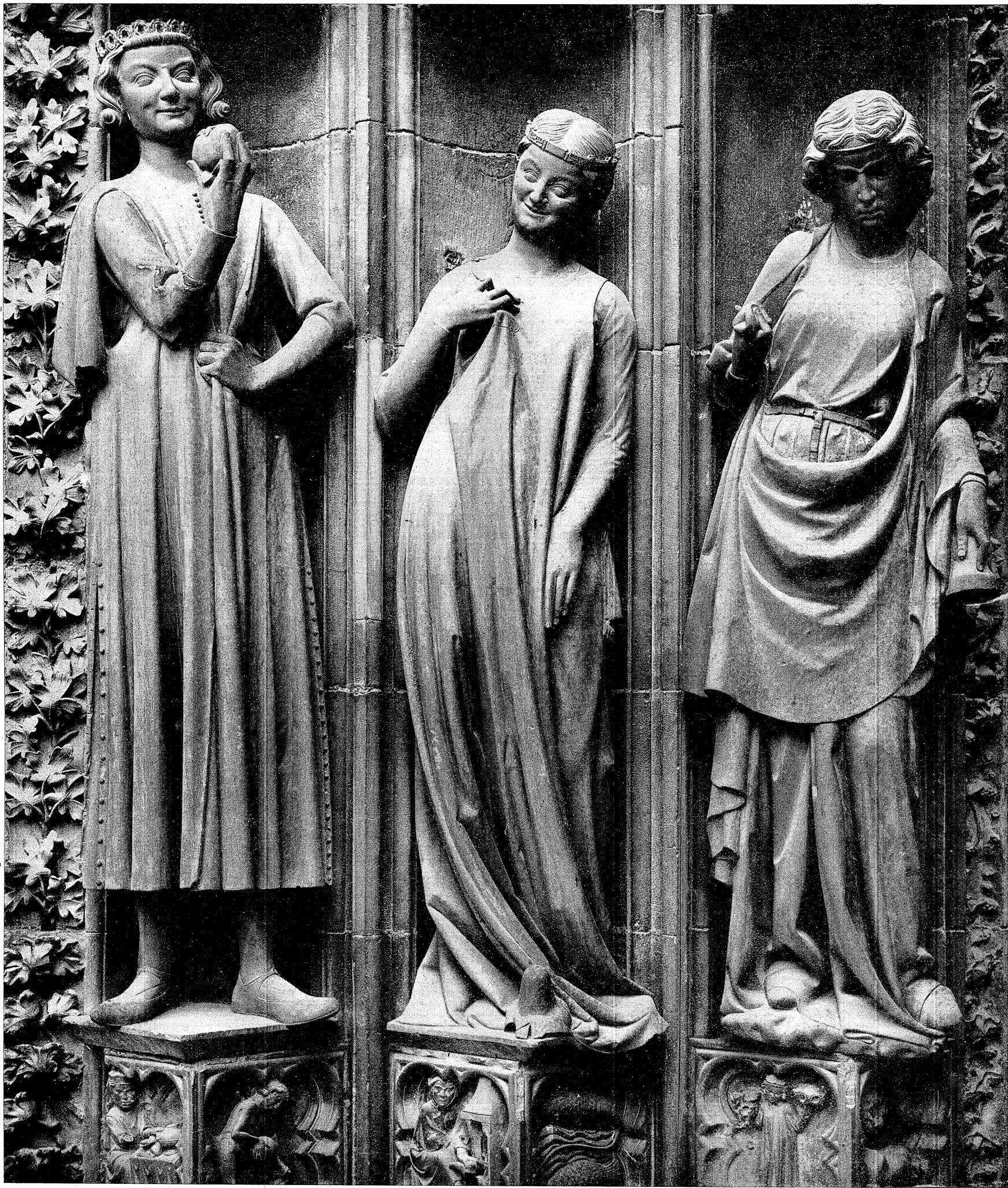
A. G. phot.

VERTU FOULANT AUX PIEDS UNE
FIGURE DE VICE.

(Côté droit du portail gauche de
la façade.)

TROIS PROPHÈTES.

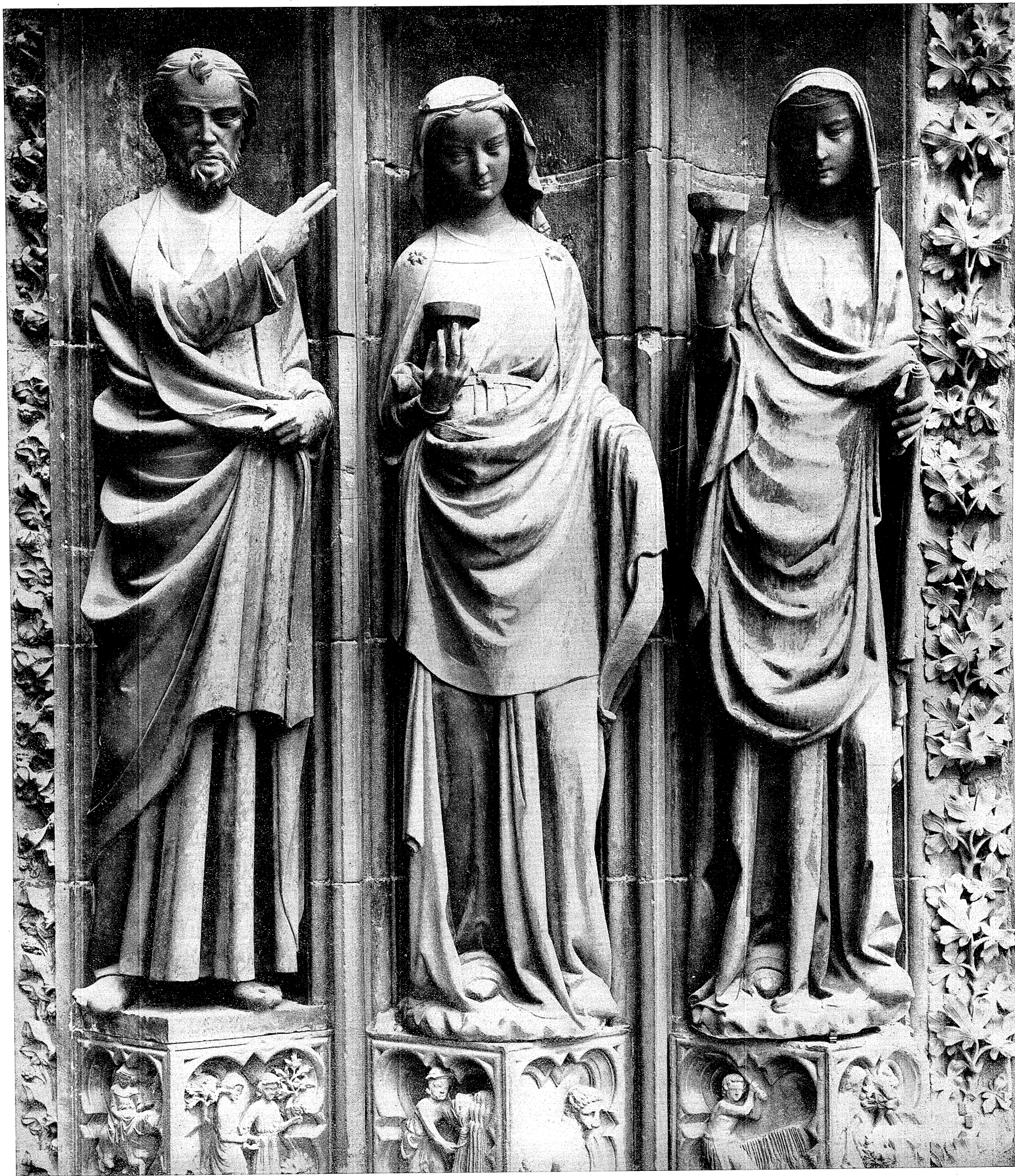
(Côté gauche du portail central.)



Oeuvre Notre-Dame.

LE SÉDUCTEUR ET DEUX VIERGES FOLLES.

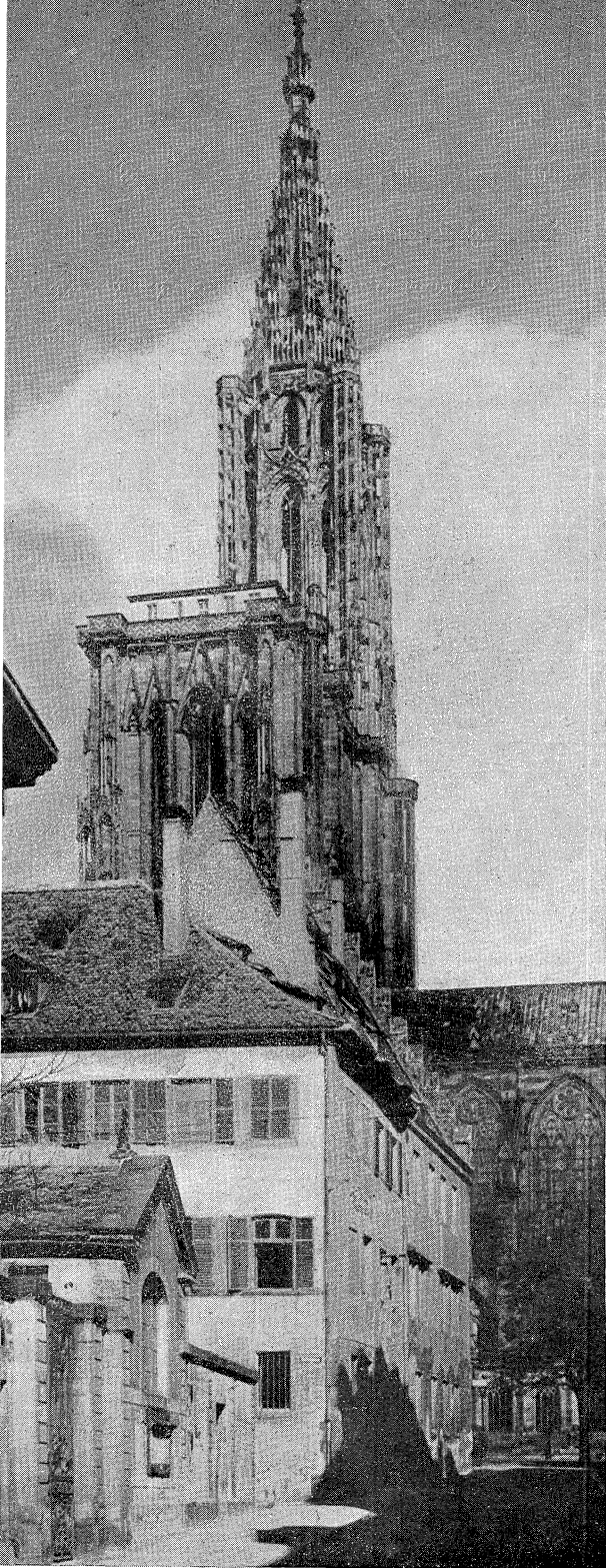
Il offre une pomme à la première des Vierges folles, qui n'hésite pas à lui obéir : les autres ont une attitude plus modeste et plus affligée.
L'encadrement des statues est de feuillage finement sculpté.



Œuvre Notre-Dame.

LE CHRIST ET DEUX VIERGES SAGES.

On notera que les socles de ces statues (Vierges folles et Vierges sages) sont garnis de remarquables bas-reliefs où les travaux des mois alternent avec les signes du zodiaque. (Portail latéral droit de la façade).



Rapho

La cathédrale offre, sans doute, l'exemple le plus typique de la succession harmonieuse de tous les styles de l'architecture du moyen âge. La première église, bâtie sur l'emplacement d'un temple romain au centre du forum, fut détruite de fond en comble par la foudre au début du IX^e siècle. La seconde, édifiée sous la direction de l'architecte Erwin, dit de Steinbach, fut, à son tour, tellement endommagée par un tremblement de terre et plusieurs incendies dont l'un consuma trois cents maisons, qu'il devint nécessaire, dès la fin du XII^e siècle, de songer à la construction d'un nouvel édifice. Il ne subsiste de cet antique sanctuaire roman que des vestiges dans la crypte, les fondations et la majeure partie du transept de la cathédrale actuelle. Sur des assises trop étroites s'élève tout en hauteur un vaisseau aérien qui risque de paraître un peu disproportionné avec le reste du bâtiment et qui, au surplus, ne semble tenir debout que par miracle.

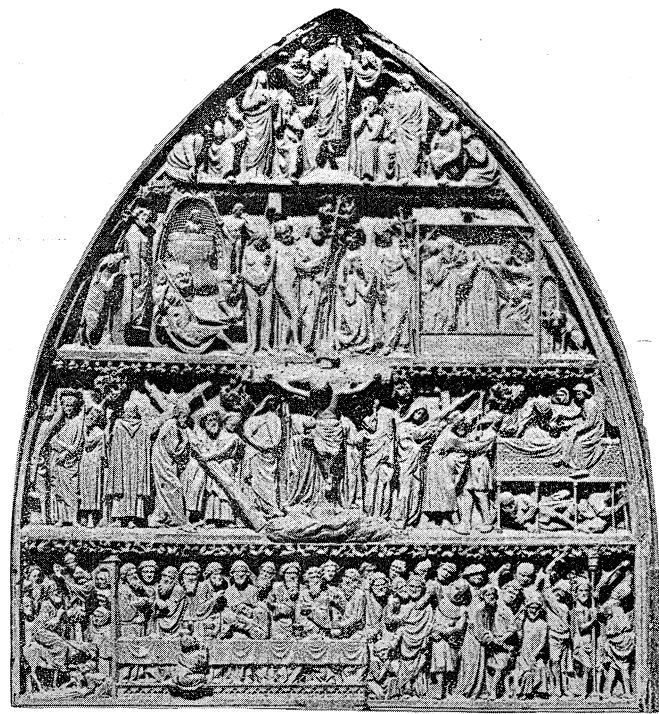
Peut-être s'étonnera-t-on de l'unique tour octogone coiffée d'une flèche et encadrée de quatre tourelles. Ce clocher hardi, les bourgeois, orgueilleux mais prudents, de la ville libre de Strasbourg, ont voulu qu'il fût aussi un beffroi surveillant la large plaine d'Alsace, objet de tant de convoitises.

Précisions d'architecte : la cathédrale mesure, en longueur, 103 mètres; 31 mètres pour le chœur, 63 mètres pour la nef, 9 mètres pour le narthex. Du sol aux clefs de voûte, 32 mètres. Hauteur totale : 142 mètres. La façade seule, où prédominent les lignes verticales pareilles aux « cordes d'une immense harpe, tendues, prêtes à vibrer », a exigé, de la base à la flèche, plus de 150 années d'efforts. Comme en toute œuvre forte, l'originalité est soutenue ici par la science. Et les maîtres, pour la plupart inconnus, qui dressèrent un tel monument avec étude, avec quel profit, ont suivi le plan de toutes les grandes constructions françaises élevées entre 1242 et 1470.

Entrons. Éblouissements des vitraux. « Aorte comme le sein des mers, chante M. Paul Claudel, aussi vermeil que le corail. De quel soleil au dehors ces feux sont-ils le reflet ?

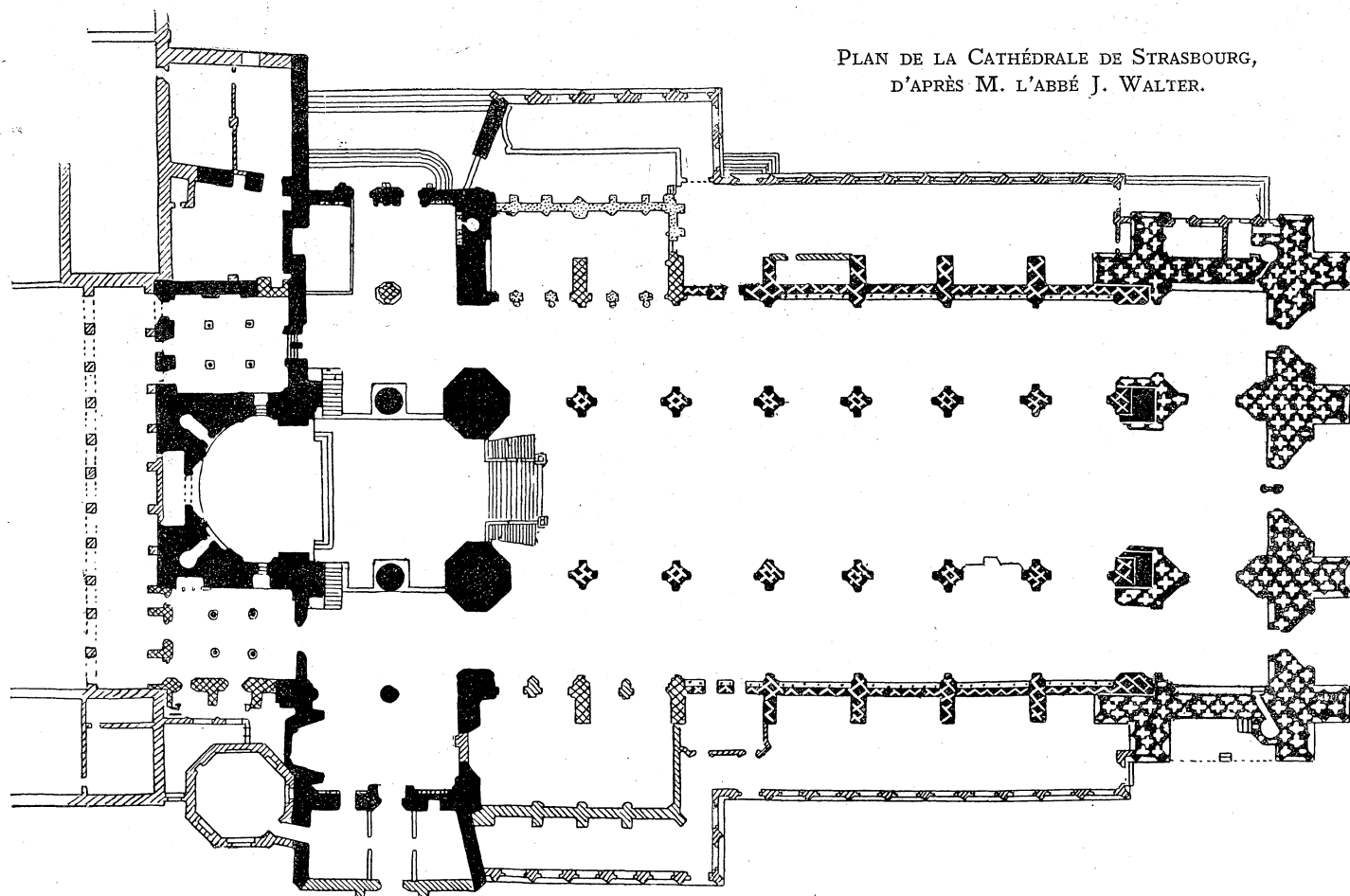
« Comme la voix en dix mille syllabes qui devient un seul grand poème diapré...

« Le jour, en ce silence hors du monde pour y pénétrer, raconte à travers les vitraux tous les siècles, toute l'histoire profane et sacrée. »



A. G. phot.

TYMPAN DU PORTAIL CENTRAL.



PLAN DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG,
D'APRÈS M. L'ABBÉ J. WALTER.

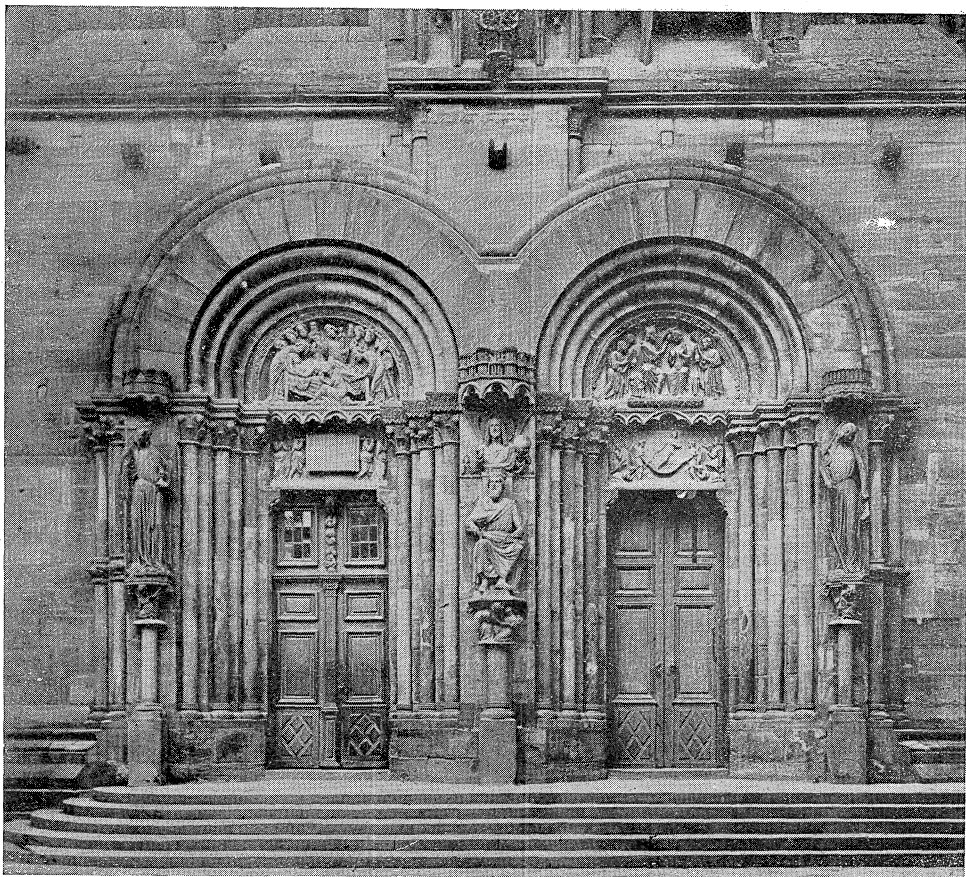
- 1170-1230
- 1230-1255
- 1255-1275
- 1276-1300
- 1341-1349
- 1495-1520
- XVIII^e s.

0 5 10 15 20 25 30 35 40 45 50



N. D. phot.

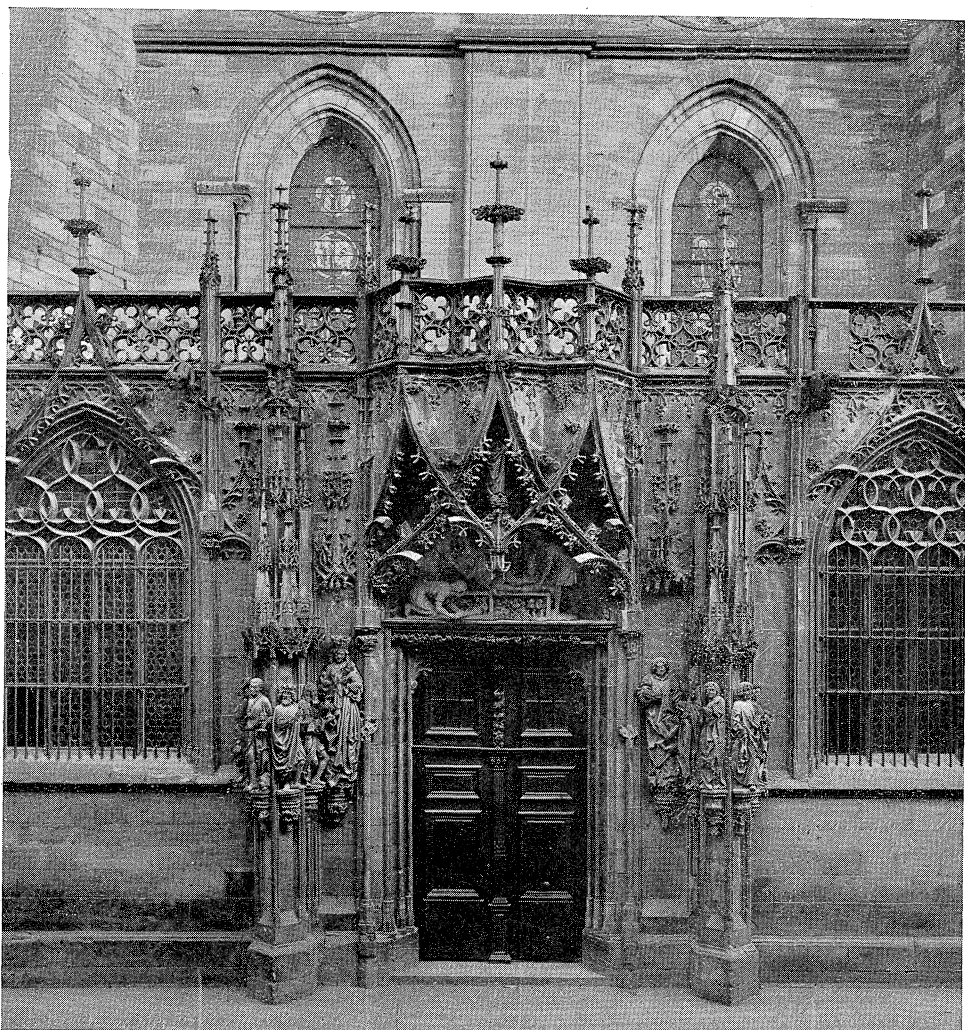
VIERGE DU PORTAIL CENTRAL



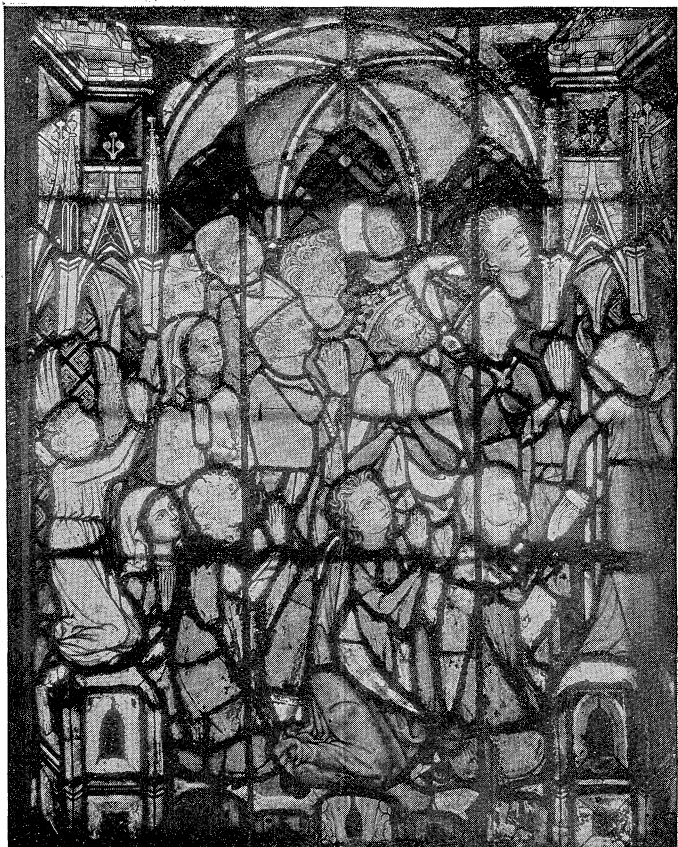
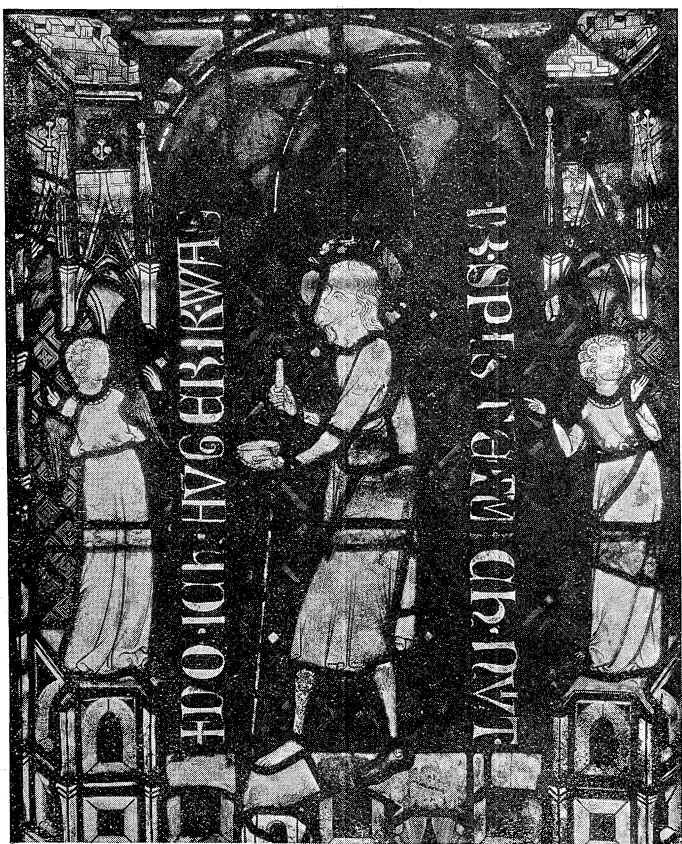
Œuvre Notre-Dame.

PORTAIL SUD (TRANSEPT).

PORTAIL NORD
DIT SAINT-LAURENT



Œuvre Notre-Dame.



Œuvre Notre-Dame.

Un critique a pu dire que la peinture du moyen âge ne subsistait que dans les baies des églises. Et, en effet, l'art du vitrail se présente à Strasbourg en séries ininterrompues du XII^e au XIV^e siècle et avec une perfection sans égale ailleurs. A vrai dire, les 192 figures, les 80 médaillons, les 30 panneaux historiés qui composent ce trésor, ont souffert de graves dommages au cours des siècles. Restaurées, en 1845, d'une manière parfaite et qu'on eût pu croire définitive, par Jean-Baptiste Petit-Gérard, les verrières subirent les terribles bombardements allemands de 1870, et il fallut, une fois encore, en reprendre la restauration.

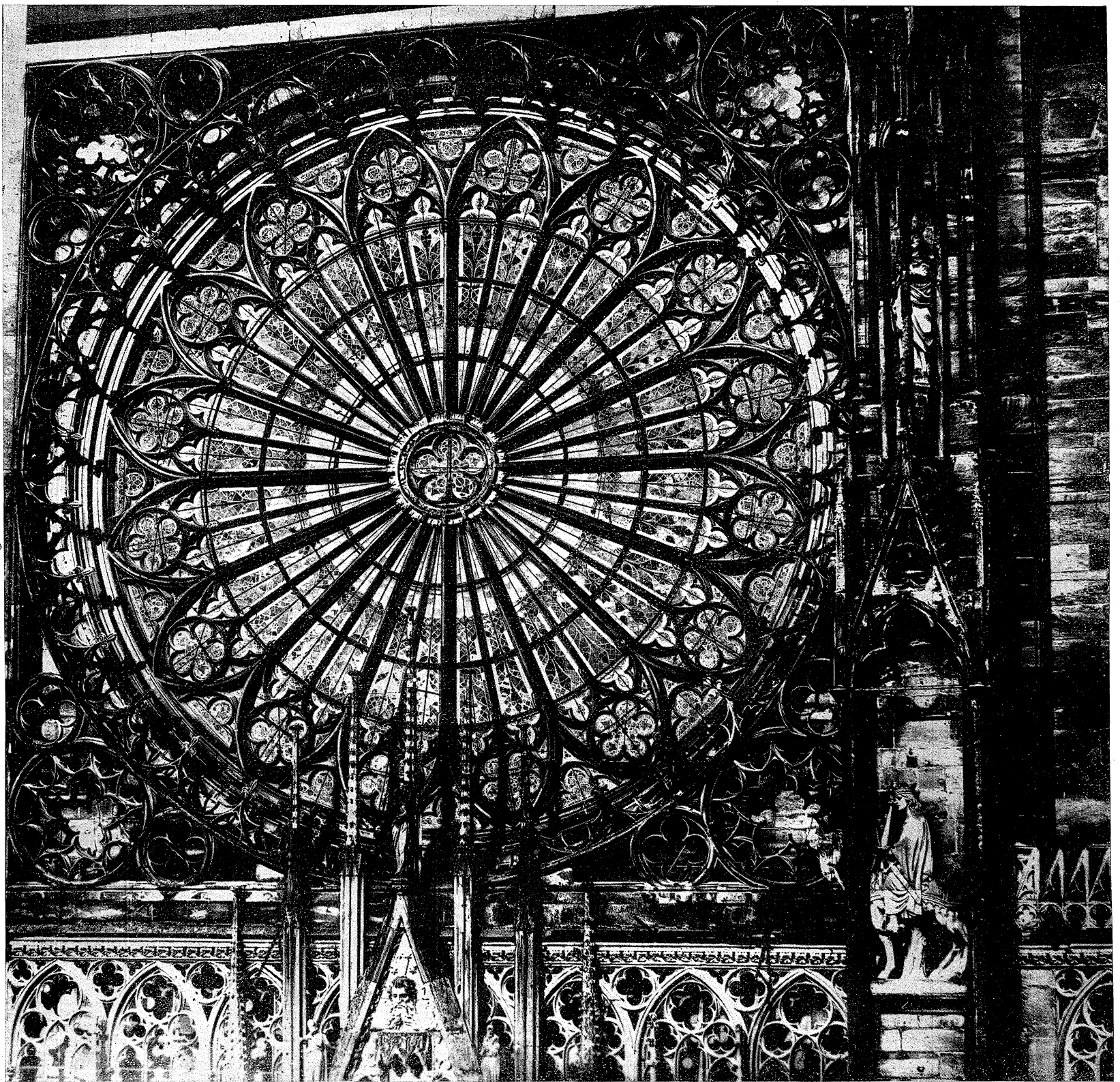
Comment choisir entre tant de richesses ? Qui ne connaît, du moins par la voix de la renommée, l'imposante théorie (mais où sont les neiges d'antan ?) des empereurs et des rois du Saint Empire aux armures et aux costumes éclatants ? De même, qui ne connaît les célèbres scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, ces dernières du XIV^e siècle et qui garnissent les cinq baies du bas-côté sud. Nul, non plus, ne saurait oublier le cinquième vitrail, le Jugement Dernier : illustration brillante — peut-être — de certains vers du *Paradis* et de l'*Enfer*, de Dante. Enfer ou Paradis, choisissez, et d'une âme aussi simple que vos frères de jadis, auxquels la leçon était offerte pour la vie présente et pour l'éternité, leur éternité, votre éternité, l'éternité de tous les hommes qui sont nés, hélas, en ce monde mortel.

Mais les vitraux, ni les sculptures (n'oublions pas les 235 statues détruites par la Révolution et, avant elle, les 40 autels brisés par les protestants), éléments essentiels de la décoration monumentale, ne peuvent faire oublier l'ensemble.

La crypte sur laquelle repose, non peut-être sans quelque imprudence des architectes (mais ceux-ci avaient confiance en la Providence encore plus qu'en leur art) l'édifice tout entier, est divisée en trois vaisseaux et se compose de deux parties très distinctes : d'abord, l'ancienne crypte due à Werner et qui date des commencements du XI^e siècle ; plus à l'Ouest, la crypte qui correspond à l'agrandissement du chœur, à la fin du XII^e siècle. Si nous suivons M. l'abbé Walter, et il n'y a pas de meilleur, ni de plus savant guide, « de la partie ancienne, il reste le mur de l'abside, allégé intérieurement par deux riches hémicirculaires et percé de deux portes en plein cintre, murées depuis le XII^e siècle, qui donnaient probablement accès à des tourelles d'escalier noyées dans les angles pleins du chevet plat. Deux portes, plus grandes, percées plus à l'Ouest, semblent avoir été condamnées à la même époque. On remarque sur le parement des assises du mur de l'abside des stries parallèles qui déterminent une suite de motifs géométriques, taille décorative semblable à celle qui fut retrouvée dans les fondations du narthex. Les colonnes et les piliers alternés de cette partie de la crypte sont contemporains de l'abside. Au niveau de l'imposte des chapiteaux richement sculptés, s'accuse une nouvelle campagne qui comprend les voûtes, celles du vaisseau central sont en berceau, celles des bas-côtés sont d'arêtes. Les arcs présentent une alternance de claveaux de couleurs différentes. Toute cette partie de la crypte s'étend sous l'abside de l'église haute. »

A en croire M. l'abbé Walter, il est difficile de retrouver, avec précision, les dispositions du chœur au début du XI^e siècle. « A cette époque, les bras du transept et la croisée ne devaient pas accuser de différence de niveau. A la fin du XII^e siècle, le désir de conserver l'ancienne crypte, joint à la nécessité de donner au chœur des dimensions plus grandes, fit prendre la décision, grosse de conséquences, d'étendre la crypte vers l'Ouest en lui donnant ses dimensions actuelles. On dut également percer, dans l'axe de l'édifice, le mur de l'abside pour établir la nouvelle entrée. On peut admettre que l'agrandissement de la crypte est contemporain du voûtement de la partie plus ancienne. On conserve à celle-ci son aspect primitif en utilisant les anciens supports. Dans la nouvelle crypte, au contraire, deux files de colonnes monocylindriques, beaucoup plus élégantes et presque trop frêles, reçurent les voûtes d'arêtes dont certaines sont barlongues. »

Quant aux trois escaliers qui mettent actuellement en commu-



Œuvre Notre-Dame.

LA GRANDE ROSE.

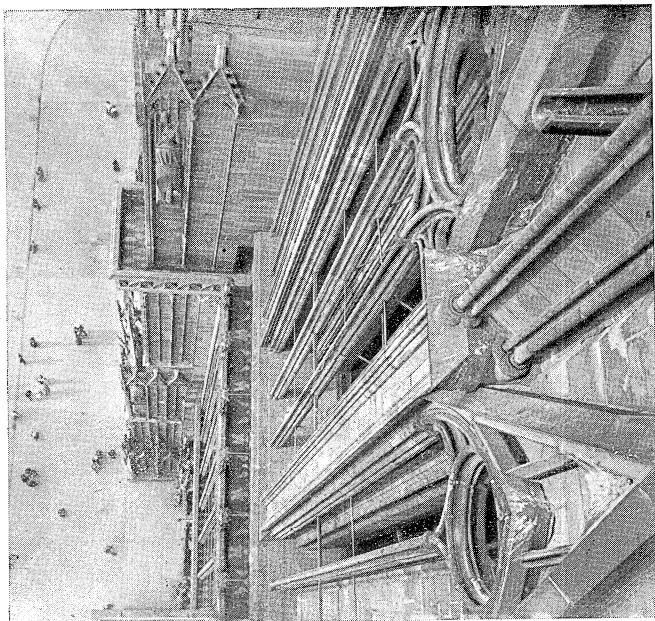
nication la nef et la crypte, ils furent, nous dit le même érudit, retrouvés et restaurés par l'architecte Klotz. « La présence du jubé, dès 1250, avait contraint de les condamner et l'on accédait alors à la crypte par des escaliers débouchant dans les croisillons du transept. »

« Le sanctuaire, écrit M. l'abbé Joseph Walter*, dont le magnifique travail sur la cathédrale de Strasbourg, est indispensable à quiconque la visite, reproduit le plan de l'édifice du XI^e siècle sans tenir aucun compte du développement que cette partie de l'église avait pris depuis lors en France. Point d'absides latérales, point de déambulatoire ni de chapelles rayonnantes. Son architecte n'en a pas moins réalisé une œuvre d'une grande puissance. Seulement, à l'étage inférieur de l'abside, l'hémicycle est abandonné pour le plan polygonal dont la cathédrale de Bâle offre un exemple typique. Trois larges arcades en tiers-points, polylobées, alternent avec deux arcades aveugles. Les trois ouvertures communiquent à droite avec l'ancien trésor, à gauche

avec la salle capitulaire, au fond avec une niche dont la destination primitive semble avoir été, conformément au sentiment traditionnel qui continue à régner dans le plan, la place de la chaire épiscopale. Au-dessous de cette arcature est ménagée une coursière qui donne accès, par deux portes, aux escaliers tournants logés dans les angles. Plus haut, trois grandes fenêtres en tiers-point éclairent l'abside. Le chœur se confond avec la croisée du transept. La coupole qui le surmonte est lancée sur des trompes en tiers-point et s'élève sur son tambour dont les huit pans inégaux sont ajourés par huit fenêtres. A l'Ouest, les deux grosses piles qui supportent la coupole sont de plan cruciforme et huit colonnes les cantonnent. Si l'architecte, qui édifia le sanctuaire et la croisée avait poursuivi son œuvre, il est probable que la cathédrale eut ressemblé, aussi bien dans son ensemble que par ses détails, au dôme de Worms dont les parties orientales furent livrées au culte de 1181.

Les rapports artistiques qui existaient entre les deux cités sont d'ailleurs attestés par la similitude que présentent leurs sceaux au début du XIII^e siècle.

* Joseph Walter : *La Cathédrale de Strasbourg* (Henri Laurens).



VUE PLONGEANTE PRISE DU
HAUT DE LA PLATEFORME.

Photo Watbled.

VUE PRISE DU PIED
DE LA FAÇADE.

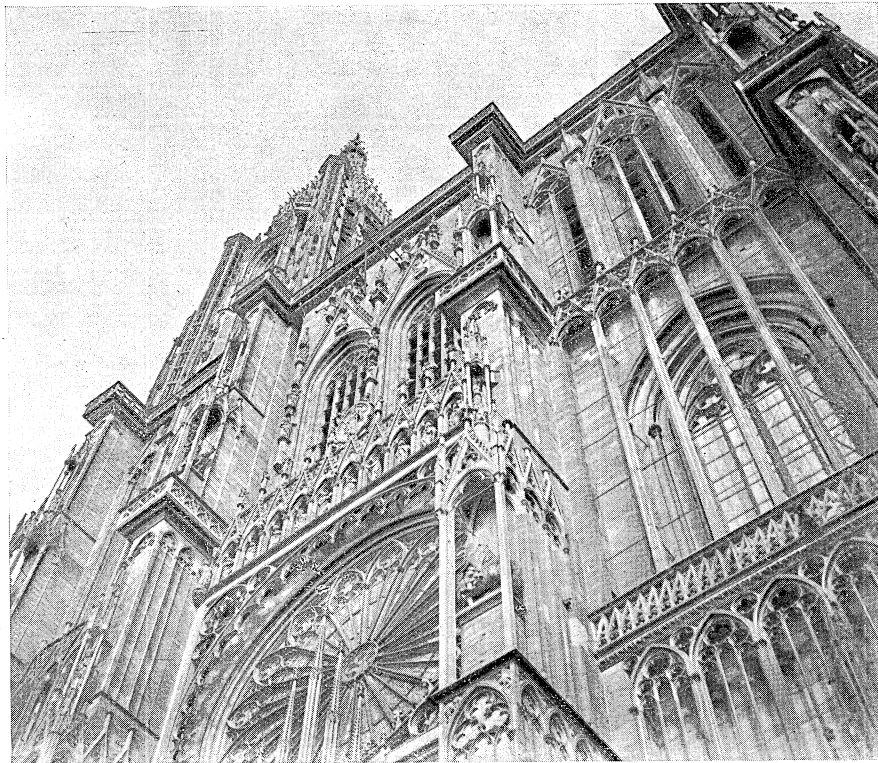


Photo Watbled.

LA NEF.

Œuvre Notre-Dame.



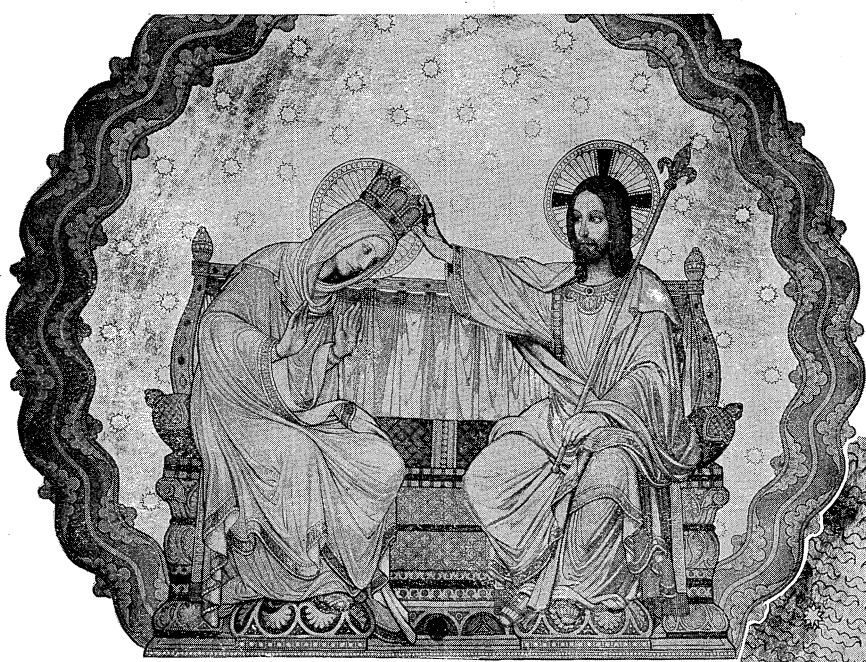
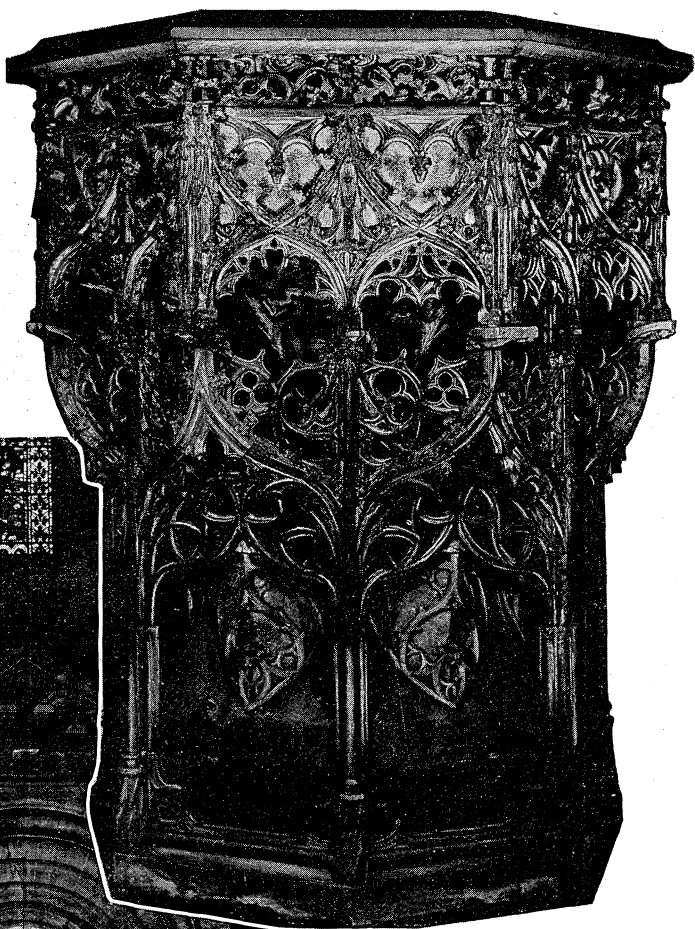
A l'est des croisillons s'ouvrent les chapelles Saint-André et Saint-Jean-Baptiste qui, avant le XII^e siècle, avaient été destinées à la sépulture des évêques de Strasbourg. Suppléant à l'absence de déambulatoire, elles permettaient le majestueux déroulement des processions autour du chœur; elles sont, l'une et l'autre, parmi les plus extraordinaires parties de la cathédrale où fourmillent tant de beautés surhumaines. Deux chapelles, celles de Sainte-Catherine et celle de Saint-Laurent, qui porta longtemps le nom de Saint-Martin, s'ouvrent sur les bas-côtés, à l'ouest du transept.

La première qui « s'élève systématiquement au Sud, écrit M. l'abbé Walter, fut construite par l'évêque Berthold de Bucheck entre les années 1341 et 1349 et dédiée à sainte Catherine. Ses deux voûtes furent refaites de 1542 à 1549. Leurs nervures curvilignes se ramifient en dessinant un grand quatre-feuilles central entouré de quatre formes en amande. Le réseau des fenêtres répète les dessins qui décorent les contreforts élevés entre les portails de la façade. »

Quant à la seconde chapelle, achevée entre 1515 et 1520, elle communique avec les deux dernières travées du bas-côté par quatre arcades. Les deux piles intermédiaires qui reçoivent leurs retombées sont ornées de niches à dais flamboyants. La voûte se compose d'un système de nervures à losanges qui dessinent des étoiles. Le réseau des fenêtres est fait d'arcs trilobés, de quatre-feuilles et de mouchettes. Sous leur appui s'entre-croisent de petits arcs à redents croisés*.

Le « mobilier » de la cathédrale de Strasbourg n'est pas moins remarquable que les ornements d'architecture, la statuaire et les vitraux. Au cours des âges et surtout depuis le XVI^e siècle, il a souffert, très souvent, des actes de vandalisme des méchants ou des sots, ceux-ci parfois bien intentionnés. C'est ainsi que tous les autels dressés dans les chapelles de l'église par la piété des artistes et des artisans du moyen âge,

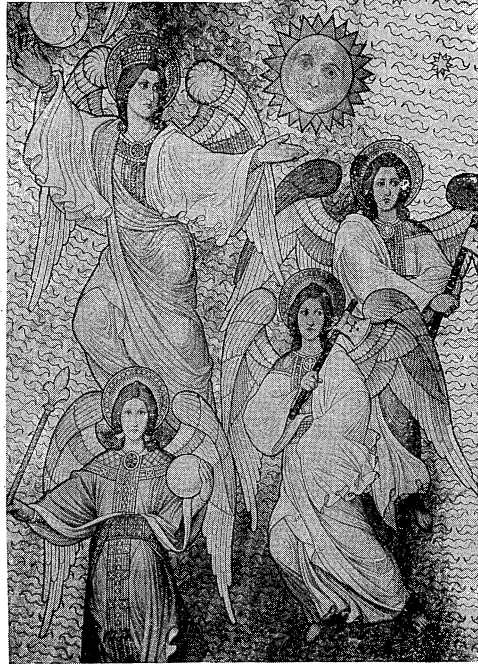
* Joseph Walter, ouv. cité, p. 38.



ont disparu sans laisser de traces, et il n'y en avait pas moins de quarante. A peine ont survécu à l'orage une déposition de la croix et quatre bustes des prophètes qui appartenaient au maître-autel sculpté en 1501, par Nicolas de Hagueneau, paraît-il;

encore la cathédrale n'a-t-elle pas conservé ces trésors, puisque la Mise au Tombeau se trouve, aujourd'hui, en l'église Saint-Etienne et que les bustes des prophètes sont conservés au couvent de Saint-Marc.

La cuve baptismale placée à l'extrémité Nord du transept et la chaire adossée au troisième pilier du côté Nord appartiennent au style flamboyant du ^{xv}^e siècle. Les dessins de la première ont été fournis par Dotzinger, en 1453. Quant à la seconde, elle fut exécutée, en 1486, par Jean Hammerer, successeur de Dotzinger, pour un prédicateur, alors célèbre, Geiler de Kayserberg : presque trop riche de détails, drapée, en quelque sorte, d'une véritable dentelle de pierre, elle offre à l'admiration des visiteurs un très grand nombre de figures sculptées : on y voit Jésus en croix, entre la Vierge Marie et l'apôtre saint Jean, les anges qui portent les instruments de la Passion, les quatre Evangélistes; saint Alexis, dont l'histoire merveilleuse et sans doute légendaire nous a été rapportée dans l'un des plus gracieux épisodes de la Légende Dorée, et il y a quelques années, par M. Henri Ghéon, dans une pièce très vivante, est représenté sous l'escalier, pauvre et méconnu.



Ass. Press.

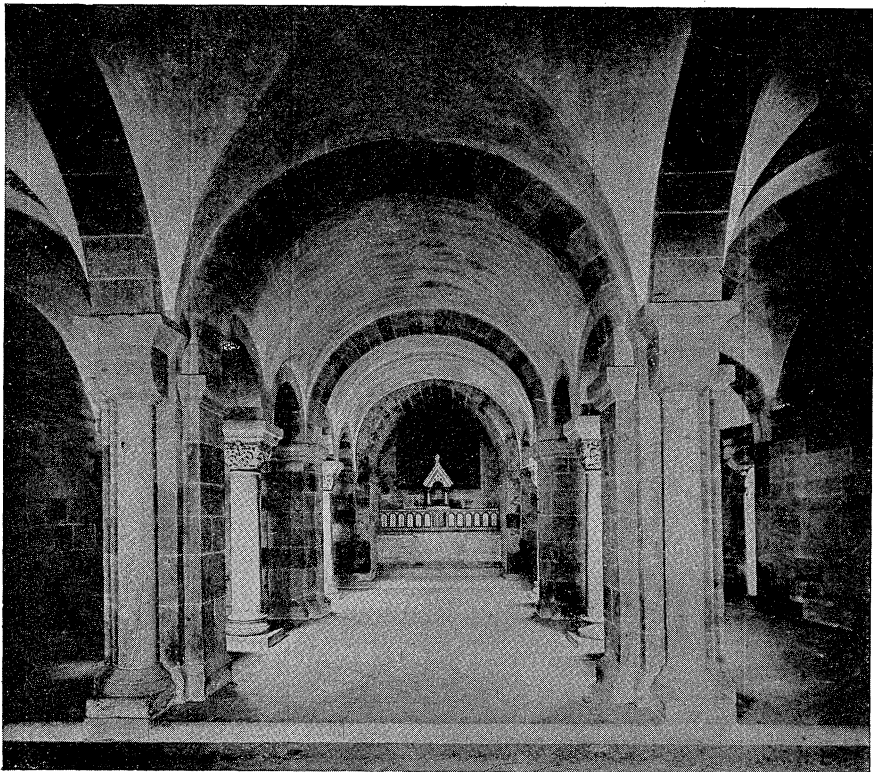
PEINTURES DE LA COUPOLE.
(Photographies inédites.)

VIEILLE GRAVURE SUR
LAQUELLE ON VOIT
LE JUBÉ.

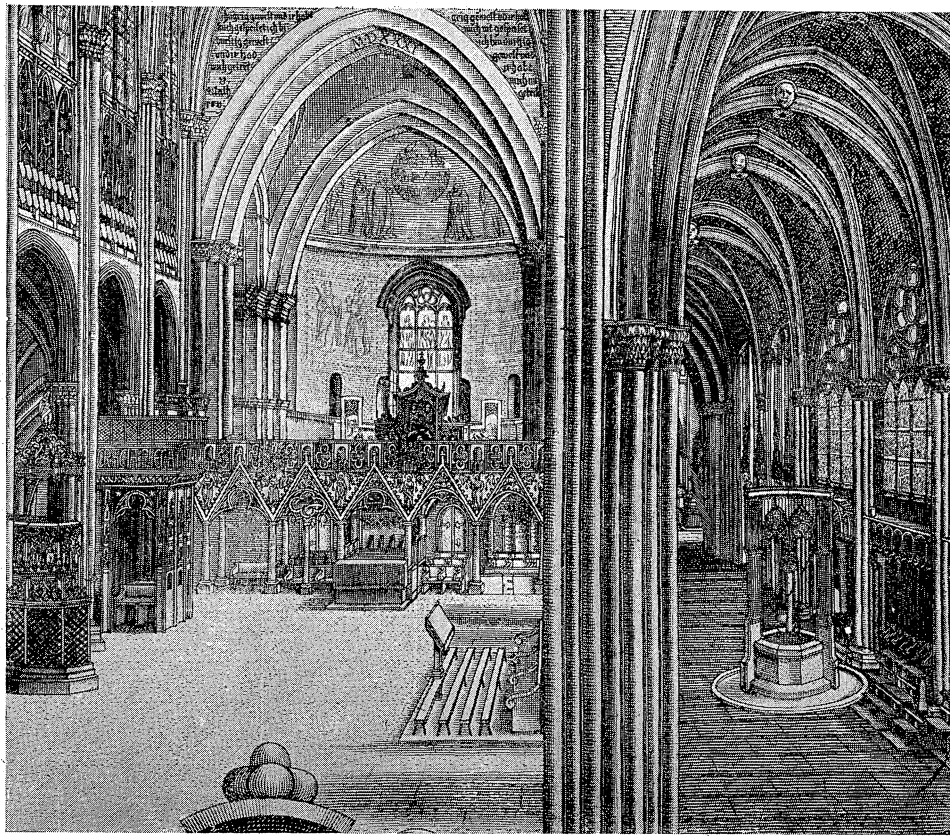
BAPTISTÈRE DE 1453,
TRANSEPT NORD, CHA-
PELLE DU BAPTISTÈRE.

N. D. Phot.

LA CRYPTÉ.



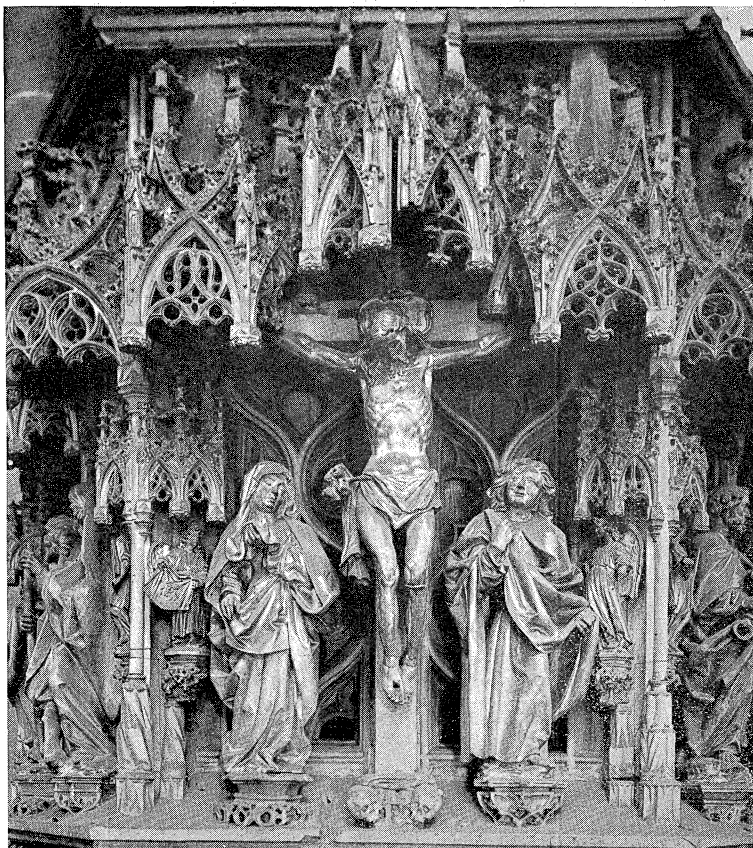
Œuvre Notre-Dame,



Œuvre Notre-Dame,

Un rétable, parmi les plus somptueux qui soient, en Alsace, où ils sont nombreux pourtant, s'élève à droite de l'escalier qui monte au chœur. Il est daté de 1522 et provient de Dangolsheim; il n'a rien à envier au rétable de l'église des Antonites d'Issenheim exécuté en 1490, dont les restes importants constituent une des merveilles du musée d'Unterlinden, à Colmar.

En face du baptistère de Dotzinger, l'œuvre Notre-Dame qui, depuis des siècles, a tant fait pour la cathédrale, a fait remonter, il y a quelques années à peine, le groupe du Mont des Oliviers qu'un bourgeois, Nicolas Ræderer, avait commandé en 1488, pour l'église Saint-Thomas, à un artiste resté inconnu, comme tant d'autres de la même époque. Cette composition a été bien souvent décrite. « Elle comprend, au premier plan, le Christ agenouillé que réconforte l'ange apparu sur le rocher; les trois disciples sont



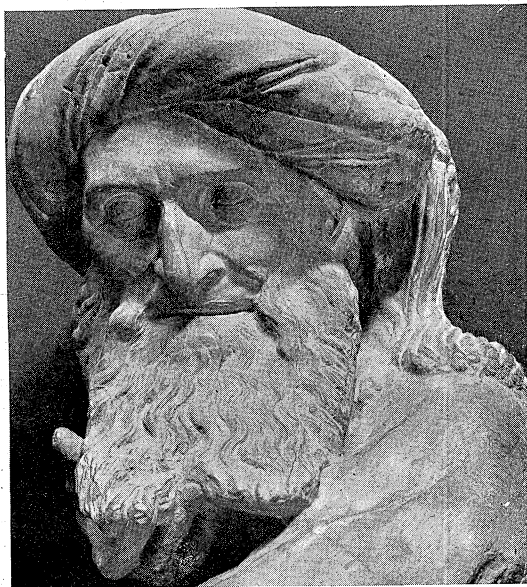
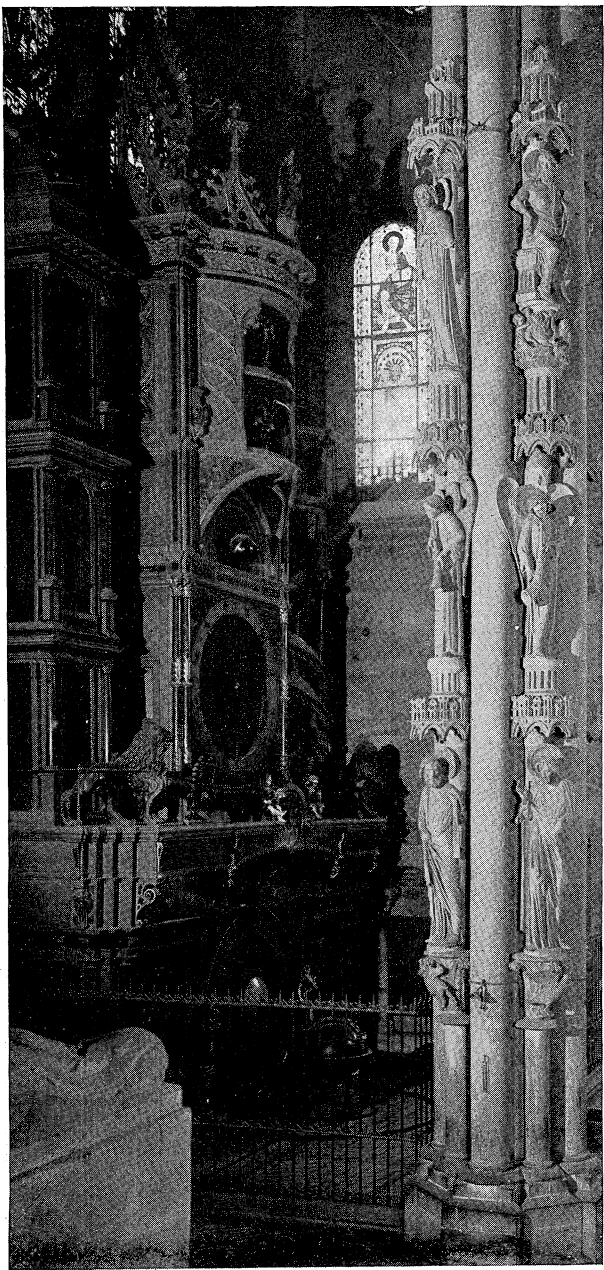
Œuvre Notre-Dame.

LA CRUCIFIXION DE LA CHAIRE.

beau de l'évêque, la pierre tombale d'un chanoine joufflu, dont on ignore le nom et qui est l'œuvre de Nicolas de Leyde: la Vierge Marie avec un geste d'une grâce touchante, offre l'enfant Jésus au prêtre en prière. De la même époque, en 1480, chapelle Sainte-Catherine, une émouvante Dormition de la Vierge. Egalement de la même époque, 1489, la tribune à clef pendante et le buffet polychrome des grandes orgues. L'instrument, lui-même, a été entièrement transformé de 1713 à 1716, par André Silbermann, le facteur d'orgues le plus renommé d'alors; depuis, des améliorations nouvelles lui ont été encore apportées; ce qui l'a rendu tout à fait digne du cadre de l'église et des cérémonies qui s'y déploient.

Ce n'est guère que durant les fêtes de la Fête-Dieu que l'on peut admirer, suspendues aux grandes arcades de la nef, les quatorze tapisseries tissées de 1640 à 1657, par le Parisien Pierre Damour, sur l'ordre de

LE PILIER DES ANGES ET L'HORLOGE.



A. G. phot.

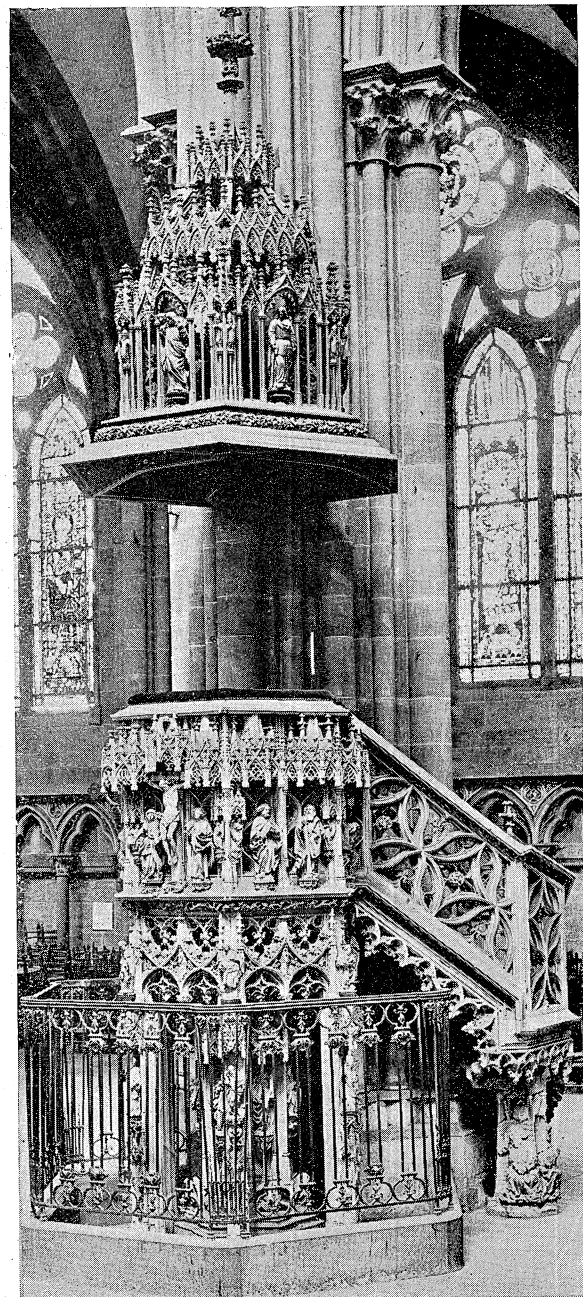
CONRAD DE LICHTENBERG.

étendus derrière leur Maître; Pierre, tout en dormant se lève en sursaut, tandis que Jacques chasse un lourd cauchemar; seul, Jean est plongé dans un sommeil paisible; au fond, apparaissent les soldats guidés par Judas et suivis par le peuple qui descend de Jérusalem. » Mais nulle description ne saurait rendre la vie intense qui anime les personnages et le drame qui les enveloppe et les dépasse.

Dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste, accolée à l'abside, s'élève le tombeau dû, croit-on, à Erwin, de Conrad de Lichtenberg, mort évêque de Strasbourg en 1299, quelque vingt ans après avoir posé la première pierre de la façade. C'est en souvenir de cet événement que le fenestrage dont la face antérieure du monument est décorée, reproduit les motifs de la façade. Près du tom-

LA CHAIRE.

Œuvre Notre-Dame.



Richelieu et en partie à ses dépens, et qui appartinrent, d'abord, aux chanoines de Notre-Dame de Paris. Elles furent acquises ensuite par le chapitre de Strasbourg. Elles représentent la vie de la Vierge-Mère : la Nais-sance, la Présentation au Temple, le Mariage, l'Annonciation, la Visi-tation, la Nativité, l'Adoration des Mages, la Fuite en Egypte, la Purification, Jésus au milieu des Docteurs, les Noces de Cana, la Mort de Marie, l'Assomption et le Couronnement.

Doit-on laisser la cathédrale sans s'arrêter devant la fameuse horloge astronomique que l'on voit près du *Pilier des Anges* et qui, à l'heure de midi, attire tant de monde.

La gaine qui date du xvr^e siècle, comme les peintures mythologiques de Tobias Stimmer, atteint une hauteur de 18 mètres, c'est-à-dire qu'elle va jusqu'aux voûtes. Le mécanisme ancien fut remplacé au xix^e siècle par un modèle plus perfectionné; comme il convenait au siècle, déjà, de la science. En voici une description précise. « Au bas, une sphère céleste indique le temps sidéral, c'est-à-dire le temps des passages successifs d'une même



Œuvre Notre-Dame.
ANGE SONNANT DE LA TROMPETTE.
PILIER DES ANGES.

étoile au méridien du même lieu. Le soubassement du buffet comprend, au milieu, le calendrier perpétuel de l'année liturgique, à gauche, le comput ecclésiastique dont le mécanisme se déclenche dans la nuit du 31 décembre, à droite, les équations solaires et lunaires, c'est-à-dire les mouvements apparents du soleil et de la lune. Au-dessus du calendrier circulaire, passe, chaque jour de la semaine, le char de la divinité correspondante. Un peu plus haut, un petit cadran indique le temps normal. Dans le corps principal, plus haut encore, on voit le planétaire construit d'après le système de Copernic. Le globe placé au-dessus est destiné à rendre visible les phases de la lune. Dans les deux compartiments suivants sont placés la Mort, devant laquelle passent les quatre Ages qui frappent les quarts d'heure, et le Christ ressuscité qui voit défiler devant lui, sur le coup de midi, les douze Apôtres qu'il bénit, tandis que le coq, placé au sommet de la tourelle de gauche, bat des ailes et chante trois fois en souvenir de la très ancienne mensuration du temps, du *Galli cantus* qui, plus tard, reçut



ATTRIBUT DE ST-JEAN
PILIER DES ANGES
(XIII^e SIÈCLE).



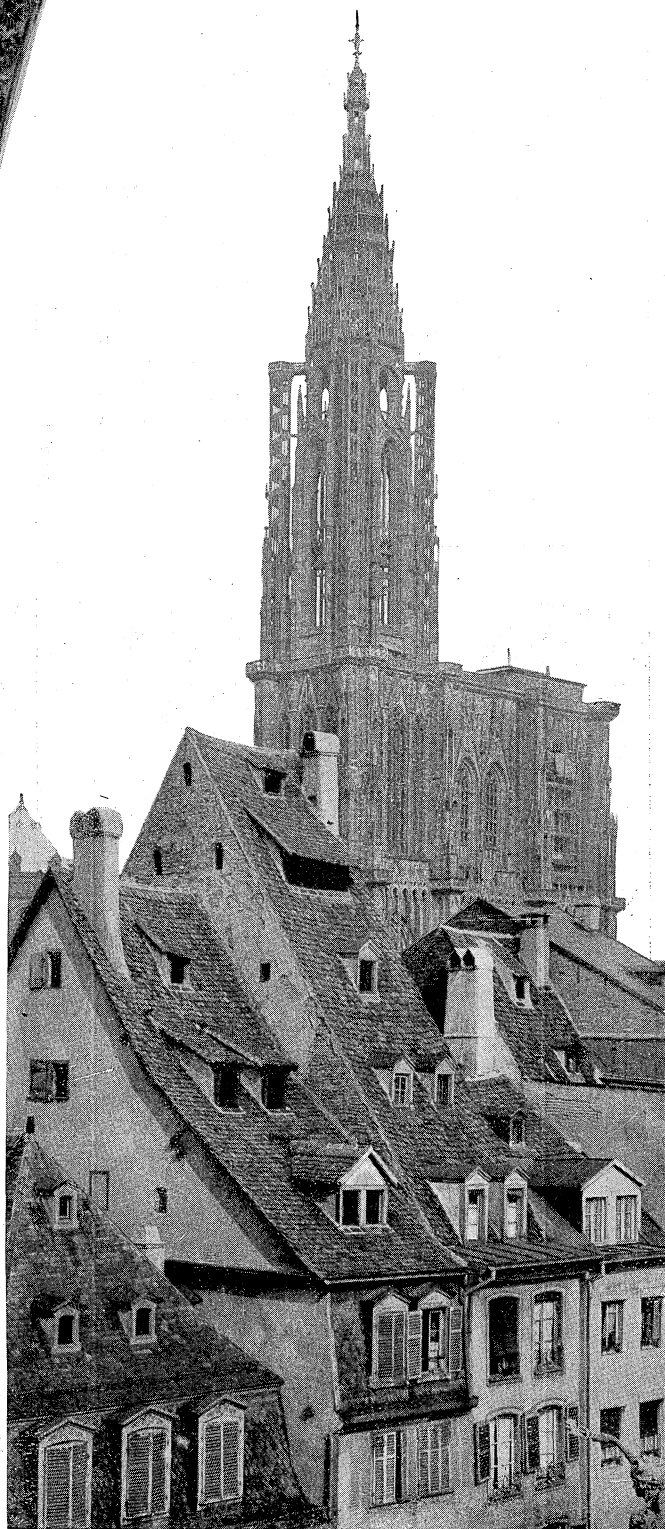
Arch. phot.

DÉTAIL DU PORTAIL CENTRAL.

l'interprétation du reniement de Saint Pierre !

Le voyageur, le pèlerin, ne quittera pas la cathédrale sans contempler Strasbourg, cœur de l'Alsace, du sommet de la tour. Le spectacle, qui l'attend, a été célébré par Maurice Barrès, René Bazin et beaucoup d'autres écrivains. Les Vosges se dressent à l'horizon, souvent drapées de neige ou de brume, et le Rhin, tout près, malgré son calme apparent, monte la garde. « Le Rhin, écrit M. Dollinger, fleuve du désir pour ceux du Nord et pour ceux de l'Ouest... L'aboutissement de la politique européenne poursuivie à travers les siècles par les rois de France. La rive du Rhin, pour les septentrionaux issus des mornes plaines sablonneuses, c'est le pays du clair soleil, du vin doré, des fruits savoureux. C'est la terre où la légende devient réalité, où l'histoire se pare du chatoiement de la légende. Le Rhin marque le destin de l'Alsace. »

Et puis, du haut de la tour, et sur la tour elle-même, vous surprendrez parfois l'envol des cigognes. Cigogne, symbole de l'Alsace. « Oiseau vénéré des Alsaciens, dit un vieil auteur alsacien, presque au même titre que l'ibis sacré dans l'Egypte ancienne, toute la population le protège avec une sollicitude jalouse. Au moyen âge, on annonçait à son de trompe l'arrivée du premier couple de cigognes dans nos villes. Maintenant encore, la croyance populaire lui attribue le don de porter bonheur à la maison où il fait son nid, et de la protéger contre la foudre. Pour la jeune fille, qui voit l'oiseau aux longues jambes marcher vers elle, c'est un signe de ses fiançailles prochaines. Aux enfants strasbourgeois, les mères de famille racontent que les cigognes leur apportent des petits frères, assis en croupe sur leur siège de plume et les tenant par le cou, à travers les airs. D'où la chanson enfantine : « Cigogne, Cigogne, raidis ta jambe ! Porte-moi à la maison sur ton dos ! Si tu ne peux me porter, pose-moi sur la voiture ; si tu ne peux me traîner, laisse-moi couché chez nous ! »



Œuvre Notre-Dame.

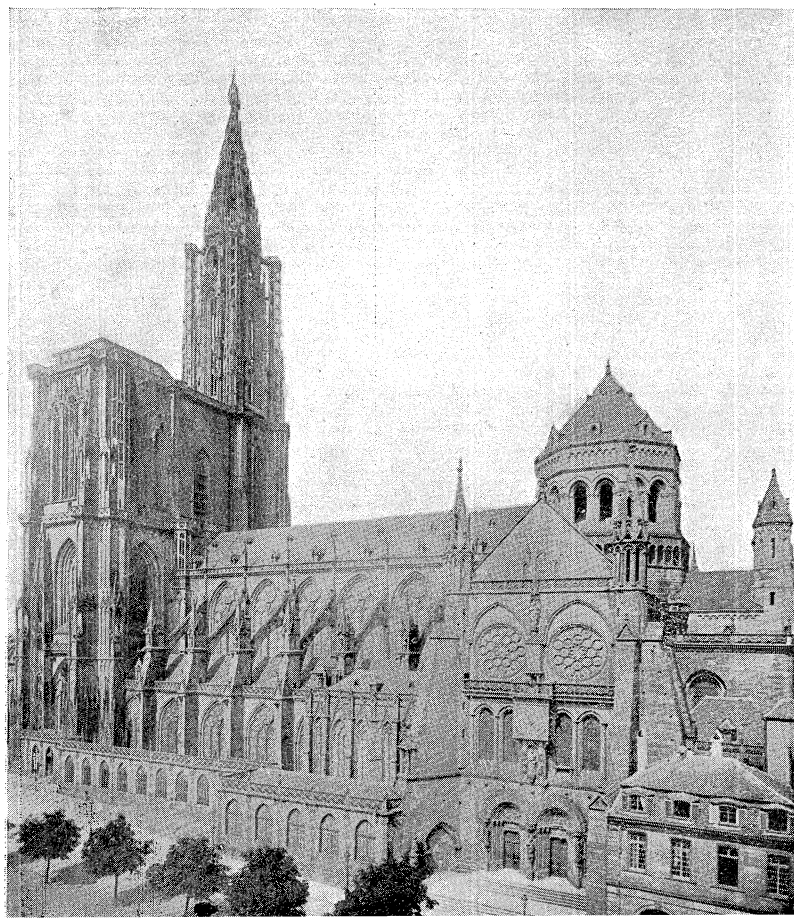
Il est bien difficile de s'arracher de ces murs entre lesquels, plus qu'ailleurs, la Religion, l'Histoire et l'Art se sont unis de façon si sublime. C'est que la cathédrale est « la beauté même »*. Nous nous éloignons, déjà. « Ses lignes amples et souples, ses faîtes amenuisés et presque vaporeux, sa flèche de rêve et de féerie, tout en elle semble participer à une vie idéale qui sans cesse se métamorphose. Suivant la clarté du jour, elle se rapproche ou s'éloigne. La voilà dans un crépuscule, comme une princesse lointaine. Tout à coup, étincelante, elle est sur nous. L'hiver, ouatée par la neige et les ténèbres, elle se dresse comme une arche de mystère inviolable. Mais, aux feux des premiers beaux soirs, rose et fleurie, elle nous enveloppe d'une ardente amitié. Faut-il dire que, sous certaines lueurs d'orage, se muant en un argent étrange, chasse inquiétante, elle prend l'aspect d'un joyau ciselé par un magicien pour on ne sait quel envoûtement ? Mais, soudain, le pur et mystique édifice, aux généreux arceaux et aux chastes dentelures, reparait en sa vérité et nous apaise. Cette cathédrale, à chaque moment, respire une beauté particulière. Elle est l'éternelle maîtresse de l'heure... »

Georges RAEDERS.

* Émile Hinzelin : *Images d'Alsace-Lorraine*.

LA CATHÉDRALE VUE DU NORD.

Œuvre Notre-Dame



GEORGES DESVALLIÈRES

JE voudrais faire comprendre aux jeunes artistes que la vie n'atteint toute sa passion, toute sa véhémence et toute sa tendresse que vue au travers des plaies de N.-S. Jésus-Christ, que vue au travers du cœur sanglant de la Vierge, percé des sept poignards. »

Cette parole brûlante tirée d'une conférence sur l'art chrétien que G. Desvallières prononça en 1912, dirige et anime la vigoureuse floraison de sa peinture. Elève de Delaunay et de Jules Voiladon, il aime à consulter Gustave Moreau et à s'inspirer de ses conseils. Les visions grandioses d'un Leconte de Lisle sont pour les artistes, matière à riches variations de formes et de coloris. De 1890 à 1900, c'est la période de sa vie où Desvallières se cherche, encore influencé par l'attitude hautaine de Gustave Moreau, il tente de traduire avec la richesse de palette qu'il tient de son maître et ami, tous les raffinements d'une sensibilité trop repliée sur elle-même. Il va en Angleterre et en rapporte un Festin somptueux où des femmes aux lèvres sensuelles et aux regards de fauves évoluent dans un décor de fourrures vaporeuses, de surtouts d'orfèverie, de luxe insolent et irréel. Et cependant c'est le même artiste qui signe en 1900 le portrait de M. Rupp, et telle image de jeune fille au pied d'un vase de fleurs, dans un parc. Le monde extérieur va être pour lui un réservoir inépuisable de sensations d'abord exquises, puis plus âpres et plus violentes, à mesure que la vie et ses douleurs sculpteront son âme, en approfondissant encore ses moyens d'expression. La vie et surtout sa conversion à la foi catholique où Léon Bloy, ce bon Samaritain des âmes tourmentées, joue son rôle de guide et d'introduit. Dans cette période de la vie de G. Desvallières, qui s'étend jusqu'en 1914, les œuvres profanes coexisteront avec les œuvres religieuses.

Les tireurs d'arcs, les Sonneurs de trompe, Hercule cueillant les pommes des Hespérides, les génies des panneaux décoratifs de l'hôtel de M. Rouché, la figure michelangelesque de la Grèce font éclater pour la joie des yeux les formes harmonieuses et splendides de beaux corps surhumains que ne peuvent affecter la maladie ni la mort. Un dessin d'une sûreté et d'une force prodigieuse anime inébranlablement ces architectures charnelles tandis que les accords rares de tons, des touches de couleur pure qui éclatent comme du cristal sur des fonds sourds et neutres, ravissent la vue de leur exaltante volupté.

Voilà la tendance symboliste : la recherche de l'expression par l'œuvre d'art, dont parle Maurice Denis. La tendance mystique ou allégorique recherche de l'expression par le sujet s'y superpose. Si la Nature morte aux livres roses est de 1911, avec la délicate re-

cherche d'un impressionnisme sobre et subtil, le Christ à la colonne est de 1910. Là, tous les raffinements de sa virtuosité s'attachent avec passion, à rendre l'abjection douloureuse et sublime de l'Homme-Dieu, martyr volontaire de son amour. Telle est la théologie profonde qu'il faut lire dans cet effrayant Sacré-Cœur qui s'arrache le cœur de la poitrine pour le salut de l'Humanité. Il n'est personne qui pourrait demeurer insensible devant cette image où la force de destruction et l'effusion du sang laissent à la figure du

rible de la douleur humaine, il en sait la vertu rédemptrice. Aussi en 1919 son premier tableau d'après-guerre est-il pour clamer la beauté du sacrifice de ceux qui donnent leur vie, car il n'est pas plus grand témoignage d'amour : Le drapeau du Sacré-Cœur, c'est l'Homme de Douleur, se levant d'un tertre embroussaillé de barbelés, contre un arbre déchiqueté par les shrapnells et plaquant de son poing droit sur le blanc du drapeau qui claqué au vent des batailles, le cœur de l'offrande totale.

M. Rouché donne à Desvallières l'occasion de développer le poème qu'il porte en lui depuis les jours sanglants de la grande expiation.

Les peintures de la chapelle du château de Saint-Privas près d'Avignon, développent ce thème de la souffrance, ramenant au Créateur la créature que le péché en avait éloignée. Il faudrait lire les pages que G. Desvallières a écrites lui-même pour expliquer à fond sa pensée.

Toute l'histoire de l'Humanité est là, résumée en quelques scènes typiques : au fond, derrière l'autel, le Père Éternel, siégeant dans son éblouissante immobilité, chasse nos premiers parents, qui viennent en lui désobéissant de se séparer de lui, et accueille le couple symbolique du poilu mort et de la douce infirmière. Tout vient du Père et tout retourne à Lui, mais par la souffrance et la mort. Le côté gauche développe l'histoire du Paradis perdu avec le premier crime de Caïn, l'Arche de Noé qui brille d'espoir, les trois croix du Golgotha, modèle éternel de la rédemption, enfin le tombeau vide environné de clarté où commence le rachat de la chair par la résurrection de l'Homme-Dieu.

Sur le panneau de droite, les hommes s'associent à la rédemption et complètent sur le champ de bataille, ce qui manque à la passion du Christ. Lui-même se dresse au milieu des mourants et reproduit le geste qu'avait

isolé le drapeau du Sacré-Cœur.

Jamais plus grandiose et plus terrifiante vision de guerre n'a été brossée d'une manière si directe, si absente d'emphase et de littérature, poignante, parce qu'elle est d'un grand peintre qui a vu et vécu.

Si l'on ajoute à cette œuvre capitale les vitraux que Desvallières a composés pour l'Ossuaire de Douaumont et qui redisent inlassablement le sacrifice du poilu et sa ressemblance avec celui de la Croix, l'on aura une idée d'ensemble sur l'œuvre généreuse de ce peintre-apôtre.

Et maintenant, obscurément, mais ardemment, car sa vie est un feu qui réchauffe, réalise-t-il peut-être l'un de ses plus beaux rêves : décorer une église de la banlieue rouge.

YVES SJÖBERG.



Cl. Vizzavona.

LE SACRÉ-CŒUR.

Christ une beauté divine nuancée d'infinie souffrance.

La guerre de 1914, va développer dans l'âme de G. Desvallières, les germes d'héroïsme qu'il apporta en naissant. De cruels deuils de famille, une vie de périls et d'efforts quotidiens tout au long des hivers de l'Hartmann-willerskopf, dans la neige, les bois noirs, la boue des tranchées où s'enlissent vivants et mourants, forgent définitivement la personnalité de cet homme, peintre, croyant, soldat de France et soldat de Dieu.

G. Desvallières a goûté à fond l'acuité ter-

PEINTRE ET APÔTRE

L'ORCHESTRE de la Société Philharmonique de Paris, a donné son premier concert dans une atmosphère vibrante qu'avait créée, non seulement, la réputation et la science des deux chefs-d'orchestre invités, Mlle Nadia Boulanger et M. Roger Désormière, mais aussi un programme splendide, presque exclusivement consacré à la musique religieuse, et dont les deux pièces de résistance avec le fameux *Sacre du Printemps* de M. Igor Strawinsky, étaient la Symphonie de Psaumes de ce grand maître slave et la cantate « Dieu est mon roi » (N° 71 de la *Bachgesellschaft*), que Jean-Sébastien Bach écrivit en 1708, à l'âge de 23 ans, pour l'élection du conseil municipal de Muhlhausen.

Comme les mots *Toccata*, *Sonata* qui respectivement désignaient, à l'origine des pièces pour instruments à clavier ou à archets, le mot *cantata* s'appliquait à une pièce pour voix seule. La forme de la cantate évolua considérablement; les toutes premières se composaient d'un seul récitatif et d'un air en rondeau (c'est-à-dire d'une phrase musicale plusieurs fois répétée après de plus ou moins longs développements); puis on en écrivit qui comportaient trois récitatifs et trois airs, ensuite deux récitatifs et deux airs seulement, pour enfin introduire dans l'œuvre des chœurs mixtes. Malgré cette diversité de forme l'esprit des parties était généralement fixe : le récitatif exposait le sujet et l'air, le sentiment, que le récit inspirait. En somme, la cantate fut d'abord un drame lyrique en abrégé, puis un oratorio en abrégé.

La cantate est surtout d'origine vénitienne. Quoiqu'écrive Barbara Strozzi, dans la préface de son recueil intitulé *Cantate arie e duetti*, publié en 1653, elle n'est pas l'inventeur du genre, non plus du reste, que Benoit Ferrari de Reggio, qui en fit imprimer en 1638, à Venise; mais plutôt Alessandro Grandi qui dans la 2^e édition de certaines de ses œuvres en intitulait trois *cantata*. Turini, en 1624, et surtout Luigi Rossi, dont de nombreuses cantates en exemplaires manuscrits circulaient en Italie, vers 1640, contribuèrent le plus à mettre cette forme musicale à la mode.

C'est surtout à Saint-Marc de Venise, entre 1620 et 1640 que la cantate connut le plus vif succès en inspirant avec Andréa et Giovanni Gabrieli, Viadana (auteur des *concerti di chiesa*), Cazzati, le célèbre Carissimi; il fut avec Claudio Merulo, un des premiers à écrire des cantates morales et spirituelles. C'est vers cette époque (1619) que Schutz, de retour d'Italie, importe cette forme en Allemagne, en lui adjoignant d'importants chœurs mixtes, exécutés entre les airs. La cantate trouva immédiatement sa place dans le culte réformé : elle y remplaçait l'introït du propre Grégorien, tout en en conservant l'esprit inspiré par l'évangile du jour.

A. Hammerschmidt, Fr. Tunder, M. Weckmann, R. Ahle, C. Briegel, Chr. Bernhard, J. K. Horn, J. Ph. Krieger, J. Fisher, Pachelbel, Fr. W. Zachow (premier maître de Haendel) et surtout Dietrich Buxtehude, contribuèrent à fixer la forme de la cantate, elle était établie sur les seuls textes des livres saints ou des cantiques. Les cinq premières cantates de J. S. Bach, dont *Dieu est mon Roi*, obéissent à la tradition vieille-allemande.

Celle que nous venons d'entendre est écrite sur quelques versets du chap. xix de Samuel (« j'ai maintenant quatre-vingts ans... »), du Deutéronome et de la Genèse (« que ta vigueur dure autant que tes jours... »). Enfin, du psaume LXXIV (« Le jour et la nuit sont à toi... Tu n'abandonneras pas à l'Ennemi l'âme de tes tourterelles... »). Sévère, lourde de matière et d'émotion, savante d'écriture, éclatante de cuivres, elle est surtout un microcosme! toute l'œuvre future de J.-S. Bach y est impliquée : le début de la passion selon Saint-Jean comme les transcendantales fugues pour orgue.

SERGE MOREUX.

LIVRES DE BIBLIOTHÈQUE.

En voici un parmi les meilleurs :

Anecdotes, Maximes et Pensées choisies dans les œuvres des grands écrivains du 1^{er} au 18^e siècle, par Fabius Henrion (chez Mame).

Il faut louer sans réserves Fabius Henrion, le savant spécialiste de Saint-François-de-Sales, pour ce très beau choix de textes réunis dans un esprit large et hautement chrétien.

Moralistes antiques : Sénèque, Marc-Aurèle; Pères de l'Eglise : saint Jean Chrysostome, saint Jérôme et le délicieux saint François de Sales dont les *Lettres* fines et charmantes ne peuvent être lues sans profit; sermonnaires ou éducateurs : Pascal, Bossuet, La Rochefoucauld, Voltaire, Rousseau, etc. : tous ces grands idéalistes nous enseignent la pratique des vertus morales et la dignité de la personne humaine.

Les textes sont choisis aussi pour la beauté de la langue et sont d'admirables leçons de style.

Notons la présentation agréable du livre, le beau papier et la netteté de l'impression qui caractérisent toute édition Mame, et tout ouvrage portant le nom respecté de Fabius Henrion.

□

Le chanoine Albert Munier est spécialiste d'architecture religieuse. Son ouvrage *Construction, décoration, ameublement des églises* annonce *Un projet d'église du 20^e siècle* qui vient de paraître chez Desclée de Brouwer.

Il y a certainement une évolution dans l'architecture religieuse depuis trente ans. L'emploi du ciment et du béton armé, utilisé pour la première fois dans la construction de l'église Saint-Jean-de-Montmartre, à Paris, en 1894, marque une date. Le résultat fut évidemment décevant. Mais depuis, les styles traditionnels ont été rénovés avec habileté, avec art.

Le chanoine Munier, après une introduction générale, songe aux *conditions* nécessaires à la construction d'une église : emplacement, dimension, accès et circulation, chauffage, éclairage. Il passe ensuite à l'étude des *parties* de l'église, de ses annexes (sacristie, salles d'œuvre, presbytère).

Ce livre est un guide des prêtres et des architectes, il intéressera même les simples amateurs.

H.-R. A. P.

RADIO nouvelle, radio internationale. Les postes ont acquis plus de puissance, et il est agréable d'écouter les émissions étrangères autant que les émissions nationales. N'arrive-t-il pas souvent aux amateurs français de chercher Radio-Luxembourg ou Daventry ou Munich? La radio supprime les frontières, plus sûrement que l'avion.

C'est donc sur la *propagande* que nous attirerons l'attention de nos lecteurs. S'il est vrai qu'ils se font une idée de la mentalité et des goûts de nos voisins d'après leurs émissions radiophoniques, il n'est pas moins vrai que nous sommes, nous aussi, jugés par les étrangers selon la valeur de nos émissions.

Selon leur valeur artistique et selon leur valeur morale. Ni l'une ni l'autre, hélas ne sont sans défaut. Il est évident que la France ne sait pas faire sa propagande. Elle ne le sait ni par la diffusion de ses journaux, de ses revues, de ses livres, ni par la diffusion de ses concerts et de ses conférences.

Il y a deux choses à éviter : donner des disques et donner des causeries. Et si l'on ne peut faire autrement, que les disques soient beaux, de musique classique. Et que les causeries soient brèves. Un haut-parleur qui nasille des « phrases » n'est plus écouté. On tourne le bouton et on passe à un autre.

Propagande française par la radio, c'est bonne musique et idées saines. Rien de plus. Les auditeurs français resteraient fidèles aux postes français, beaucoup d'auditeurs étrangers leur viendraient, si cette simple doctrine était mise en œuvre.

Nous étudierons dans nos prochaines chroniques la façon dont nous concevons la composition d'un programme musical radiophonique.

H.-R. A.

MATER ORPHANORUM



Arch. phot.

HEURES A L'USAGE DE PARIS
(Ecole française du XIII^e siècle).

O R A P R O N O B I S



BOIS DE MARCEL ARTHAUD.

ARCHIVES SONORES de la MUSIQUE SACRÉE

Dès la soixantième année de notre ère, Matthieu et Marc qui fixent dans l'Évangile à la fois l'histoire du Fondateur et les éléments essentiels d'une liturgie, Matthieu et Marc mentionnent l'hymne; Luc et Paul en inscrivent quelques vers dans leurs textes, et les Ephésiens, les Corinthiens sont exhortés par l'apôtre à chanter des psaumes et des cantiques en l'honneur de Dieu. Ainsi donc, en dehors de toute hypothèse, le chant nous apparaît dès l'aurore de la chrétienté comme une partie intégrante du culte et bien plus encore, comme la modalité la plus caractéristique de l'esprit religieux méditerranéen.

Mais quels pouvaient être ces chants dont tous nous parlent et dont la notation musicale est à jamais perdue ou indéchiffrable? Nous en ignorerons sans doute toujours la formule authentique.

Loué soit donc celui qui fit prier et chanter la cire jadis inerte, et grâce à qui nos descendants, plus heureux que nous, pourront redécouvrir dans les sillons spiraux les accents véritables de notre foi et de notre piété; c'est ce testament qu'il convient d'édifier pièce à pièce en son abondante et originale variété, et les indications suivantes nous y aideront.

Voici d'abord l'orgue, dont la domination dans la cathédrale serait justifiée par ce seul fait que dès le IV^e ou le V^e siècle nous voyons figurer son ancêtre l'hydraule, dans des scènes funéraires chrétiennes sculptées au flanc de sarcophages gallo-romains; l'orgue qui déverse dans la nef le fleuve sonore de la *Fantaisie en Sol Mineur de Bach* (D. 11028) (1) avec la magnificence de ses thèmes, de ses périodes à longue trajectoire, de ses riches harmonies; l'orgue qui, toujours sous les doigts de E. Commette, déroule les volutes déliées de la *Toccata de Widor* (D. 19198) et chante les basses majestueuses de celle de *Boëllmann* (D. 11026), ou bien encore, après avoir rejeté les textes qu'il a fouillés jusqu'au cœur, se réserve d'énoncer seul les *Chorals*, de J.-S. Bach avec une vérité, une sensibilité telles que nous croyons deviner les mots à travers les notes (DF 681). Ces ressources infinies d'un instrument, ces aspects variés d'un talent, n'épuisent pas d'ailleurs la série des remarquables enregistrements d'orgue dont le propre est d'évoquer l'ampleur et la poésie du souffle religieux que traduit dans un autre ordre la vastitude élancée du gothique.

Il y manque cependant le Verbe qui apparaît avec les chants Grégoriens adroitement reconstitués d'après une méthode toute personnelle par le R. P. Malherbe, dont le choix s'est arrêté à des cantilènes captivantes par leur caractère d'antiquité, le fond d'orgue et de polyphonie vocale qui leur a été adjoint et sur lequel elles ressortent comme des reliefs; parfois aussi, l'exactitude de leur expression, tels le *Gloria de Pâques* (DFX 156) vibrant de joie, l'*Alleluia* jubilatoire et la nostalgique antienne *Montes Gelboe* (DFX 184), tel aussi le beau récit soutenu d'une trame chorale: *Christus resurgens* (repon du Temps Pascal) (DFX 155). Plus près de nous le *Benedictus* (DFX 180) et le *Sanctus* (D 11053) de la célèbre *Messe du Pape Marcel* nous initient à l'art polyphonique à la fois solide et fluide de Palestrina.

Si nous passons du chant collectif ancien au chant individuel moderne, arrêtons-nous au *Pie Jesu* pour lequel Gabriel Fauré a créé une atmosphère orchestrale limpide, irréaliste sur quoi plane et s'incurve légèrement la voix étonnamment pure de Jeanne Laval, cet enregistrement est une merveille et l'on en retrouve avec bonheur la délicate interprète dans l'*Ave Maria* désormais classique, de Gounod (DF 254).

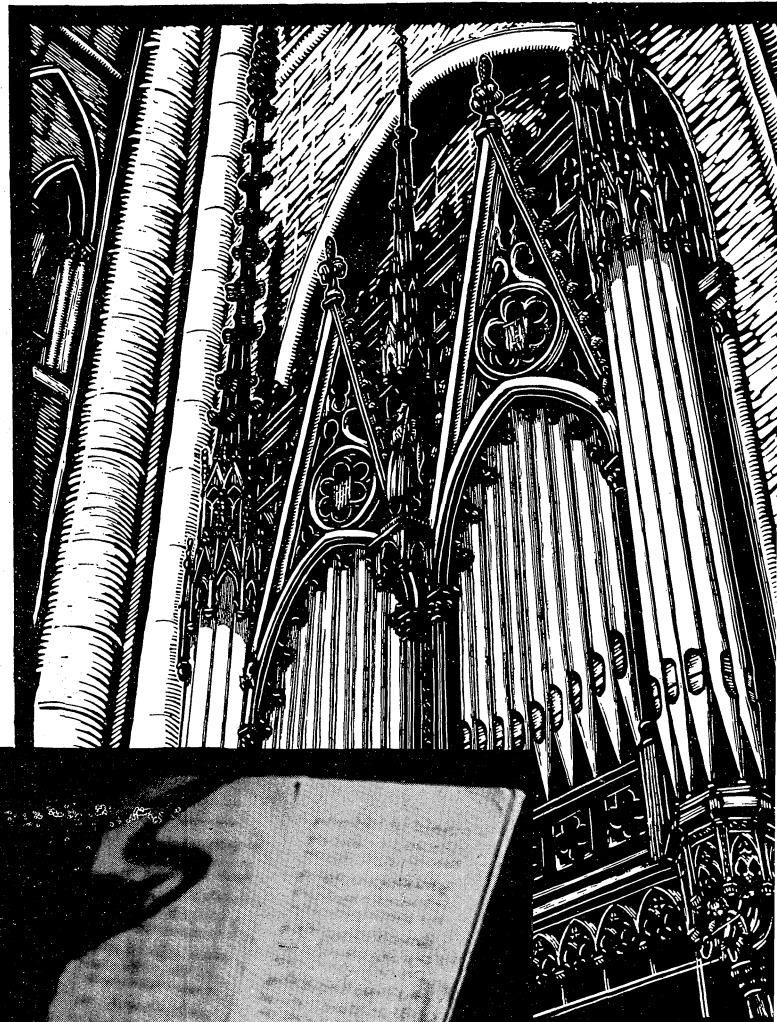
Autre réussite, — cette fois par le ténor André d'Arkor —, le *Panis Angelicus* de César Franck (BFX 2) dont la ligne d'abord calme s'élève progressivement vers l'émotion; mais parmi les voix d'hommes [de ces disques religieux la palme revient encore une fois à Georges Thill qui accède avec une exacte gradation jusqu'au superbe passage dramatique qui couronne l'*Agnus Dei* de Bizet, et qui ne croit pas déroger cependant en interprétant sur l'autre face du disque (LFX 275) le populaire *Noël* d'Adam.

Devons-nous franchir la limite du chant? Cicéron prétendait que le discours d'un bon orateur, judicieusement mesuré, contenait un *chant obscur*. L'Eglise semble avoir conservé cette tradition et si le R. P. Lhande la met en évidence par la souple cadence d'un beau fragment de son sermon de la Passion: *Sitio* (DF 33), le R. P. Sertillanges l'applique au rythme accusé et incisif de son exposé dialectique, si persuasif et pénétrant « *Y a-t-il des athées...* » (DF 1664).

Tels sont les éléments qui nous paraissent devoir, entre beaucoup d'autres, mériter une citation et constituer les premières assises d'une discothèque religieuse.

A. MACHABEY.

(1) Tous les disques dont nous allons parler appartiennent à la firme COLUMBIA qui envoie gracieusement son catalogue et répond à toutes les demandes émanant de milieux religieux.



gravure de marcel arthaud

EDOUARD
COMMETTE,
organiste
de la Primatiale
de Lyon.

Exclusivité
" Disques
Columbia "



POUR LE FOYER

LES TROIS ROIS

*Melchior et Balthazar
Sont venus d'Afrique (bis)
Melchior et Balthazar
Sont venus d'Afrique
Avec le roi Gaspard...*

D'autres temps nous vient la joie des vieux airs de Noël et d'Épiphanie. Il faut bien la leur demander puisqu'on ne chante plus au nôtre ni dans les

veillées, ni de porte en porte. Mais y a-t-il des veillées seulement? Peut-être, dans la nuit merveilleuse où « par toute la terre, les cieus ont distillé le miel » (1) peut-être encore à une semaine de là en cette fin de journée de la Saint-Sylvestre qui est aussi la fin d'une année, où chacun regarde en arrière de soi, retournée à l'éternité, cette petite mesure convenue de son passage d'homme sur la terre. Ces deux nuits, oui, mais ce n'est plus pour y chanter au coin des grands feux, en attendant la messe ou ce premier coup de minuit sur lequel toute la compagnie s'embrassait en se souhaitant la bonne année; c'est aujourd'hui pour réveillonner, et bien boire, et bien manger, et bien se parer, et bien s'amuser.

Quant aux autres soirs... On est trop riche peut-être en un sens, même aux champs; chacun reste chez soi; on y est bien; on y voit clair; on n'a qu'à tourner un bouton, on peut même, en tournant un autre, entendre de la musique, n'importe laquelle; ce n'est plus comme du temps de mon arrière grand-père, et encore de mon grand-père où toute une rue s'assemblait le soir autour de la même chandelle (les chères gens : ils appellent encore ici toute espèce de lumière, la chandelle, et ce fut ainsi dans ma famille jusqu'à moi) et au même feu; une fois chez l'un, une fois chez l'autre, puis chez celui d'après, et toujours en suivant; le tour fini, on recommençait; et on faisait ainsi de l'épargne, on disait même de la répargne comme si l'idée de la chose avait besoin d'un renforcement, et on faisait amitié. Il y avait sûrement plus d'amitié dans le monde encore au temps de ma jeunesse où les choses ne se passaient pas différemment, parce que c'est depuis une trentaine d'années seulement que le monde a brusquement changé. Aujourd'hui, dans ces vil-

lages de notre enfance on entend dire à « tout chacun » : « Maintenant on ne se fréquente plus, on ne s'entend plus, on vit comme des loups ». C'est un fait, que c'était au temps des loups où tout parmi les hommes se passait bien plus en compagnie, et c'est une vieille paysanne aux beaux yeux graves qui a pensé m'en dire le secret un jour : « Madame, quand il y avait moins d'argent dans les maisons et qu'on s'entretenait seulement de ce qu'on avait sous la main sans aller chez les marchands, il y avait plus de charité et de contentement dans le monde. D'un bout du pays à l'autre on était comme en famille ».

Ou, bien dans ces veillées, les femmes filaient, — j'ai vu tourner les derniers rouets — les hommes faisaient leurs coupées sur la politique et les affaires, les garçons tournaient un peu autour des filles qui riaient et tout soudain l'une d'elles se prenait à chanter; comme c'étaient toujours les mêmes chansons tout le monde en reprenait le refrain en chœur, et il y en avait d'aucunes où c'était tout au long que la compagnie chantait :

Celui-ci est Bourguignon et les petits enfants allaient de porte en porte le chanter pour avoir des pruneaux, des daguenelles (ces morceaux de poires et de pommes séchées au four) une part de la galette du beau jour :

*Les trois rois semblablement
Cy apportent leur présent
Qui aura la fève noire,
C'est le petit roi de gloire.*

Un jour d'été, dans mon verger, on a revu les trois petits rois de la vieille chanson. Si frais, du milieu des chanteurs au théâtre de verdure, ils s'avançaient avec leurs présents, dans leurs robes fantaisistes : l'un roux, l'autre si blond, et le troisième comme un petit corbeau, ils savaient bien « jouer la comédie » mais se doutaient-ils, parmi la scène de genevriers où le décor au delà était de champs et de collines bleues, savaient-ils les trois petits, tout heureux, tout pieux, les belles images lentement levées autour d'eux et les cœurs emplis de la belle histoire en arrière dans les siècles ?

□

Épiphanie. Une des plus chères fêtes et des plus secrètement émouvantes au cœur chrétien. Si doux sont les bergers, innocemment venus; mais ces trois rois, ces trois savants, ces trois chercheurs; ces cœurs inquiets, mais de bonne volonté. Beaux sont les anges à chanter dans la nuit, mais l'étoile ? La touchante, obstinée étoile, cette admirable chose dans le ciel admirable... La toute petite étoile déjà, qui vient la première chaque soir juste au-dessus du toit de la grange et il ne fait pas encore tout à fait, tout à fait nuit, la première arrivée du fond du ciel dans le grand silence des campagnes c'est déjà si beau, tout le cœur se fond; mais celle-là d'autrefois, mouvante, signifiante, et surnaturelle, et qui glissera dans le ciel de chrétienté jusqu'à l'autre bout des siècles... Toute jaune, énorme, elle va trembler pendant

Rapho.

cinq semaines au-dessus de la petite crèche de notre église; l'enfant Jésus y est de deux pouces, la Sainte Vierge et saint Joseph considérablement plus grands, l'âne et le bœuf beaucoup plus petits qu'eux, et les moutons on ne les verrait pas dans la mousse s'ils n'étaient pas si blancs; pas plus d'ailleurs qu'on n'y voit les mages et les bergers entre les petits pots de violettes. Mais qui songerait à seulement s'en étonner : tout cela c'est le Mystère et tant d'amour vrai s'en va vers le petit Jésus et la grosse étoile.



Art catholique

SANTONS DE F. PY.

on se faisait sa musique à soi-même dans ce temps-là.

Mais s'il y avait la belle Barbière, ou Le beau Toquat, ou Le meunier revenant des bois, il y avait surtout, ces soirs d'hiver où les pas des veilleux sonnaient si clair sur la terre gelée qu'on les entendait venir de loin, il y avait surtout ces vieux Noëls, ces vieux chants des Rois.

*Melchior portait l'encens
Balthazar la myrrhe (bis)
Melchior portait l'encens
Balthazar la myrrhe
Gaspard le compliment.*

Celui-là était proprement champenois, malice et précisions mêlées : entendez ce Gaspard avec son compliment ! Il faudrait aussi entendre l'air; et dans le tout, juste de poésie ce qu'il en fallait.

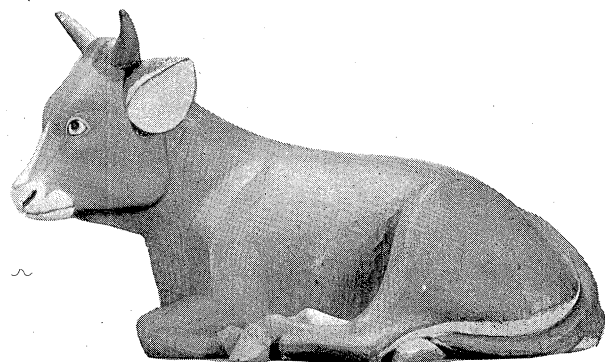
(1) Second répons des premiers nocturnes aux matines de Noël





Art Cath.

CRÈCHE DE F. PY.



Et il y aura quelque chose de plus beau encore dans mon église, au saint jour de l'Épiphanie : il y aura l'Eglise même avec la beauté de sa liturgie : cette suggestion de beauté, cet « emmè-
nement » de l'âme vers les pensées, les images, les compréhensions; des gestes, un mouvement qui fait tout évoquer. Le matin, avant la grand'messe, il y aura la procession de chaque jour de fête qui fait deux fois le tour intérieur de l'église par les bas-côtés; mais ce jour-là, venant du chœur et sortant de la grande allée, elle s'en ira dans le sens opposé aux autres fois; ce jour-là sans rien de plus que par son mouvement détourné elle jouera le passage de l'Évangile où les trois rois, l'âme comblée « revinrent dans leur pays par un autre chemin ». Mais c'est toute la fête qui sera ainsi jouée.

□

Mais ces trois bons mages sur leur chemin, hélas, il y en a tant d'ingrater figures sur tous les chemins du monde; tant et tant de ces pauvres hommes comme le péché les a faits, sans guides, sans but, sans talents et sans présents. Tant qui ne savent pas où ils vont; et le pis ce sont ceux qui, avisant l'étoile, regardent vite autre chose autour d'eux pour ne plus la voir.

Tant de pauvres figures des Rois bienheureux, et ce n'est pas toujours leur faute; tant de pauvres, seulement, pour qui l'étoile est un peu de pain, et on ne leur a pas dit qu'il y en avait une autre

encore qu'ils devaient bien chercher... Pourquoi sont-ils trois, je m'en avise si étrangement ce soir; c'est que j'ai trois mages aussi, de ceux-là, de par les routes; l'un après l'autre, deux ou trois fois par an, ils arrivent portant la fortune de leur petit paquet. Le premier me dit qu'il ne voulait pas passer sans entrer donner le bonjour, le second vient donner des nouvelles de la parenté de dix ou quinze d'ici — ma mère autrefois ne savait jamais autrement les nouvelles de ses tantes et de ses cousines, et puis un jour son pauvre est venu, et il n'y avait plus personne pour les entendre... — le troisième qui est un ancien berger me dit : « Tous les chiens maintenant sont des corniauds et le métier est perdu » puis il me demande tout droit ce qu'il vient chercher : des chaussons, une casquette; il vient d'avoir la dernière de mon père, qu'il mettait pour chasser au bois et elle avait encore comme une odeur de mousse, de tronc d'arbre, et de champignon; il m'a bien fallu la donner pourtant, à cause des oreillettes rabattues. D'ailleurs, l'un comme l'autre, mes trois mages s'intéressent aux affaires de la maison, comme s'ils en étaient un peu; et puis ils me content les leurs et j'apprends en les regardant manger que la vie n'est pas commode surtout les nuits d'hiver dans les granges. Ils ne sont pas jeunes et pas assez vieux pourtant pour entrer à l'hospice ou chez les Petites Sœurs, aussi bien j'ai le sentiment qu'ils ne tiennent ni à l'une ni à l'autre chose et déchirent les lettres de recommandation qu'on leur donne pour la Supérieure; c'est même plus qu'un sentiment, à dire vrai, parce que naguère encore ils essayaient de me tromper un peu sur une chose ou sur une autre; maintenant, ils savent que ce n'est pas la peine et nous vivons de confiance. Par exemple, ils n'aiment pas la vieille sybille qui sort des bois des fois pour les devancer, deux

balais de bouleau à la main et je n'arrive pas à les user avant que les deux autres ne reviennent sur le pas de ma porte : il y en a même qui ont des bourgeons, de mes balais.

Pauvres rois, pauvre sybille. Quand on pense qu'ils n'ont rien, rien, est-ce que nous pouvons imaginer, nous autres, ce que c'est que de ne rien avoir. Et leur misère même qui n'est pas à eux, si j'ose dire, puisqu'ils n'en font pas le don : pas au moins le présent de myrrhe.

L'un d'eux, l'an dernier, est juste arrivé toquer à la porte, le jour des Rois, à midi.

Et les tout petits enfants par tout ce grand monde aussi. Cette immense étoile de la vie, comme elle les tire en avant ! Et pour les mener où ? Est-ce une gageure, ceux que j'aime sont trois aussi : trois petites filles qui se tiennent par la main devant la crèche du bon Jésus, et la plus petite qui ne parle pas encore a levé son doigt vers l'étoile jaune. Et trois petits lits à la file, on m'a montré l'autre soir dans une maison bénie aussi. Petits mages des tout jeunes ménages, petits enfants trois par trois sur le chemin, en attendant les petits frères qui viendront après, Dieu vous garde et que la belle étoile, vous ne baissiez pas un jour les yeux pour ne plus la voir au ciel, doucement filante et clignante au-devant de vos démarches terrestres.

Claude FRANCHET.

Vis-à-vis de la Cathédrale...

ÉTABLISSEMENTS
BENIZGER & C^{ie}, S. A.

29, Place de la Cathédrale
STRASBOURG

Typographes du Saint-Siège Apostolique
Institut Pontifical pour les Arts Chrétiens

Éditions Catholiques et d'Art
LIBRAIRIE CATHOLIQUE

Restaurant L. JARRAUD

47-49, Boul. du Montparnasse
PARIS (6^e)

CUISINE FINE ET
CAVE RECOMMANDÉE

HENRAS

TRUFFES ET
FOIES GRAS

CAHORS

= Maison centenaire =

Atelier d'Art Religieux

□

R. & V. JAEG

PEINTRE-STATUAIRE

11, rue St-Erhardt
STRASBOURG

Tél. : 85-62

□

Décoration d'Églises
Statues -:- Ameublement

Liste des Fournisseurs Recommandés

L'administration des "Églises de France illustrées" a décidé d'adjoindre à son programme un service commercial composé de fournisseurs triés sur le volet. Nous nous portons garants, auprès de nos lecteurs et abonnés, du choix et de la qualité de toutes les fournitures qu'ils auront à prendre non seulement chez ces fournisseurs recommandés, mais aussi chez tous nos annonceurs. La moindre réclamation justifiée, formulée par l'un quelconque de nos lecteurs, entraînera la radiation immédiate, sur nos listes, du fournisseur ayant motivé cette réclamation.

PARIS

PREMIER ARRONDISSEMENT

Ameublement :
BOERY, 30, rue de Richelieu.

Articles de voyages :
MOYNAT, 5, place du Théâtre-Français.

Cafés et Thés :
CORCELLET, 18, avenue de l'Opéra.

Chaussures :
PIEDS SENSIBLES, 5, rue du Louvre.

Coiffeur-posticheur :
CUVERVILLE (W.), 25, avenue de l'Opéra.

Coiffeur-posticheur :
NOIRAT, 7, rue des Capucines.

Confiserie :
SCHOLER, 26, avenue de l'Opéra.

Dentelles :
Maison OSWALD (H. Bein), 13, avenue de l'Opéra.

Étiquettes :
BARSSE, 21, rue de Richelieu.

Graveur-Héraldiste :
GUILLAUMOT, 40, Palais-Royal ; 26, r. Montpensier.

Imperméables :
FORSHO, 146, rue de Rivoli.

Opticiens :
BLEREAU, 30, rue Saint-Roch.

Pharmacien :
PHARMACIE LEO RIGNAULT, 57, rue Saint-Roch et avenue de l'Opéra.

Tailleur :
BONICHON (Louis), 7, rue Ste-Anne.

Travaux publics :
Compagnie de CONSTRUCTIONS GÉNÉRALES ET DE TRAVAUX PUBLICS, 7, boulevard de la Madeleine.

DEUXIÈME ARRONDISSEMENT

Armurier :
MAILLARD, 44, rue des Petits-Champs.

Bijouterie :
LEROY ET FILS, 35, av. de l'Opéra.

Chapelier :
PINEAU, 94, rue de Richelieu.

Charcuterie :
PIGNOT, 80, rue des Capucines.

Couvertures :
BELIER D'OR, 27, r. du 4-Septembre.

Dentelles et broderies :
CAMERINO, 32, avenue de l'Opéra.

Disques :
CABANAS, 10, rue de la Lune.

Horlogerie :
LEROY et FILS, 35, avenue de l'Opéra.

Jeux et Jouets :
MENGUS, 20, rue de la Banque.

Joillier :
ZISMANN (H.), 22, rue des Capucines.

Fabrique de lits :
JANIAUD, 71-73, rue de Cléry.

Lingerie-Blouses :
MONY, 33, avenue de l'Opéra.

Machines à écrire :
C^{ie} Vivienne 53, rue Vivienne.

Opticien :
LEROY, 30, rue Vivienne.

Orthopédiste :
WIEKHAM, 15, rue de la Banque.

Parfumerie :
DE MORA, 18, rue des Capucines.

Tailleur :
EDMUND, 5, rue du Hanovre.

Tapis :
DEPLANQUE, 46, rue Sainte-Anne.

Transports rapides :
J. OGER, 4, rue Montorgueil.

Trousseaux :
FAITOUT, 5, rue Saint-Augustin.

TROISIÈME ARRONDISSEMENT

Abat-jour d'art :
MARCHAND ET SIMON, 9, rue Saint-Gilles.

Articles de voyage :
HARDY, 78, rue de Turenne.

Ivoire :
MANCEAU (D.), 119, rue du Temple.
REVET (A.), 2, rue de Franche-Comté.

Fonderie de cloches :
BLANCHET (Arm), 237, rue St-Martin.

QUATRIÈME ARRONDISSEMENT

Chocolats :
JACQUIN, 12, rue Pernelle.

Meubles en acier :
LERAT, 23, rue des Archives.

Opticiens :
LES FRÈRES LISSAC, 1, rue d'Arcole (angle quai aux Fleurs).

SIXIÈME ARRONDISSEMENT

Bottier-Orthopédiste :
POULIGNIER (Edmond), 22, rue Mayet.

Chapeaux ecclésiastiques :
Maison MUSSET, 22, rue St-Sulpice.

Croix pour décorations :
Arthus BERTRAND, 46, r. de Rennes.

Déménagements :
CHATELARD aîné, 16, rue Dauphine.

Librairie :
Librairie H. LE SOUDIER, 174, boulevard Saint-Germain.

Opticiens :
Les FRÈRES LISSAC, 15, r. Dauphine.

Pensions de familles :
LA FAMILLE, 33, rue Dauphine.

Relieur :
ARMAND, 32, rue Grégoire-de-Tours
Tél. Danton 37-63.

Restaurant :
JARRAUD, 47, boulevard Montparnasse.

Tailleur pour dames :
CITERNE (J.), couturier, 6, rue de Chevreuse. Tél. Danton 88-95.

Vêtements ecclésiastiques :
MASSON et C^{ie}, 38, r. Saint-Sulpice.

SEPTIÈME ARRONDISSEMENT

Antiquaire :
MIDDEGAELS, 12, boul. Raspail.

Bottier :
GELE (Émile), 7, rue du Bac.

Chocolats :
DEBAUVE ET GALLAIS, 30, rue des Saints-Pères.

Dorure :
SAMSON, 27-29, rue St-Dominique.

Encadrement :
SAMSON, 27-29, rue St-Dominique.

Fleuriste :
BORIÈS, 179, boul. Saint-Germain.

Opticiens :
LES FRÈRES LISSAC, 207, boulevard St-Germain (angle rue du Bac).

Opticien :
MARGAILLAN, 130, rue du Bac.

Optique :
MOLENAT, 36, rue de Bourgogne et 119, rue de Grenelle.

Pharmacien :
Pharmacie MOLENAT, 36, rue de Bourgogne et 119, rue de Grenelle.

Pompes funèbres :
BERJOAN (A.), 70, rue Vaneau.

T. S. F. :
AU PIGEON VOYAGEUR, T. S. F., phono, photo. Les meilleures remises, 252 bis, boul. Saint-Germain.

Vêtements ecclésiastiques :
RAMLOT, 27 bis, boulevard Raspail.

HUITIÈME ARRONDISSEMENT

Antiquités :
JANSEN, 9, rue Royale.

Bottier :
COSTA, 277, rue Saint-Honoré.

Ceintures, corsets :
BERNARDON, 18, rue de la Pépinière.

Chirurgien-Dentiste :
FERROIR, 4, avenue Hoche.

Confiseur :
MARY, 46, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Couturiers-Couturières :
Berthe GONNIER, 416, rue St-Honoré.

Tailleur :
ARISTON, 3, rue Christophe-Colomb (angle av. Georges-V).

NEUVIÈME ARRONDISSEMENT

Agences de voyages :
ONABELT, 6, rue du Conservatoire.

Assurances :
LA PAIX, 48-50, rue de la Victoire.

Cafés et Thés :
Maison CHAMPLON, 10, rue Saint-Lazare. Tél. : Trud. 68-50, livraison domicile Paris.

Chaussures :
CHAUSSURES NINON, 38, rue de Clichy.

Chemisier :
BEAUGÉ, 18, boulevard Haussmann.

Crémier :
CORNILLE, 62, rue Saint-Lazare.

Opticiens :
LES FRÈRES LISSAC, 90, r. St-Lazare.

Timbres-poste pour collections
CHAMPION (Théodore), 13, rue Drouot.

T.S.F. :
RADIO TAITBOUT, 41, rue Taitbout.

DIXIÈME ARRONDISSEMENT

Fauteuils en cuir :
"SOUPLEX", 7, rue de la Fidélité.

Hôtel :
INTERNATIONAL MAGENTA HOTEL, 49 bis, boulevard Magenta.

Jouets :
LES HERITIERS ROULLEAU, 8, rue Alibert.

T. S. F. :
RADIO-PRIM, 5, rue de l'Aqueduc.

ONZIÈME ARRONDISSEMENT

Abat-jour d'art :
"INOVA", 20-22, rue Sedaine.

Ameublement :
Atelier ANDRE GROUSSON, 1, rue Jean-Macé.

Artiste-sculpteur :
GEORGEN (René), 24, rue Voltaire.

Bijoutier :
SAINTILAN, 17, rue Saint-Sébastien.

Bronzier (sculpteur) :
GEORGEN (R.), 24, rue Voltaire.

Experts-Comptables :
GERBE et Cie, 36, rue Oberkampf.

Marbrerie funéraire :
POULAIN (J.) et fils, 200, rue de la Roquette.

Meubles et Mobiliers d'églises :
HAENTGÈS frères, 6, rue Titon.

DOUZIÈME ARRONDISSEMENT

Ceintures, corsets :
LEGRAND (Léon), 56, bd. Diderot.

Opticiens :
Les FRÈRES LISSAC, 16, rue Moreau.

QUATORZIÈME ARRONDISSEMENT

Opticiens :
Les FRÈRES LISSAC, 63, a. d'Orléans.
LES FRÈRES LISSAC, 5, place de la Porte-d'Orléans (ouvert le dimanche).

Sculpteur :
SERRAZ, 81, rue Vercingétorix.

Vitraux-Mosaïques :
MAX-INGRAND, 8, passage Tenaille.

SEIZIÈME ARRONDISSEMENT

Bureau de placement :
AGENCE DE L'ANNONCIATION, 93, rue de Passy. Tél. : Aut. 69-38.

Décorateur :
CHALOM, 33, rue Pergolèse.

Emballages :
DRAPIER (R.), 26, rue de Passy (impasse des Carrières).

Encadrement :
PALETTE DU TROCADÉRO (à la), 93, avenue Kléber.

Opticiens :
LES FRÈRES LISSAC, 50, rue d'Auteuil (angle rue Géricault).
LES FRÈRES LISSAC, 35, rue de Passy (angle rue Chernovitz).

DIX-SEPTIÈME ARRONDISSEMENT

Ceintures, corsets :
"MADELEINE", 7, avenue Niel.

Décorateur :
GRELOU, 7 et 9, rue Laugier.

Déménagements :
CHENUE, 5, rue de la Terrasse.

Écoles et cours divers :
ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES, 108, bd Malesherbes.

Encadrement :
ADOLPHI, 8, rue Saint-Ferdinand.

Maison de famille pour étudiants :
INSTITUT DU PARC MONCEAU, 5 rue de Chazelles.

VINGTIÈME ARRONDISSEMENT

Déménagements-Garde-Meubles :
GUEUSQUIN, 42, rue Orfila.

SEINE : Bécon-Courbevoie.
Écoles secondaires :
ÉCOLE DIOCÉSAINE SECONDAIRE MONTALEMBERT, 238, bd St-Denis

DÉPARTEMENTS

AIN : Bourg-en-Bresse.
Confiseur-Chocolatier :
SARLES-NIVON (B.).

AVEYRON :
Villefranche-de-Rouergue.
Conserves alimentaires :
LAGARDE (H.), conserves alimentaires de luxe, champignons secs.

BAS-RHIN : Strasbourg.
Brasserie-Restaurant :
"LA MARNE", 6, pl. des Étudiants.

Fourreurs :
BALTZER et FILS, 51-53, Grandes Arcades.

Horloges (fabrique d') :
UNGERER frères, 18, rue de Labroque.

Librairie :
BENZIGER et C^{ie}, 29, place de la Cathédrale.

Orgues (Manufacture d') :
ROETHINGER (E.-A.), 44, r. Jacques-Kablé.

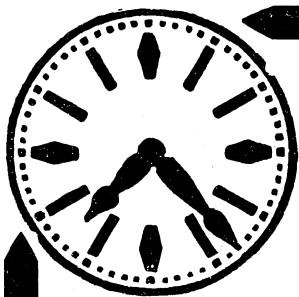
Orgues (Manufacture d') :
SCHWENKEDEL (Georges), 1, chemin du cuivre.

Sculpteur :
JAEG, 11, rue Erhardt.

T. S. F., appareillages électriques :
DENTZER, place Kléber.

Vins :
HUBSTER FRÈRES, 5, rue du Parchemin, Rosheim, tél. : 16. — Strasb., tél. 108.

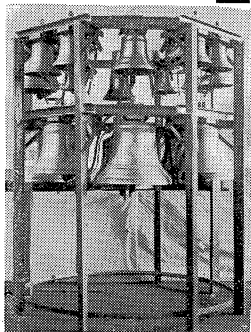
SEINE-ET-OISE : Le Vésinet.
Maison de santé :
MAISON DE SANTÉ „CLINIQUE MÉDICALE SAINT-RÉMY", 46, boul. Carnot,
(à suivre).



HORLOGES ET CARILLONS

(Carillons du Sacré-Cœur à Paris, du Mont Sainte-Odile, du Beffroi de Saint-Amand-les-Eaux, de Bapaume, du Cateau, etc. — Horloges Astronomiques de Strasbourg, de Messine, de Beauvais, etc.)

UNGERER FRS
16, rue de Labroque Strasbourg



FONDERIE DE CLOCHES

DE

BAGNOLET



BOURDONS
CLOCHES
CARILLONS

REFONTE
MISE SUR BILLES

Transformation de
suspension des cloches
dures à sonner

ÉLECTRIFICATION

Devis et visite sur simple
demande sans engagement.

Nombreuses références de 1^{er} ordre.

ARMAND BLANCHET

Ingénieur E. C. P.

237, rue Saint-Martin — PARIS (III^e)

Visitez le Diorama de



LISIEUX

ENTRÉE GRATUITE
pour MM. les Prêtres et Religieuses

57, rue du Carmel, 57

Unique au Monde • Sujets grandeur nature

SCÈNES DE LA VIE DE S^{te} THÉRÈSE
d'après les modèles officiels avec autorisation
spéciale et exclusive.

DÉMÉNAGEMENT MAISON FONDÉE
— EN 1846 —

TRANSPORTS AUTOMOBILES

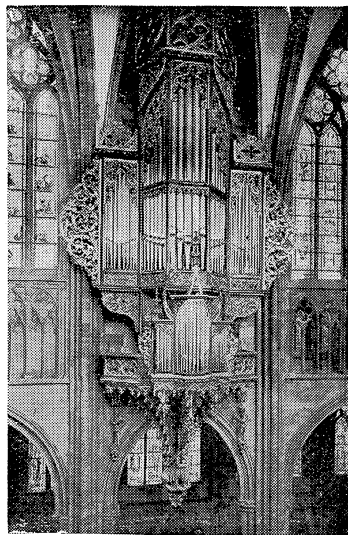
CHATELARD Aîné

16, rue Dauphine, PARIS

Téléphone : DANTON 55-97

Garde-meubles modernes - Transports
de Pianos et d'Objets d'art

5 % de remise en se recommandant de la Revue.



Les Grandes Orgues
de la Cathédrale de Strasbourg

*L'instrument est en train d'être
reconstruit entièrement par*

LES ÉTABLISSEMENTS
E. A. ROETHINGER

Manufacture de Grandes Orgues
et d'Harmoniums

STRASBOURG

Maison fondée en 1895

VOYAGES

Onabelt

6, Rue du Conservatoire
PARIS (IX^e)

Téléphone : Pro. 13-96

PÈLERINAGES
en groupes et individuels
et tous autres voyages à forfait
EXCURSIONS SCOLAIRES

Devis et Renseignements gratuits sur demande

Spécialement recommandés par
" Les Églises de France "
17, avenue de l'Opéra

International Magenta

Tout confort — 100 chambres
Tél. dans toutes les chambres
Ascenseur
Appartements avec bains
Chambres depuis 18 francs

M^{me} TATARD, Propriétaire
49, boulevard de Magenta — PARIS

Tél. Botzaris 38-68
Nord 62-65

Télogr.
Intermagen Paris

BORIES

FLEURISTE-DÉCORATEUR
179, Boulevard Saint-Germain
Tél. : LITRÉ 52-37 PARIS (VII^e)
TRANSMISSION DE FLEURS A L'ÉTRANGER

L. ROULLEAU 8, r. Alibert. PARIS-X^e
Téléphone Nord 22-74

Tambours armée, 3/4, scolaire
Tambours jouets - Jeux divers
Billards Croquets
Maison recommandée aux patronages.

PRIMA • DUCRETET • L. M. T. • SONORA • ERWA

ACHETEZ
un poste de marque
chez
LE GRAND
SPECIALISTE
DE LA
RADIO

**C'est acheter aux meilleures conditions
avec le maximum de garantie !**

BON A DÉCOUPER

Veuillez m'envoyer franco votre Catalogue
illustré 1935 :
POSTES
PIÈCES DÉTACHÉES
PHOTO

Rayer les catalogues qui ne vous intéressent pas.

Nom

Adresse

De la part des
" ÉGLISES DE FRANCE "



FACE AU N° 166 DE LA RUE LAFAYETTE
5 RUE DE L'AQUEDUC. PARIS X^e. Tél. NORD 05.15

EXPÉDITIONS SOIGNÉES PROVINCE • MAGASINS OUVERTS TOUS LES DIMANCHES MATIN

GRAMMONT • ASTOR • OWIN • MARCONI • LOEWE

PHILIPS • PONTBLAU • TÉCATEMIT

NOUVEAUTÉ

CINTRES LUMINEUX POUR STATUES
GUIRLANDE LUMINEUSE ARTICULÉE
EFFETS DE LUMIÈRE TRÈS ÉTUDIÉS
PRÉSENTATION ARTISTIQUE



Prospectus :

DENTZER-GRAMLING & C^{ie}
31, place Kléber (Aubette)
STRASBOURG

BEAUGÉ
"le Maître des Élégances"

16-18, Bd Haussmann
Le meilleur Chemisier-Chapelier de Paris
Expéditions contre remboursement.

CONSTRUCTION D'ÉGLISES
ET TRAVAUX DE RESTAURATION

C^{ie} de CONSTRUCTIONS GÉNÉRALES
ET DE
TRAVAUX PUBLICS

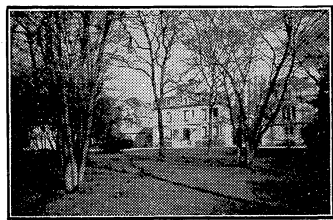
Société anonyme au capital de 10.000.000 de francs

7, Boulevard de la Madeleine, 7

PARIS - 1^{er}

Tél. : OPÉRA 57-20
(5 lignes groupées)

ENTREPRISE AGRÉÉE
par le MINISTÈRE DES BEAUX-ARTS



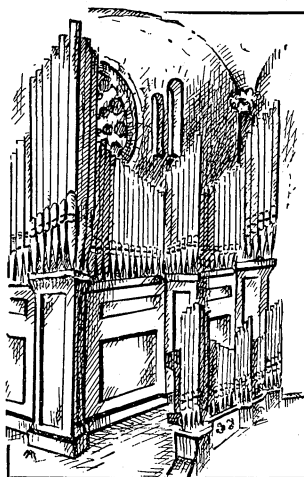
CLINIQUE MÉDICALE St-RÉMY

LE VÉSINET
Seine-et-Oise)

46, Bd Carnot Tél. Rég. 7.55 et 8.50

Repos — Convalescence
Villégiature — Régimes

Maladies
de la Nutrition et du Système nerveux
Le meilleur confort — Parc de 2 hectares
Tous les agents physiques - Prix modérés



MANUFACTURE DE GRANDES ORGUES
ET HARMONIUMS

1933 GRAND PRIX
1934 HORS CONCOURS

G. SCHWENKEDEL

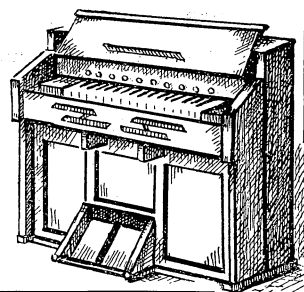
FACTEUR D'ORGUES BREVETÉ

STRASBOURG-KOENIGSHOFFEN

I, CHEMIN DU CUIVRE

TÉL. 77-97

CONSEILS, CATALOGUES ET DEVIS
SUR DEMANDE ET SANS FRAIS



Tout ce qui concerne

L'ÉLECTRICITÉ

LA RADIO

LA PHOTO

Postes de toutes Marques et

≡ **RADIALVA** ≡

qui vous garantit Radio-Vatican

Le meilleur accueil et les conditions les plus avantageuses
seront réservés aux Lecteurs des "Églises de France"

CONSULTEZ-NOUS POUR VOS ŒUVRES

ÉTABLISSEMENTS M. ALLAIS

385, rue des Pyrénées, 385

Téléphone : Ménil. 89-39

PARIS (XX^e)

Téléphone : Ménil. 89-39

LIBRAIRIE LETOUZEY et ANÉ, 87, boulevard Raspail, PARIS-VI^e

EN COURS DE PUBLICATION :

Les Églises de France

RÉPERTOIRE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE PAR DÉPARTEMENT

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS
DE LA COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE ET DU TOURING-CLUB DE FRANCE

COMITÉ DE PUBLICATION

A. BLANCHET, membre de l'Institut.
P. BOESWILLWALD, inspecteur général honoraire des Monuments historiques.
P. DESCHAMPS, conservateur du Musée de sculpture comparée du Trocadéro.
F. DESHOULIÈRES, directeur adjoint de la Société française d'archéologie.
H. FOCILLON, professeur d'Histoire de l'Art à la Sorbonne.
L. HAUTECŒUR, professeur d'Histoire de l'Architecture à l'École des Beaux-Arts.
PAUL LÉON, membre de l'Institut, directeur général honoraire des Beaux-Arts, professeur au Collège de France.

E. MALE, de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
MARINGER, président du Comité des Sites et Monuments.
H. NODET, inspecteur général honoraire des Monuments historiques.
P. PAQUET, inspecteur général des Monuments historiques.
E. RATTIER, inspecteur général des Monuments historiques.
G. RUPRICH-ROBERT, inspecteur général honoraire des Monuments historiques.
SALLEZ, inspecteur général des Monuments historiques.
P. VERDIER, inspecteur général des Monuments historiques.
P. VITRY, conservateur des Musées nationaux, professeur à l'École du Louvre.

DIRECTEUR

MARCEL AUBERT

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES CHARTES ET A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS
DIRECTEUR DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE

RÉDACTEUR EN CHEF

JEAN VERRIER

INSPECTEUR GÉNÉRAL
DES MONUMENTS HISTORIQUES
PROFESSEUR A L'ÉCOLE DU LOUVRE

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

RENÉ PLANCHENAUT

ARCHIVISTE-PALÉOGRAPHE, INSPECTEUR DES MONUMENTS HISTORIQUES

Nous avons pris comme base de cette publication le département. Dans chaque département, les églises sont classées par ordre alphabétique des communes et des lieux; dans chaque commune, par ordre d'ancienneté. Chaque notice comprend: 1^o un historique, avec l'indication des textes les plus importants pour l'établissement des dates; 2^o une description succincte; 3^o une étude du mobilier, des vitraux, du trésor; 4^o une bibliographie sommaire. Les chapelles, les petites églises ont été étudiées comme les grandes, mais la notice qui y est consacrée est naturellement moins importante. L'illustration comprend, pour les monuments importants, un plan où sont marquées en noir ou en couleurs, les époques de construction, des dessins et des photographies montrant les particularités de l'édifice ou les objets les plus remarquables de son mobilier et de son trésor. Certaines de ces photographies sont reproduites en couleurs, les autres en noir, suivant les procédés les plus modernes. Tous les plans ont été ramenés à la même échelle, ce qui donne une valeur très particulière à cette publication.

En vente :

LE DÉPARTEMENT DU CHER, par H. DESHOULIÈRES, directeur adjoint de la Société d'archéologie. Beau volume in-4^o carré de 300 pages, orné de 248 gravures, dont 12 hors-texte, 4 en couleurs et une carte..... **100 fr.**
LE DÉPARTEMENT DU MORBIHAN, par GUST. DUHEM, ancien archiviste du Morbihan. Beau volume in-4^o carré de 228 pages, orné de 200 gravures, dont 10 hors-texte, 2 en couleurs et une carte..... **80 fr.**
LE DÉPARTEMENT DE LA CHARENTE, par J. GEORGE. Beau volume in-4^o carré de 308 pages, orné de 343 gravures, dont 4 hors-texte et une carte..... **90 fr.**
LE DÉPARTEMENT DE LA CREUSE, par L.-H. LACROQ, inspecteur des Monuments historiques. Beau volume in-4^o de 216 pages, orné de 244 gravures, dont 24 hors-texte, 2 en couleurs et une carte..... **80 fr.**

Sous presse :

LE DÉPARTEMENT DE LA SEINE, par M. DUMOLIN et G. OUTARDEL.

